

Séquence

1

> Un roman du XIX^e siècle : *Bel-Ami*, Guy de Maupassant (1885)

Objet d'étude :

Le roman et ses personnages, visions de l'homme et du monde.



Lecture cursive :

L'Étranger, Albert Camus (XX^e siècle).

Sommaire

Séquence 1

- Chapitre 1 > **Le roman au XIX^e siècle** 11
- Principaux auteurs de romans du XIX^e siècle (Balzac, Stendhal, Hugo, Flaubert, Zola, Guy de Maupassant)
- Corrigés des exercices
- Chapitre 2 > ***Bel-Ami* : approche globale de l'œuvre** 14
- A** Test de lecture initial
- B** Résumé du roman
- C** Tableau synoptique de la structure de l'œuvre
- D** Schéma actantiel de *Bel-Ami*
- Corrigés des exercices
- Chapitre 3 > **Contexte de création *Bel-Ami*** 23
- Fiche n°1 : Contexte d'écriture
- Fiche n°2 : Le contexte politique (la colonisation de l'Algérie) au XIX^e siècle
- Fiche n°3 : Le monde du journalisme au XIX^e siècle
- Corrigés des exercices
- Chapitre 4 > **Lectures d'extraits
(lectures analytiques et complémentaires)** 29
- A** Première partie du roman
- B** Deuxième partie du roman
- Corrigés des exercices

Sommaire

Séquence 1

- Chapitre 5 > **Le personnage de Duroy** 61
- A** La progression du personnage
 - B** Un personnage éponyme
 - C** Les différents noms de Duroy
 - D** Un roman d'apprentissage
- Chapitre 6 > **Les femmes de Duroy** 68
- A** Rachel
 - B** Madame Forestier
 - C** Madame de Marelle
 - D** Madame Walter
 - E** Suzanne Walter
- Chapitre 7 > **La vision du monde des journalistes et du monde politique dans le roman** 71
- A** Le monde de la presse
 - B** Le milieu de la politique
 - Corrigés des exercices
- Chapitre 8 > **Le roman de Maupassant, une vision pessimiste du monde** 77
- A** Pessimisme et vision du monde
 - B** Les personnages du roman face à la mort
 - C** La remise en cause de la religion dans *Bel-Ami*
 - D** Un monde de personnages isolés
 - E** Un roman observatoire de la faiblesse humaine
 - F** La vision critique d'une société corrompue
 - G** Le mal comme ressort romanesque

Principaux auteurs de romans du XIX^e siècle

Avant de commencer l'étude du roman de Maupassant, il est indispensable de connaître les plus importants représentants du roman pour **comprendre l'ampleur de ce genre au XIX^e siècle** et ses orientations majeures. Les auteurs que nous avons retenus pour cette présentation ont tous eu comme préoccupation d'explorer le réel dans leur œuvre romanesque :

- **Balzac, Stendhal, Hugo**, font figure de **précurseurs** en ce domaine dans la première moitié du siècle où le mouvement Romantique domine la vie littéraire ;
- Flaubert, Zola et Maupassant constituent ensuite la génération réaliste – encore qu'il faut parler de naturalisme dans le cas de Zola.

Constituez-vous une série de fiches présentant chaque auteur au moyen de dictionnaires des auteurs ou d'encyclopédies :

- 1 Balzac (1799-1850),
- 2 Stendhal (1783-1842),
- 3 Hugo (1802-1885),
- 4 Flaubert (1821-1880),
- 5 Zola (1840-1902)
- 6 Maupassant (1850-1893)

Vérifiez ce que vous avez retenu.



Un test d'histoire littéraire en 10 questions vous permettra de contrôler votre connaissance du roman et en particulier de la vision du monde développée par le mouvement réaliste.



Retenez, pour chaque auteur présenté, des procédés ou des éléments clés dans l'élaboration de la vision du monde qu'il propose.



Exercice autocorrectif

Réalisez par écrit le test suivant, après vous être documenté(e) sur les auteurs cités. Il vous permettra de vérifier votre connaissance du genre romanesque en 16 questions. Au besoin, relisez les documents que vous avez rassemblés pendant la réalisation de l'exercice.

- 1 Comment s'appelle la somme romanesque de Balzac ? Citez les titres de trois romans de cet ensemble. Quels sont les personnages de ce monde créé par Balzac ?
- 2 Pour accroître l'impression de réalité de ce monde fictif, Balzac a une idée qui concerne l'apparition de certains personnages. Laquelle ?
- 3 Qu'est-ce qui fait du père Goriot un personnage décrit avec réalisme ?
- 4 Qui a écrit : « Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin » ? De quelle œuvre provient cette citation ?
- 5 Quelle est la source première du roman *Le Rouge et le Noir* ?
- 6 Comment s'élabore l'évocation réaliste du monde chez Stendhal ? Est-elle identique à celle développée par Balzac ?
- 7 Citez les titres de quatre romans de Victor Hugo.
- 8 Qui est l'auteur de cette phrase : « Il faut faire des tableaux, montrer la nature telle qu'elle est, mais des tableaux complets, peindre le dessus et le dessous des choses » ? Quel procédé ou technique interrompant le récit lui permet de « fouiller le vrai » ?
- 9 Pourquoi peut-on dire que Flaubert s'inscrit dans une lignée de romanciers ?
- 10 À quels éléments Flaubert se fie-t-il pour élaborer sa « vérité » romanesque ?
- 11 Qui est le maître à penser du naturalisme ?
- 12 Quelles ambitions Zola et les naturalistes assignent-ils au roman ?
- 13 Quels sont les auteurs et les travaux scientifiques ayant influencé le mouvement naturaliste ?
- 14 Comment s'appelle le cycle romanesque écrit par Zola ? Que s'attache-t-il à raconter dans les romans qui le composent ?
- 15 Quels sont les liens de Maupassant et de Flaubert ?
- 16 De quels milieux sont issus les personnages des romans de Maupassant ?

C

orrigé de l'exercice

- 1 Il s'agit de *La Comédie humaine*. Vous pouviez citer : *Le Père Goriot*, *Eugénie Grandet*, *Le Cousin Pons*.
- 2 Balzac a eu l'idée de faire réapparaître des personnages d'un roman à l'autre. Cette innovation romanesque pour l'époque a donné de la crédibilité et de la cohérence à l'ensemble de *La Comédie humaine*.
- 3 Le père Goriot est décrit avec réalisme, comme le montre sa fiche signalétique qui précise son aspect physique, son habillement, son histoire personnelle, son statut social, ses affinités et ses aversions. Aucun élément de sa vie le caractérisant n'est tu ou caché au lecteur.
- 4 L'auteur de cette phrase est Stendhal. Elle provient du roman *Le Rouge et le Noir*.
- 5 La source principale du roman *Le Rouge et le Noir* est un fait divers (l'affaire Berthet). Cela souligne la volonté de l'auteur de partir de la réalité.
- 6 Stendhal élabore une évocation réaliste du monde sans chercher à atteindre une exhaustivité comme Balzac, mais plutôt en nourrissant son récit de « petits faits vrais », d'une étonnante minutie. Toutefois, il laisse une bonne place, en contrepoint, à un discours plus « subjectif » qu'il peut introduire comme élément critique dans le roman.
- 7 Contrôlez votre réponse en relisant la fiche bibliographique de Victor Hugo, qui mentionne le genre de chaque titre d'œuvre proposé.
- 8 Il s'agit d'une citation de Flaubert. Il réalise ces « tableaux complets » en insérant dans la narration de fréquentes descriptions qui donnent à voir le monde où évoluent ses personnages.
- 9 Flaubert s'inscrit dans une lignée de romanciers réalistes car il participe à l'évolution que connaît le genre romanesque au XIX^e siècle, en le « révolutionnant » jusqu'au scandale. Il est admirateur de Balzac, lit Stendhal, mais est également influencé par son milieu familial (milieu médical).
- 10 Il recourt abondamment aux documents. L'observation, l'érudition, une tendance à l'encyclopédisme, la stricte utilisation des vérités historiques, des faits ou de la « réalité des choses » construisent sa « vérité » romanesque.
- 11 Émile Zola est bien le maître à penser, le chef de file du mouvement naturaliste.
- 12 Émile Zola et les naturalistes assignent comme ambitions au roman de « rivaliser avec la science, embrasser toute la nature ». Zola dans *Le Roman expérimental* (1880) développe ses théories.
- 13 Les auteurs et les scientifiques qui ont influencé le naturalisme sont : Charles Darwin (1809-1882) avec sa théorie de l'évolution, les lois de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle, Taine (1828-1893) et Claude Bernard (1813-1878).
- 14 Émile Zola est l'auteur du cycle des *Rougon-Macquart*, sous-titré *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*.
- 15 Flaubert est un ami d'enfance de la mère de Maupassant. Celui-ci va jouer le rôle d'un père et surtout va faire du jeune Guy un disciple. Il le formera (Maupassant lui montre ses premiers essais qu'il corrige) et le fera entrer dans le monde littéraire.
- 16 Les personnages créés par Maupassant sont d'origine paysanne, normande très souvent, ou de petits employés notamment des ministères, des prostituées (le personnage appelé Boule de Suif donne son nom à cette première nouvelle publiée en 1880) mais ils peuvent être encore des gens du monde. Maupassant excelle dans l'analyse du cœur humain.

A Test de lecture initial



Exercice autocorrectif n°1

Première partie de *Bel-Ami*

Chapitre I

- ❶ Où et quand a lieu l'action ?
- ❷ Quelle leçon Forestier donne-t-il à Duroy ?

Chapitre II

- ❸ Quels nouveaux personnages apparaissent ici ?
- ❹ Comment se manifestent les capacités de séduction de Duroy ?

Chapitre III

- ❺ Pourquoi le narrateur décrit-il le logis de Duroy ?
- ❻ En quoi Madame Forestier peut-elle paraître amoral¹ ?

Chapitre IV

- ❼ Est-ce que la *Vie française* est un journal sérieux ? Trouvez deux exemples justifiant votre réponse.
- ❽ En quoi ce chapitre renvoie-t-il à l'expérience personnelle de l'écrivain ?

Chapitre V

- ❾ Comment se manifeste la duplicité² de Duroy ?
- ❿ Qui est Mme de Marelle ? (Tentez de la qualifier).

Chapitre VI

- ⓫ En quoi la visite chez Mme Walter rappelle-t-elle une « comédie » digne du théâtre ?
- ⓬ Repérez les idées importantes exprimées par Norbert de Varenne dans son discours.

Chapitre VII

- ⓭ Contre qui *Bel-Ami* se bat-il et pourquoi ?
- ⓮ Comment apparaît Duroy dans cet épisode ?

Chapitre VIII

- ⓯ Pourquoi le narrateur s'attarde-t-il sur la mort de Forestier ?
- ⓰ Duroy agit-il alors de façon « convenable » ?

➡ Reportez-vous ensuite au corrigé de l'exercice n° 1.

En cas d'échec, vous relirez les passages que vous ne maîtrisez pas.

1. Amoral : qui manifeste de l'ignorance ou de l'indifférence à l'égard de la morale.

2. Duplicité : caractère de quelqu'un qui ne se montre pas tel qu'il est ; hypocrite.



Exercice autocorrectif n° 2

Deuxième partie de *Bel-Ami*

- Chapitre I**
- 1 Le mariage entre Madeleine et Georges Duroy est-il une simple « association » ?
 - 2 Pourquoi ce couple paraît-il risqué, voire voué à l'échec ?
- Chapitre II**
- 3 Duroy est-il un double de Forestier ?
 - 4 Pourquoi le demi-aveu d'adultère de Madeleine est-il capital ?
- Chapitre III**
- 5 Comment charité, mondanité et politique sont-elles liées dans l'assaut d'armes organisé par Jacques Rival ?
 - 6 Pourquoi Duroy s'intéresse-t-il à Mme Walter ?
- Chapitre IV**
- 7 Mme Walter est-elle touchante ou ridicule ?
 - 8 Comment se manifeste l'émancipation de Duroy vis-à-vis de Madeleine ?
- Chapitre V**
- 9 En quoi consiste l'affaire financière élaborée par Walter et Laroche-Mathieu ?
 - 10 Pourquoi Duroy en veut-il à Laroche-Mathieu ?
- Chapitre VI**
- 11 Abaissement moral et enrichissement : montrez que Duroy se montre de plus en plus méprisable.
 - 12 Comment Madeleine réagit-elle face à son attitude ?
- Chapitre VII**
- 13 Comment Walter force-t-il les portes du grand monde ?
 - 14 Comment interpréter le rapprochement entre Duroy et le Christ ? Pourquoi Maupassant crée-t-il cette scène de rapprochement entre Duroy et le Christ ?
- Chapitre VIII**
- 15 La tactique employée par Bel-Ami pour séduire Suzanne et Mme Walter : quels sont les points communs ?
 - 16 Que révèle la scène de flagrant délit dans le fonctionnement des personnages de Duroy et Madeleine ?
- Chapitre IX**
- 17 Comment se trouve facilitée la séduction de Suzanne ?
 - 18 Identifiez dans ce chapitre les différentes victimes du séducteur.
- Chapitre X**
- 19 Quels nouveaux défauts manifeste Duroy dans ce chapitre ?
 - 20 Comment ce chapitre s'oppose-t-il au premier ?

▮▮▮► **Reportez-vous ensuite au corrigé de l'exercice n° 2.**

En cas d'échec, vous relirez les passages que vous ne maîtrisez pas.

B

Résumé du roman

On peut donc résumer le roman de la manière suivante.

En 1880, Georges Duroy, sous-officier nouvellement revenu à la vie civile, est un beau jeune homme ambitieux et sans scrupules employé aux chemins de fer. Déambulant dans les rues de Paris, il rencontre un ancien camarade de régiment, Forestier, qui le fait embaucher au journal *La Vie française*. Il découvre alors l'univers du journalisme et de la vie parisienne. Plaisant aux femmes, il est bien décidé à se servir de cet atout pour « arriver ». Mme Forestier le conseille et l'aide à rédiger son premier article. Il devient l'amant de Clotilde de Marelle, jeune femme bohème dont la fille l'a surnommé « Bel-Ami ». Elle loue un meublé qu'elle paie elle-même, pour qu'ils puissent se voir sans problème. Duroy se fait inviter par Mme Walter, femme du directeur du journal qui « l'apprécie », ce qui lui vaut de l'avancement. Mais il est diffamé par un confrère et Walter l'oblige à soutenir l'honneur du journal par un duel, ce qui lui vaut une réputation imméritée de courage. Il reçoit alors de Cannes une lettre de Madeleine Forestier, auprès de qui il avait déjà posé des jalons, lui demandant de venir l'assister, son mari étant à l'agonie. Duroy, pendant la veillée funèbre lui propose le mariage ; cependant, elle réserve sa réponse. Mais, environ un an après, elle l'épouse et lui suggère de changer son nom en « Du Roy » ou « Du Roy de Cantel » : *La Vie française* fait alors campagne pour le député Laroche-Mathieu, un de ses principaux actionnaires qui est reçu chez les Duroy. Sans cesse et partout, Duroy est assimilé à Forestier ; comprenant que Madeleine a trompé son premier mari (et qu'elle en fait probablement autant avec lui), il se détache d'elle et décide que désormais il n'agira plus qu'en fonction de ses intérêts personnels, sans sentimentalité. Il séduit alors Mme Walter qui devient sa maîtresse et lui révèle que Laroche-Mathieu, devenu ministre, et son mari ont organisé une spéculation très fructueuse au Maroc. Vexé de ne pas avoir été informé et prêt à tout pour avoir de l'argent, il détourne la moitié de la fortune dont Madeleine vient d'hériter d'un vieil amant. La spéculation de Walter l'a rendu richissime : Duroy séduit alors sa fille, la jolie Suzanne et réussit à surprendre Madeleine et Laroche-Mathieu en flagrant délit d'adultère, ce qui lui permet d'obtenir le divorce. Il convainc alors Suzanne de se laisser enlever pour arracher le consentement de son père. Son plan réussit au grand désespoir de Mme Walter, la vieille maîtresse abandonnée. En octobre 1883, le baron Du Roy de Cantel se marie en grande pompe avec Suzanne Walter à l'église de la Madeleine, il envisage la députation et peut-être davantage en pensant à sa jolie maîtresse, Mme de Marelle.

C

Tableau synoptique³ de la structure de l'œuvre

Quelle est la structure de l'œuvre ?

Bien sûr, la première partie va de la rencontre avec Forestier à la mort de ce dernier, tandis que la seconde partie va du premier au deuxième mariage de Duroy. Mais on peut examiner le roman de façon plus précise.

Exercice autocorrectif n° 3

► Vous tenterez de présenter *Bel-Ami* sous la forme d'un **tableau synoptique** en effectuant si possible des regroupements à l'intérieur de chacune des deux parties.

Voici comment vous présenterez ce tableau, suivant cet exemple.

Chapitre	Chronologie	Faits marquants	Regroupements de chapitres
Partie I, 1	28 juin 1880	Rencontre avec Forestier.	Entrée de Duroy dans le journalisme.
Partie I, 2	29 juin 1880	Dîner chez les Forestier.	
Partie I, 3	30 juin 1880	Mme Forestier écrit le premier article de Duroy.	
Partie I, 4	Été 1880	Duroy se forme au métier de journaliste.	

Après avoir continué et achevé ce tableau au brouillon, vous le comparerez avec celui du corrigé de l'exercice n°3.

3. Synoptique : qui offre une vue générale d'un ensemble.

D Schéma actantiel de *Bel-Ami*

Tentons maintenant de dégager le **schéma actantiel du roman**. Je vous en rappelle les éléments :

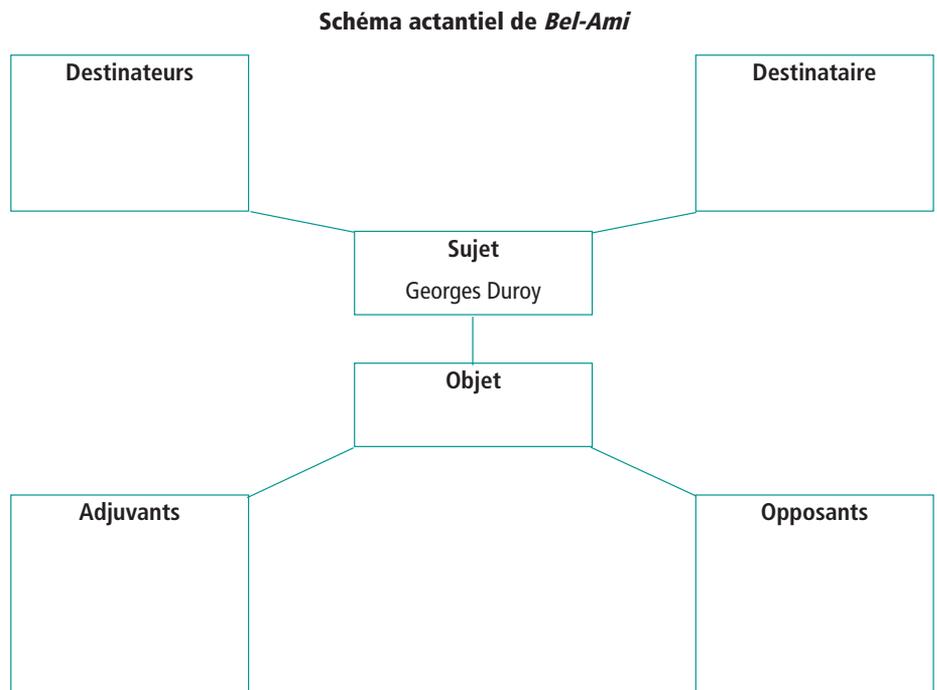
- **le sujet** est le héros qui accomplit l'action ;
- **l'objet** est le but de l'action ;
- **l'adjuvant** aide le sujet ;
- **l'opposant** le contrarie ;
- **le destinateur** est la force ou la personne qui fait agir le sujet ;
- **le destinataire** est le bénéficiaire de l'action.

Souvent adjuvant, opposant, destinateur sont des choses ou des principes ; et un même personnage peut occuper deux fonctions dans le schéma.



Exercice autocorrectif n° 4

Effectuez dans le schéma ci-dessous le schéma actantiel de *Bel Ami* en plaçant Duroy comme sujet.



►►► Reportez-vous ensuite au corrigé de l'exercice n° 4.

C

orrigés des exercices 1 à 4



Exercice n° 1

Chapitre I Première partie de *Bel-Ami*

- 1 L'action débute à Paris : « rue Notre Dame de Lorette », le boulevard des Italiens, « les Champs-Élysées », « l'avenue du Bois de Boulogne », « la Madeleine », « le boulevard Poissonnière », « le Vaudeville », le café Américain, « le café Napolitain », « les Folies-Bergères ». Elle commence le 28 juin ; Duroy est à Paris depuis six mois et auparavant, il est resté deux ans militaire en Afrique du Nord : c'est la colonisation.
- 2 Forestier donne à Duroy une leçon d'arrivisme :
 - « Il faut s'imposer et non pas demander ».
 - « Tous les hommes sont bêtes comme des oies et ignorants comme des carpes », donc un vernis d'instruction suffit.
 - « À Paris, vois-tu, il vaudrait mieux n'avoir pas de lit que pas d'habit ».
 - « C'est encore par (les femmes) qu'on arrive le plus vite ».
 - L'argent est essentiel (« Il gagne ici trente mille francs par an »).

Chapitre II

- 3 Les nouveaux personnages qui apparaissent ici sont :
 - Mme Forestier, jeune, belle mais ambiguë (« chaque mouvement paraît dire ou cacher quelque chose ») ;
 - Mme de Marelle au physique séduisant et au caractère enjoué ;
 - Laurine de Marelle, une fillette assez sauvage ;
 - M. Walter, directeur du journal *La Vie française*, un « homme d'argent et d'affaires, juif et méridional », « esprit sceptique » ;
 - Mme Walter avec des « manières distinguées » et une « allure grave ».
- 4 Duroy plaît aux femmes par son physique et par ses manières (étudiées) : les regards de Mme Forestier sont « bienveillants », Mme Walter est d'une « indifférence aimable », mais parle volontiers avec lui, Mme de Marelle l'appelle « brusquement » et Laurine se laisse apprivoiser.

Chapitre III

- 5 Il décrit le logis de Duroy pour montrer le point de départ de cet arriviste, à savoir la misère : il habite dans un immeuble sale, pestilentiel. Il n'a qu'une chambre dont la fenêtre ouvre sur la voie ferrée.
- 6 Mme Forestier invite Duroy à s'intéresser à son amie, Mme de Marelle, et semble avoir une liaison avec le comte de Vaudrec. On la soupçonne d'amoralité.

Chapitre IV

- 7 *La Vie française* n'est pas un journal sérieux : les journalistes y écrivent n'importe quoi : Mme Forestier a inventé l'article sur l'Algérie et Saint-Potin imagine des entrevues avec un général chinois et un rajah indien.
- 8 Duroy, comme Maupassant lui-même, connaît les affres de la page blanche : « dès qu'il eut sous les yeux la grande feuille de papier blanc, tout ce qu'il avait amassé de matériaux s'envola de son esprit, comme si sa cervelle se fût évaporée ».

Chapitre V

- 9 La duplicité de Duroy se manifeste à plusieurs reprises dans ce chapitre : il fait semblant de n'avoir pas entendu les voisins injurier Mme de Marelle pour n'avoir pas à intervenir ; il se joue la comédie de la fierté virile, mais en définitive accepte volontiers toutes les pièces d'or que lui laisse Clotilde.
- 10 Mme de Marelle est une femme délaissée par un mari plus âgé qu'elle. Elle est vive, sensuelle, bonne et excentrique.

- Chapitre VI**
- 11 Chez les Walter, le concierge porte un « vêtement de représentation » ; chaque fois qu'une personne entre, une autre sort ; Mme Walter répondait « sans hésiter jamais sur ce qu'elle devait dire », connaissant en quelque sorte ses répliques « d'avance » comme une actrice.
 - 12 Les idées de Norbert de Varenne sont les suivantes :
 - les politiciens sont des « médiocres » ;
 - « il est difficile de trouver un homme qui ait de l'espace dans la pensée ;
 - « la mort seule est certaine ». C'est une obsession de la mort présentée comme la seule réalité vraie.
- Chapitre VII**
- 13 Bel-Ami se bat en duel contre un reporter de *La Plume* qui l'a belliqueusement pris à partie en égratignant *La Vie française* au passage. Bel-Ami se bat pour l'honneur de son journal.
 - 14 Duroy a peur, mais, après coup, il joue la comédie de l'homme de sang-froid, de l'homme courageux. Il est vantard : il se montre le soir dans les grands journaux et les cafés fréquentés.
- Chapitre VIII**
- 15 La mort de Forestier est la suite du discours de Norbert de Varenne et du duel : c'est la seule réalité et elle est terrifiante (en contradiction avec les galanteries, les mondanités, les ambitions).
 - 16 Duroy assiste bien Madeleine Forestier : il parle au médecin, cherche un curé complaisant, veille le mort avec elle et s'occupe des formalités d'obsèques. Mais il est indécent de parler mariage à Mme Forestier à ce moment-là.



Exercice n° 2

Deuxième partie de *Bel-Ami*

- Chapitre I**
- 1 Le mariage entre Madeleine et Georges Duroy est, en effet, une « association ». Ce sont des personnages de même « race », qui se sont reconnus d'instinct. À part quelques rares moments de laisser-aller amoureux (I, 6 et I, 8), elle se comporte envers Duroy en femme supérieure, en homme d'affaires gérant les détails financiers du mariage. Elle sait guider Bel-Ami dans son ascension en restant cependant une présence dissimulée.
 - 2 Ce mariage comporte des risques : c'est Madeleine qui commande en tout, or il n'est pas dans le caractère de Duroy de se laisser dominer ; il parle souvent de Forestier et il est jaloux de lui. Enfin il y a des non-dits très matérialistes, ce mariage ressemblant à une affaire : « Ils s'étaient associés sous le régime de la séparation de biens, et tous les cas étaient prévus qui pouvaient survenir : mort, divorce, naissance d'un ou de plusieurs enfants ».
- Chapitre II**
- 3 Duroy est en partie un double de Forestier :
 - il a épousé sa femme ;
 - il se fait aider par elle dans la rédaction de ses articles ;
 - il reçoit son amant, le comte de Vaudrec ;
 - il se sert des objets personnels de Forestier ;
 - ses confrères l'appellent « Forestier ».
 Cependant, il y a des différences :
 - il participe à la rédaction des articles ;
 - il refuse d'être assimilé à Forestier.
 - 4 À partir du moment où il sait que Madeleine a trompé Forestier, il sait aussi que ce sera la même chose avec lui. Dès lors, Duroy renonce aux grands sentiments : « l'égoïsme pour l'ambition et la fortune vaut mieux que l'égoïsme pour la femme et pour l'amour ».
- Chapitre III**
- 5 Jacques Rival organise un assaut d'armes au profit des orphelins du sixième arrondissement de Paris. En même temps il se fait de la publicité personnelle et, par ricochet, il en fait à son journal. À partir du moment où la réunion est caritative, elle devient aussi mondaine et politique : les femmes des députés et sénateurs s'y montrent.

- 6 Duroy s'intéresse à Mme Walter à cause de « la difficulté de la conquête », par goût de la « nouveauté » et peut être par curiosité (est-elle ou non amoureuse de lui ?).

Chapitre IV

- 7 Dans ce chapitre, Mme Walter est plutôt ridicule que touchante, car le narrateur souligne ses contradictions : elle donne un rendez-vous galant à l'église ; elle est involontairement érotique dans la scène du déshabillage « debout, toute blanche au milieu de ses robes abattues à ses pieds » et en bottines.
- 8 Duroy s'émancipe vis-à-vis de Madeleine : il prend l'initiative de remanier son premier article pour l'adapter à l'actualité ; il tourmente Madeleine en évoquant sans cesse « ce cocu de Forestier » ; il se montre bien plus habile et entreprenant qu'elle ne l'imaginait puisqu'il réussit à devenir l'amant de Mme Walter (elle le croyait inaccessible).

Chapitre V

- 9 Walter et Laroche-Mathieu ont élaboré un plan : d'abord le banquier Walter a fondé un journal pour agir sur l'opinion publique et aider le député Laroche-Mathieu à accéder au gouvernement ; puis le nouveau ministre fait savoir que la France n'interviendra pas au Maroc, ce qui provoque l'effondrement des cours des valeurs marocaines, en particulier d'un emprunt ; Walter et Laroche rachètent cet emprunt en sous-main ; enfin la France intervient au Maroc et garantit la « dette » marocaine, ce qui fait remonter les cours et permet aux deux compères de revendre leurs titres avec un bénéfice énorme.
- 10 Duroy en veut à Laroche-Mathieu pour plusieurs raisons : il est jaloux de ce médiocre qui a réussi à devenir ministre, il est agacé de le voir sans cesse chez lui (il pense que c'est l'amant de sa femme), il est vexé d'avoir été tenu à l'écart de la spéculation.

Chapitre VI

- 11 Duroy sait que Vaudrec est l'amant de Madeleine depuis le chapitre 4 de la première partie (Saint-Potin le lui a dit). Son attitude relève ici du proxénétisme : il réclame sa part de l'argent qu'elle a reçu de lui ! Et il enveloppe cela sous le voile des convenances : sa réputation serait en jeu si elle héritait seule.
- 12 Madeleine réagit avec une certaine dignité. Elle est moins attachée que lui à l'argent (elle lui dit de donner les cent mille francs réclamés par le neveu de Vaudrec sur sa propre part). On sent son mépris pour Duroy à ce moment-là.

Chapitre VII

- 13 Après sa spéculation, Walter achète l'hôtel particulier d'un prince et un tableau considéré comme de premier ordre. Il invite toute la bonne société parisienne à venir le voir entre neuf heures et minuit. C'est un tableau chrétien (Walter est juif) et éclairé « à la lumière électrique ». Duroy devine qu'il veut marier ses filles à des aristocrates.
- 14 Le rapprochement entre Duroy et le Christ est inattendu. Son physique n'est pas le reflet de son âme. Il contribue à glorifier surtout Bel-Ami de manière mystifiée dans ce milieu où la morale est bafouée. C'est une dégradation de l'amour spirituel au profit de l'amour physique, plaisir et séduction incarnée par Duroy.

Chapitre VIII

- 15 Les procédés de Bel-Ami sont les mêmes pour séduire Suzanne ou Mme Walter :
- ▶ il se dit « fou »,
 - ▶ il prétend n'espérer rien,
 - ▶ il s'enfuit,
 - ▶ il rentre chez lui tranquillement.
- 16 Dans la scène du flagrant délit, Madeleine perd sa poésie et sa distinction. Mais Duroy n'y gagne guère moralement : son mariage était une « association » où sa femme conservait toute sa liberté. Il a rompu le contrat.

Chapitre IX

- 17 La séduction de Suzanne est facilitée parce que celle-ci est innocente. D'abord elle espère que ses parents accepteront qu'elle se marie avec Duroy. Elle rêve à l'enlèvement comme à « un songe enchanteur » (souvenir de lecture) et se laisse dicter la marche à suivre par Bel-Ami. Elle s'amuse au bord de la Seine, déguisée en paysanne, en toute camaraderie, avec lui. Elle n' imagine pas sa duplicité.

- 18 Il y a plusieurs victimes dans ce chapitre :
- ▶ Suzanne elle-même, pouvait espérer un mari aimant (son futur beau-frère paraît plus épris que Duroy) ;
 - ▶ Mme Walter est dans une situation inextricable, ne pouvant avouer la vérité ni à son mari, ni à Suzanne ; à l'annonce de ce mariage, la mère devient agressive vis-à-vis de sa fille ;
 - ▶ Walter est ridiculisé comme mari et comme père.

Chapitre X

- 19 On voit que Bel-Ami est lâche : il frappe une femme qui l'aime et qui est sans défense. La brutalité des actes est le reflet de sa brutalité morale. Il joue (et se joue ?) la comédie de l'honneur alors qu'il s'est déshonoré dans le détournement de l'héritage Vaudrec.
- 20 Dans le premier chapitre, Duroy aspirait à la fortune, seul, se dirigeant vers la Madeleine. Ici il en sort, entouré d'admirateurs et riche.



Exercice n° 3

Tableau synoptique de *Bel-Ami*

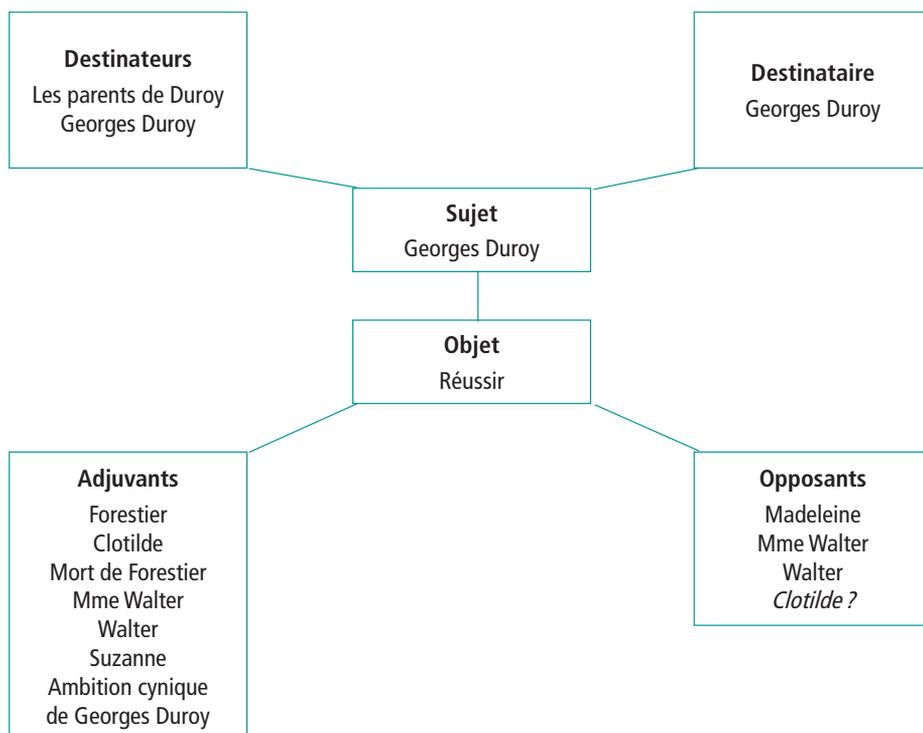
Chapitre	Chronologie	Faits marquants	Regroupements de chapitres
Partie I, 1	28 juin 1880	Rencontre avec Forestier	Entrée de Duroy dans le journalisme
Partie I, 2	29 juin 1880	Dîner chez les Forestier	
Partie I, 3	30 juin 1880	Mme Forestier écrit le premier article de Duroy	
Partie I, 4	Été 1880	Duroy se forme au métier de journaliste	
Partie I, 5	Septembre-Décembre 1880	Liaison avec Mme de Marelle	Succès amoureux et mondains
Partie I, 6	Janvier 1881	Succès mondains	
Partie I, 7	Février 1881	Le duel	La mort
Partie I, 8	Fin février 1881	Mort de Forestier	
Partie II, 1	Fin février 1881 - mi mai 1882	Mariage avec Madeleine	De l'illusion à la désillusion amoureuse
Partie II, 2	Mi mai - fin juin 1882	Désillusion	
Partie II, 3	Fin juin – 27 juillet 1882	Conquêtes anciennes et nouvelles	La conquête de Mme Walter
Partie II, 4	8 et 29 juillet 1882	La chute de Mme Walter	
Partie II, 5	Automne 1882	Malversations de Walter et Laroche	Malhonnêtetés
Partie II, 6	Automne 1882	Détournement de la moitié de l'héritage Vaudrec	
Partie II, 7	Du 30 décembre 1882 au 1 ^{er} janvier 1883	Intrigues chez les Walter	La conquête de Suzanne Walter
Partie II, 8	Fin mars 1883	Élimination de Madeleine	
Partie II, 9	Début juillet 1883	Enlèvement de Suzanne	
Partie II, 10	Du 16 août au 20 octobre 1883	Le mariage triomphal	

- ▶ **Remarque** Je fais débuter le roman à partir de l'année 1880. Certains le font partir de 1882. Il y a un peu d'arbitraire dans ce choix qui s'appuie sur des événements historiques que Maupassant ne cite pas directement mais transpose de façon romanesque ; car un roman est une fiction.



Exercice n° 4

Schéma actantiel de *Bel-Ami*



► **Remarque** La plupart des personnages sont tantôt opposants, tantôt adjuvants.

L'opposition de Clotilde est très relative puisqu'au bout du compte elle joue toujours les maîtresses discrètes.

Ce chapitre est constitué de fiches de notions : vous devrez apprendre les deux premières et bien maîtriser les deux dernières. Elles forment une base d'éléments de réponse à des questions que votre examinateur pourrait vous poser lors de l'oral de l'épreuve anticipée de français. Elles participent à la maîtrise de l'œuvre intégrale et nourrissent votre réflexion dans la perspective de l'objet d'étude « le roman et ses personnages, visions de l'homme et du monde ».



Illustration de Théophile Alexandre Steinlen pour « *L'inconnue* » de Guy de Maupassant, © Bibliothèque des Arts Décoratifs, Paris, France/Archives Carmet/ Bridgeman-Giraudon.



Contexte d'écriture

La carrière de Maupassant s'inscrit dans une durée limitée, entre 1880 et 1891. Après avoir écrit des poèmes dans sa jeunesse, il publie plus de trois cents contes, deux cent cinquante chroniques, trois volumes de récits de voyage, des pièces de théâtre et **six romans**. *Bel-Ami*, publié en **1885** est le deuxième dans l'ordre chronologique.

Genèse de roman

Bel-Ami est directement issu de l'expérience journalistique de Maupassant, en particulier des chroniques. Ces chroniques, Maupassant les a rédigées principalement pour deux journaux, *Le Gaulois* et *Gil Blas*. Le premier est un journal un peu mondain dans lequel il signe les articles de son nom ; dans le second, plus léger, il prend le pseudonyme de Maufrigneuse. Il y fait de la critique d'art, de la critique littéraire, il y aborde les événements politiques et d'actualité, tels la colonisation en Afrique du Nord et le suffrage universel, il étudie les mœurs (l'amour, le divorce)... Maupassant décrit dans *Bel-Ami* le milieu de la presse dans lequel il travaille.

Pourquoi choisir la forme romanesque ?

Maupassant est un maître de la forme courte, conte ou nouvelle : avec un style très soigné, il fait tout converger vers une image finale qui crée un choc ; le narrateur y est un organisateur, un commentateur et un juge. Écrire un roman nécessite chez lui un effort ; le premier, *Une Vie* lui a pris sept ans, de 1877 à 1884 ; en revanche, il a écrit *Bel-Ami* en huit mois. Il fréquente non seulement Flaubert, mais aussi à partir de 1875, Zola, Goncourt, Daudet, c'est-à-dire de grands romanciers réalistes qui s'inscrivent dans la lignée de Balzac. Et le projet de Maupassant était la description d'un milieu, sans complaisance ; celui des petits nobles normands dans *Une Vie*, celui des affairistes⁴ parisiens dans *Bel-Ami*. Or, on ne peut pas décrire un milieu dans une œuvre brève ; cela suppose une certaine ampleur, d'où le choix du roman. Enfin, n'omettons pas de signaler qu'un roman réussi apporte plus de notoriété, donc d'argent, qu'une nouvelle : pour Maupassant, très soucieux de sa carrière, cela compte.

Un roman réaliste

Le roman s'inscrit au centre de l'œuvre de Maupassant, dans la **veine « réaliste »** de cet écrivain, (n'oubliez pas qu'il existe aussi chez lui une veine « fantastique »). Il est antérieur à *Pierre et Jean* (1887) dont la préface est une longue étude sur le roman : mais, les idées exprimées dans cette préface sont déjà mises en œuvre dans *Bel-Ami*.

En voici un extrait où Maupassant expose en quoi consiste l'illusion d'un art réaliste (voulant reproduire le réel) :

« Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même.

Raconter tout serait impossible, car il faudrait alors un volume au moins par journée, pour énumérer les multitudes d'incidents insignifiants qui emplissent notre existence.

Un choix s'impose donc, ce qui est une première atteinte à la théorie de toute la vérité.

La vie, en outre, est composée des choses les plus différentes, les plus imprévues, les plus contraires, les plus disparates ; elle est brutale, sans suite, sans chaîne, pleine de catastrophes inexplicables, illogiques et contradictoires qui doivent être classées au chapitre faits divers.

Voilà pourquoi l'artiste, ayant choisi son thème, ne prendra dans cette vie encombrée de hasards et de futilités que les détails caractéristiques utiles à son sujet, et il rejettera tout le reste, tout l'à-côté.

Un exemple entre mille : le nombre des gens qui meurent chaque jour par accident est considérable sur la terre. Mais pouvons-nous faire tomber une tuile sur la tête d'un personnage principal, ou le jeter sous les roues d'une voiture, au milieu d'un récit, sous prétexte qu'il faut faire la part de l'accident ? La vie encore laisse tout au même plan, précipite les faits ou les traîne indéfiniment. L'art, au contraire, consiste à user de précautions et de préparations, à ménager des transitions savantes et dissimulées, à mettre en pleine lumière, par la seule adresse de la composition, les événements essentiels et à donner à tous les autres le degré de relief qui leur convient, suivant leur importance, pour produire la sensation profonde de la vérité spéciale qu'on veut montrer.

4. Affairiste : personne qui a eu la passion des affaires, de la spéculation, même malhonnête.

Faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non à les transcrire servilement dans le pêle-mêle de leur succession.
J'en conclus que les Réalistes de talent devraient s'appeler plutôt des Illusionnistes ».
Et Maupassant de remarquer que chacun, y compris l'écrivain, voit le monde à sa manière.

Publication

Bel-Ami est d'abord paru en feuilleton dans le *Gil Blas* du 8 avril au 30 mai **1885**, puis a été édité chez Havard en mai et traduit en russe. C'est un succès ; dans l'ensemble, la critique loue le réalisme et l'art du romancier. Néanmoins, nombre de journalistes y ont vu une attaque contre leur profession et Maupassant a été contraint à des justifications.

Aujourd'hui, *Bel-Ami* est une des œuvres les plus lues de Maupassant ; ce **roman de mœurs** reste d'actualité. Le style limpide, le ton détaché et amusé, un certain goût de la provocation contribuent à la fois au divertissement et à la réflexion du lecteur.



Le contexte politique au XIX^e siècle : la colonisation de l'Algérie

Que devient la colonisation dans la fiction romanesque ?

Bel-Ami a été publié en 1885. Il y est question de la conquête du Maroc qui, dans la réalité n'avait pas commencé : il ne faut pas oublier qu'on est dans le cadre d'un roman, une fiction. Chaque fois que Maupassant écrit « Maroc », il faut comprendre « Tunisie ».

C'est en sachant que la conquête de la Tunisie a commencé en 1881 qu'on peut faire partir le roman de l'année 1880.

La France a été au XIX^e siècle une puissance colonisatrice. De la Restauration à la III^e République, tous les régimes ont contribué à l'accroissement du domaine colonial. Pourquoi ? Certains mettent en avant des causes économiques ; il y en a sans doute d'autres, en particulier la compensation à l'anéantissement des ambitions continentales après les désastres de Waterloo en 1815 et de Sedan en 1870.

L'expansion rencontra des oppositions très fortes tant dans la presse que dans les Assemblées. Mais jamais ni la Monarchie, ni la République, ni l'Empire ne consentirent à l'abandon du territoire.

La conquête de l'Algérie

C'est Charles X qui annonça en 1830 l'expédition d'Alger mais la conquête débuta réellement avec la Monarchie de Juillet (1830-1848). Le pays était sous domination turque, dirigée par un *déy*⁵ ; l'ordre turc s'imposait par la terreur et ne comprenait guère plus de 15 000 hommes ; aussi le régime s'écroula-t-il immédiatement : Alger fut conquise en 1830.

Des colons furent installés sous la protection de camps militaires. En 1848, les montagnes kabyles et le Sahara n'étaient pas encore conquis. L'expansion vers le sud reprit avec vigueur après 1880. Les opérations sahariennes furent coûteuses et hasardeuses et durèrent jusqu'en 1904 (tracé de limites administratives qui deviendraient des frontières). L'Algérie fut divisée en trois départements dès 1848 et rattachée directement à la métropole en 1881.

La conquête de la Tunisie

Sur la Tunisie régnaient des beys⁶. Le bey Ahmed (1837-1855) désireux d'avoir une armée et une marine modernes, s'était lancé dans de grandes dépenses ; son successeur promulgue une constitution et lance un emprunt en 1863 à Paris. Il y a des révoltes contre l'augmentation des impôts et les réformes. La corruption règne et le pays se trouve bientôt en cessation de paiement. En 1869, ses finances sont placées sous le contrôle d'une commission internationale. En 1878, pour équilibrer les conquêtes russes sur la Turquie, les Anglais invitent les Français à s'emparer de la Tunisie. Mais l'opinion était hostile aux aventures lointaines. Un accrochage avec les Khroumirs insoumis à la frontière algéro-tunisienne en 1881 fournit le prétexte à l'intervention. Sept mois plus tard, la conquête était achevée. Elle s'était accompagnée de spéculations intenses. Gambetta fut accusé d'avoir monté cette affaire pour financer sa campagne électorale. Un procès en diffamation contre Rochefort, très critique sur cette expédition, se conclut par l'acquittement du journaliste. Les milieux d'affaires et les républicains du gouvernement furent discrédités.

La conquête du Maroc

Le Maroc était le seul pays du Maghreb⁷ à avoir échappé à la conquête turque. Y régnait un sultan, descendant du Prophète (chérif), chef spirituel et temporel. L'établissement du protectorat français sur le Maroc reproduit dans ses grandes lignes et vingt ans plus tard, le scénario tunisien. Plusieurs études, dont l'Allemagne, avaient des revendications sur le Maroc. Une campagne fut lancée dans la presse française dès 1898. Sous le prétexte de faire la police sur la frontière algéro-marocaine et profitant de la faiblesse des sultans, à partir de 1906 les Français progressent vers l'est. En 1912, le traité de protectorat est signé par le sultan Moulay Hafid, mais des insurrections se produisent par la suite.

5. Dey : titre porté par le chef de la Régence d'Alger de 1671 à 1830. Le dey exerçait le pouvoir au nom du sultan de Constantinople.

6. Bey : souverain vassal du sultan de Constantinople.

7. Maghreb (le Couchant) : ensemble des pays du nord-ouest de l'Afrique (Maroc, Algérie, Tunisie). Le Grand Maghreb recouvre, outre ces trois pays, la Lybie et la Mauritanie.



Le monde du journalisme au XIX^e siècle

Dans les deux premiers tiers du XIX^e siècle, **la presse a connu un développement considérable** : ainsi le tirage de la presse quotidienne à Paris passa de 1803 à 1870 de 36 000 à un million d'exemplaires.

Les causes de ce développement sont multiples : généralisation de l'instruction, industrialisation des méthodes de fabrication, abaissement du prix de vente. Il s'ensuit des concurrences entre les journaux, contraints de s'adapter à un nouveau public. Des agences de nouvelles spécialisées naquirent, avec l'aide du télégraphe électrique ; la première fut l'agence Havas en 1832.

Journalismes et journaux à la fin du XIX^e siècle

À la fin du XIX^e siècle, le journal était devenu un **produit de consommation courante**, proche du journal contemporain. En 1914, le marché de la presse avait atteint en France un point de saturation. La presse écrite n'avait alors aucune concurrence et était le seul moyen d'information collectif.

Les progrès de la pagination furent en France assez lents. La presse à 5 centimes passa du petit au grand format entre 1887 et 1890 et le nombre de feuilles passa de 4 à 6 entre 1889 et 1903. La mise en page évolua aussi, avec des grands titres, puis, vers 1885-1890, des illustrations. Différents types de quotidiens apparurent, journaux populaires ou de qualité, journaux spécialisés (vie littéraire, sports, finances) ; d'autre part, les périodiques se développèrent avec toutes sortes de magazines.

L'évolution du journalisme

Le style et le contenu des journaux changea car il fallut **s'adapter à un nouveau lectorat** et à **l'augmentation du nombre de pages**. Les nouvelles, grandes et petites, prirent une place considérable et le reportage prévalut peu à peu sur la chronique⁸. Le goût du public et la concurrence amenèrent **la recherche du sensationnel** dans des campagnes de presse aux prétextes souvent politiques. De nouvelles rubriques apparurent (récits de fiction, jeux, spectacles...) dans des pages spécialisées ; des épreuves sportives furent patronnées par les journaux. Ils tiraient leurs informations des agences de presse. Seuls les plus grands avaient les moyens d'envoyer des reporters au loin. L'insuffisance des recettes consécutive à des ressources publicitaires très limitées explique **la vénalité⁹ de la presse**. Et si la loi du 29 juillet 1881 donna à la presse française le régime le plus libéral du monde - **les journaux étaient assurés de l'impunité** - elle ne garantissait pas leur indépendance vis-à-vis des puissances d'argent.

Les journaux parisiens

À la fin du XIX^e, il paraissait à Paris une cinquantaine de quotidiens, une dizaine tirant à plus de 5 000 exemplaires.

Les **journaux à grand tirage** étaient :

- *Le Petit Journal* qui dépassa en 1890 le million d'exemplaires ;
- *Le Petit Parisien* fondé en 1876 ; son directeur s'était enrichi dans les affaires ;
- *Le Matin*,
- *Le Journal*.

La presse socialiste était représentée par *Le Rappel*, et *La Lanterne*, cités dans *Bel-Ami*, ainsi que par *L'Intransigeant* de Rochefort de 1881 à 1886 (après, il est devenu nationaliste) ; il y avait aussi *L'Événement*, *Le Cri du Peuple* de Vallès et *La République Française*, organe de Gambetta. *Le Siècle* était à la limite de la gauche et du centre.

Au centre, on trouvait le vieux *Journal des Débats*, *Le Temps*, journal très sérieux, et *Le Figaro*.

8. Chronique : article de journal consacré à un ordre particulier de nouvelles ou de choses (chronique politique, sportive, financière, etc.). La chronique comporte une réflexion personnelle du journaliste.

9. Vénalité : état de ce qui se vend pour de l'argent, corruptible.

À droite, *La Liberté*, *La Patrie*, *La Presse* étaient de vieilles feuilles tombées aux mains de groupes financiers. Le *Gil Blas* (1879-1914) fut d'abord une feuille légère avant de devenir politique.

Les journaux religieux étaient nombreux. *L'Univers*, *Le Pèlerin* né en 1876, *La Croix* qui devient quotidienne en 1883.

La presse monarchiste était représentée surtout par *Le Gaulois*.

Enfin, la fin du siècle vit naître des journaux spécialisés, *Le Vélo* en 1891, et *L'Auto* en 1900.

Les journaux de province

En 1874, on dénombrait déjà 179 quotidiens en province. Les grandes villes en comptaient souvent une demi-douzaine chacune.



Les journaux parisiens du matin en France. Juillet 1891.
© Roger-Viollet

Les extraits sont étudiés dans l'ordre chronologique du roman.

A Première partie du roman

Oral Bac



Lecture analytique n°1 L'entrée de Duroy dans le roman



► Lisez d'abord le texte dans votre édition et écoutez sa lecture sur votre CD audio n°1 (page n°2).

Situation et limites du passage : Première partie, chapitre I, du début à « moins vulgaire ».



Questions de lecture

Les questions ci-dessous permettent de construire une lecture analytique en trois axes.

- 1 Rédigez une introduction qui annonce les trois axes de la lecture analytique (= mots en gras dans l'énoncé des questions 2, 3 et 4).
- 2 Vous montrerez que cette page suit **les principes d'écriture d'un roman réaliste. Comment notamment Maupassant met déjà ici en place un personnage dans un milieu ?**
 - a) Quel est le personnage mis en scène : quels sont les éléments qui construisent un portrait ?
 - b) Quels sont les thèmes abordés ici et qui inscrivent le personnage dans un milieu social ?
- 3 **En quoi cet incipit¹⁰ est-il dynamique ?**
 - a) Vous observerez tous les éléments qui participent à la création d'une entrée en matière « *in medias res* » (« en pleine action »).
 - b) Quand et où se passe l'action ?
 - c) Quels sont les éléments introduisant du mouvement dans cette page ?
- 4 Vous montrerez que **cet incipit crée un horizon d'attente chez le lecteur**. Quel type de comportement va-t-il attendre de ce personnage à partir de ce portrait ?



Éléments de réponse

1 Introduction

Le texte que nous allons étudier constitue l'incipit de *Bel-Ami*, roman publié par Maupassant en 1885. Le romancier y présente immédiatement le héros éponyme¹¹, Bel-Ami, nommé pour l'instant selon l'état-civil, Georges Duroy, dans le cadre spatio-temporel qui dominera dans le récit. Nous allons analyser les caractéristiques de cette introduction, précise et vivante, par son style d'écriture : elle se présente d'abord comme une page de roman réaliste mais, comme il s'agit du début du roman, nous montrerons comment Maupassant a dynamisé l'entrée en matière et, enfin, nous verrons comment il crée aussi chez son lecteur un horizon d'attente.

10. Incipit : terme latin qui signifie « il commence ». Ce sont les premières lignes, le début.

11. Personnage éponyme : le nom ou le surnom du personnage donne son titre au roman. Autres exemples : *Madame Bovary*, *Le père Goriot*.

2 Question 2

Une première page de roman réaliste : un personnage dans un milieu.

a) Un portrait réaliste

On le sait, dès la première phrase, il s'agit de « Georges Duroy », nom et prénom qui ne présentent aucun caractère particulier, si ce n'est que le patronyme est roturier. La deuxième phrase nous éclaire davantage : « il portait beau » (ce qui signifie : il avait belle allure). L'adjectif renvoie au titre du roman (« bel ») et le lecteur se doute bien que **Georges Duroy et Bel-Ami ne font qu'un**. D'ailleurs, il a « belle mine ».

Quel est son physique ?

L'expression « joli garçon » est renforcée par « beau soldat », mais c'est seulement au sixième paragraphe que se place la description : « Grand, bien fait ». Le narrateur est extrêmement précis sur certains détails comme les cheveux avec d'abord la couleur « blond, d'un blond châtain vaguement roussi », puis la qualité « frisés naturellement » et enfin la disposition : « séparés par une raie au milieu du crâne ». De même, le narrateur s'attarde sur les yeux de Duroy : « bleus, clairs ». Le procédé est le même que pour les cheveux : d'abord l'adjectif cité est banal (« blond », « bleus ») puis particularisé (« blond châtain [...], « roussi », « clairs »). Le troisième élément sur les yeux est intéressant : « troués d'une pupille toute petite ». Son regard n'est pas spécialement expressif, comme si Duroy se cachait.

Une importance particulière est accordée à la moustache (deux occurrences) : il « frisa sa moustache », « une moustache retroussée, qui semblait mousser sur sa lèvre ». Cette mode est aussi un symbole de virilité.

Ses vêtements sont évoqués en une phrase : « Quoique habillé d'un complet de soixante francs, il gardait une certaine élégance tapageuse, un peu commune, réelle cependant ». On note l'extrême précision du prix, très significatif pour le lecteur de 1885 et les contrastes, les adjectifs « tapageuse », « commune », s'opposant à « élégance [...] réelle ». Le narrateur cherche à nuancer ce portrait, qui n'est pas celui du héros romanesque idéal, lequel n'est jamais commun, c'est-à-dire un peu vulgaire. Le costume trahit ici la condition, celle d'un homme du peuple désargenté.

Quel est son passé ?

Au deuxième paragraphe, on apprend que c'est un « ancien sous-officier », et au cinquième qu'il appartenait au corps des « hussards » (cavalerie légère).

Quel est son caractère ?

Il a un « chic de beau soldat tombé dans le civil, une « pose d'ancien officier », il est soucieux de l'impression qu'il produit. Il est à la fois brutal et personnel : « il avançait brutalement », « heurtent les épaules, poussant les gens. Il est sûr de lui et même un peu fanfaron. Il battait le pavé de son talon. Il avait toujours l'air de défier quelqu'un ». Enfin, il aimait les femmes : « le sang bouillant, il s'allumait au contact des rôdeuses ». On note la métaphore prolongée empruntée au lexique du feu, de « bouillant » à « s'allumait ».

b) Des thèmes réalistes définissant un milieu social

Deux thèmes sont abordés dans cette entrée en matière : la pauvreté, les femmes. Un milieu social est ainsi associé à Georges Duroy. On remarque, en effet, l'importance de l'argent, dès la première phrase : « la monnaie de sa pièce de cent sous », puis « à prix fixe », « trois francs quarante », « vingt-deux sous », « un franc vingt centimes », « soixante francs », « coûtaient », « dépense », « payer ».

Si le narrateur parle d'abord du « restaurant » où mange Duroy, il rectifie au troisième paragraphe avec le terme péjoratif « gargote ». Les habitués sont pauvres : « trois petites ouvrières », « une maîtresse de musique » au chapeau « toujours poussièreux » et Duroy lui-même se demande quel repas il va sauter dorénavant, celui du matin ou du soir.

Les autres personnages que l'on distingue un peu sont les femmes ouvrières, bourgeoises, maîtresse de musique, « rôdeuses », autrement dit, des prostituées. Dans la dernière phrase de l'extrait, les thèmes de l'argent (ou du manque d'argent) et de la femme se rejoignent avec la phrase : « il n'osait les suivre, ne les pouvant payer ».

Cette impuissance ponctuelle définit le personnage que met ici en scène Maupassant : c'est un être en devenir (il reste tout le roman à lire), certes, mais pour l'heure le lecteur le découvre par son portrait, son statut social et le milieu qu'il peut fréquenter pour l'instant.

3 Un incipit dynamique

Un cadre spatio-temporel très précis

a) Une entrée en matière « in medias res »¹²

- ▶ « On était au 28 juin », c'est-à-dire dans un passé à la fois précis et indéterminé (l'année manque). Et c'était le soir (« soirées d'été »).
- ▶ La première indication est celle du « boulevard » puis de la rue Notre-Dame-de-Lorette. Bref, on est « dans Paris » et Duroy envisage « de gagner les Champs-Élysées et l'avenue du Bois de Boulogne ». Duroy sort d'un restaurant et est mis en scène dans la rue, lieu ouvert où tout peut se passer.

Quelle est l'action racontée ?

Le roman commence vraiment comme une tranche de vie, au moment où la caissière rend la monnaie à Duroy. Cela crée le début « in medias res », correspondant à l'esthétique du mouvement réaliste.

Comment est racontée l'action ? (point de vue, choix de narration)

L'action est racontée au passé, à la troisième personne, par un narrateur omniscient : il connaît le passé du héros, « ancien sous-officier » et ses pensées, ses calculs financiers, ses hésitations, ses désirs (« un désir aussi le travaillait, celui d'une rencontre amoureuse »). De fait, l'adoption de ce point de vue renforce l'effet produit par le début « in medias res » de la sortie du restaurant : le lecteur, en entrant dans la conscience de Duroy, apprend à le connaître et a envie de savoir ce qu'il va devenir.

b) Un personnage en mouvement

Il s'agit d'un portrait en mouvement amorcé par un verbe d'action, « sortir », dès le premier paragraphe.

Examinons la suite :

- 2^e §. Duroy est immobile : « il cambra sa taille, frisa sa moustache », « et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide » —> 3^e § : description de ces dîneurs.
- 4^e §. « Lorsqu'il fut sur le trottoir, il demeura un instant immobile » —> calculs financiers. Puis « il se mit à descendre la rue Notre-Dame-de-Lorette ».
- 5^e §. « Il marchait » —> portrait de Duroy (5^e et 6^e §), et description de ce qu'il voit (7^e et 8^e §).
- 9^e §. « Il s'arrêta » —> rêverie sensuelle (9^e, 10^e et 11^e §).

L'immobilité correspond à des moments de réflexion ou de rêverie de Duroy.

On remarque le très grand nombre de verbes d'action dont Duroy est le sujet (sauf dans les 3^e, 7^e et 8^e §). Plus il avance et plus le lecteur progresse dans sa connaissance. On a l'impression que la narration est lancée très vivement, sans perte de temps à présenter longuement le personnage. Il est décrit pendant qu'il descend la rue Notre-Dame-de-Lorette.

4 Une présentation qui crée un horizon d'attente chez le lecteur. Maupassant ne raconte pas le passé de Duroy : il le fait connaître à travers les attitudes du personnage :

- « il portait beau » : c'est-à-dire, il avait un beau port (de tête). Cette expression, utilisée pour les chevaux, annonce le cavalier ;
- il a une « pose d'ancien sous-officier » ;
- il « frisa sa moustache d'un geste militaire et familial » : l'adjectif « familial » prouve que Duroy a quitté l'armée depuis peu ;
- enfin, sa démarche le trahit : « il marchait ainsi qu'au temps où il portait l'uniforme des hussards, la poitrine bombée, les jambes un peu entr'ouvertes comme s'il venait de descendre de cheval ». Sa démarche prouve qu'il est resté dans l'armée assez longtemps. Peu à peu, le passé de Duroy se précise.

12. In medias res : expression latine qui signifie « au milieu de l'action ».

De même, Maupassant ne dit pas immédiatement : Duroy aime les femmes, et réciproquement. **Il présente le séducteur en action** dès le deuxième paragraphe : il « jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon qui s'étendent comme des coups d'épervier ». Duroy cherche fortune. La comparaison finale est polysémique : Duroy a un œil d'épervier, l'œil perçant d'un rapace cherchant une proie. L'épervier est aussi un filet de pêche conique que l'on lance, un peu au hasard, pour attraper quelque chose ; c'est un piège. Il a à la fois l'observation et la promptitude du chasseur, la patience et l'adresse du pêcheur. La réaction ne se fait pas attendre : « Les femmes avaient levé la tête vers lui ». Elles sont dépeintes comme les voit Duroy : **le point de vue est interne**. Une mention particulière est accordée à la maîtresse de musique. L'intéresse-t-elle un peu ? Elle est d'une classe légèrement supérieure aux ouvrières, mais « entre deux âges » et surtout très « négligée ». La fin du texte confirme les intentions de Duroy : « un désir [...] le travaillait, celui d'une rencontre amoureuse. Comment se présenterait-elle ? Il n'en savait rien, mais il l'attendait depuis trois mois, tous les jours, tous les soirs ». Dans le récit du **narrateur omniscient** est intercalée une phrase au **style indirect libre** qui donne vie au questionnement incessant du jeune homme (comment se présentera-t-elle ?) Duroy est jeune, d'où une certaine naïveté sympathique traduite par l'expression : « Il n'en savait rien » et par la reprise insistante : « tous les » ; il se montre en la circonstance assez passif : il « attendait » (deux occurrences), « il espérait ». Le jeune séducteur n'est pas encore très entreprenant.

Maupassant, sans le dire directement, nous fait aussi comprendre que **Duroy est un conquérant** : « et il avançait brutalement dans la rue pleine de monde, heurtant les épaules, poussant les gens pour ne point se déranger de sa route ».

Les assonances en [ã] évoquent les cuivres de la musique militaire. Il frappe du talon, qui veut-il conquérir ? Les femmes, bien sûr (« il espérait toujours plus et mieux ») mais pas seulement les femmes : « Il avait l'air de toujours défier quelqu'un, les passants, les maisons, la ville entière ». Et comment apparaît la ville ? Comme « étouffante » : « Les égouts soufflaient par leurs bouches de granit leurs haleines empestées ». L'anémisation effectuée par la métaphore « bouches » prolongée par « haleines » suscite la répulsion quant aux « miasmes infâmes des eaux de vaisselle et des vieilles sauces », ils annoncent la description de l'immeuble où habite Duroy : « Une odeur lourde de nourriture, de fosse d'aisances et d'humanité, une odeur stagnante de crasse et de vieille muraille » (chapitre 3) le caractérise, d'où « une sensation de dégoût et une hâte de sortir de là, de loger [...] en des demeures propres » (chapitre 3). Tout n'est pas dit dans le chapitre d'introduction, mais esquissé.

Conclusion

Cette introduction au roman est d'une rapidité et d'une efficacité exceptionnelles. Le héros est surpris en action et décrit en un mouvement qui va de l'extérieur vers l'intérieur par un narrateur omniscient. Ce n'est pas le héros idéal traditionnel : c'est un « joli garçon », mais il est pauvre, pas distingué (c'est un ancien sous-officier) et il a l'air d'un mauvais sujet. Ses intérêts sont très matérialistes : la nourriture, la boisson, les femmes. Le personnage se meut dans un cadre réel de Paris, dans les classes populaires. Par ailleurs, le narrateur ouvre des perspectives sur l'importance de l'argent et des femmes dans l'intrigue qui va suivre.

Lecture complémentaire n°1 Le songe de Duroy sur son passé et son avenir



Situation et limites du passage : de « Et il retourna s'accouder à la fenêtre » à « le réveilla de son songe ».



Exercice autocorrectif n° 5

► Vous lirez ce passage comme un écho, un prolongement du chapitre 1. Puis vous répondrez, au brouillon, aux questions suivantes :

- 1 Qu'apprend-on sur le passé et la moralité de Duroy ?
- 2 Qu'est-ce qui suscite la rêverie de Duroy et qu'est-ce qui l'interrompt ?

► Reportez-vous ensuite au corrigé de l'exercice autocorrectif n° 5 en fin de chapitre.



Lecture analytique n°2

La première entrée dans le monde, ou la rencontre avec Mme Forestier et Mme de Marelle



►►► **Lisez d'abord le texte dans votre édition et écoutez sa lecture sur votre CD audio (page n°3).**

Situation et limites du passage : Première partie, chapitre II, de « La porte s'ouvrit... » à « brusque qu'il fallait ».



Questions de lecture

Nos questions permettent de construire une lecture analytique en deux axes.

- 1 Vous montrerez comment Maupassant met ici en scène la première entrée dans le monde de Duroy.
 - a) Étudiez le face-à-face de Duroy et du valet.
 - b) Observez les manières de Duroy et commentez-les.
 - c) Comment le décor donne-t-il une certaine théâtralité à la scène ? Analysez les éléments qui le composent.
- 2 Ce passage narre une rencontre déterminante pour Duroy. Vous étudierez comment se développe la présentation de Mme Forestier puis de Mme de Marelle, vues à travers le regard de Duroy.



Présentation du texte

Éléments de réponse

Le texte que nous allons étudier est extrait de la première partie, chapitre II, de *Bel-Ami*, roman publié par Maupassant en 1885. Le héros, Georges Duroy, un jeune homme, employé aux chemins de fer depuis peu, à Paris, vit dans la gêne mais il est très désireux d'« arriver ». Il rencontre par hasard un ancien camarade de régiment, Forestier, qui se propose de le faire entrer au journal où il travaille. À cette fin, ce dernier l'invite à un dîner et lui prête de l'argent pour qu'il se procure un habit. À l'heure dite, Duroy arrive chez Forestier, conscient de l'imperfection des vêtements qu'il a loués. Mais, se voyant dans une glace sur le palier, il est rassuré.

Axes de lecture

Ce passage marque les débuts de Duroy dans le monde.

- 1) **La première entrée dans le monde de Duroy.**
- 2) Il fait ses premières rencontres féminines dans le monde, d'où **la présentation de deux personnages romanesques essentiels** : Mme Forestier et Mme de Marelle.

1 La première entrée dans le monde de Duroy

a) Le face-à-face de Duroy et du valet

L'apparition du valet est presque brutale : « il sonna. La porte s'ouvrit presque aussitôt et il se trouva en présence d'un valet [...] ». Les passés simples marquent ici une succession d'actions rapides dans le passé. Elles sont vues par Duroy (« la porte s'ouvrit » et ensuite seulement, il voit le valet). Il y a presque un caractère magique dans ces événements : la sonnerie provoque l'ouverture quasi instantanée de la porte. C'est pour Duroy l'entrée dans un autre monde.

« Duroy se troubla » : cela venait d'une « inconsciente comparaison, peut-être, entre la coupe de leurs vêtements. Le valet est mieux vêtu que lui : « en habit noir », parfait de tenue », et, qui plus est, avec « des souliers vernis ». Duroy, lui, porte « des bottines non vernies, mais assez fines cependant ». La tenue du valet lui fait ressentir ses propres imperfections. Il est très propre (bien « rasé ») tandis que Duroy a un pardessus taché (il le porte sur le bras pour que cela ne se voie pas).

Le valet est glaçant car il est « grave » ; et après avoir prononcé une formule rituelle (« qui dois-je annoncer ? »), « il jeta le nom derrière une porte soulevée ». Le point de vue est toujours interne, Duroy ne voit pas l'intérieur de l'appartement car l'entrée du salon est partiellement obstruée par une portière, un lourd rideau. Il connaît les convenances : « il fallait entrer ». C'est un peu une cérémonie initiatique, avec des obstacles à surmonter, en commençant par la timidité.

b) Les manières de Duroy

Au début, Duroy est tellement troublé qu'il éprouve des sensations physiques presque invalidantes : il a « perd(u) son aplomb » au sens figuré mais aussi au sens propre : sa hardiesse a disparu et il ressent une sorte de vertige, arrivé si près de « l'existence attendue, rêvée ». C'est la proximité du but qui le désarçonne. Il « se sentit perclus de crainte, haletant ». Est « perclus » celui qui est privé de la faculté de se mouvoir. Duroy a l'impression qu'il ne peut plus ni bouger, ni parler (il a du mal à respirer). Un léger suspense est maintenu par le narrateur, qui correspond au temps d'arrêt du héros : « Il allait faire son premier pas dans l'existence attendue, rêvée. Il s'avança pourtant ». Remarquons la métaphore filée de « premier pas dans l'existence » à « s'avança » : c'est l'entrée dans le monde au sens figuré comme au sens propre.

Après son appréhension, le deuxième « obstacle » à surmonter est la rencontre avec une inconnue : « Il s'arrêta net, tout à fait déconcerté » rejoint « perclus » et « déconcerté » rejoint « il perdit son aplomb ». C'est un retour de timidité qui va même plus loin qu'avant son entrée dans le domaine du langage : il était « haletant » alors que maintenant il est « effaré », ce qui signifie au sens étymologique¹³ qu'il ne peut plus parler. Néanmoins, il essaie de s'exprimer, de même qu'il s'était forcé à entrer dans le salon : « il balbutia » une phrase inachevée. Puis « il rougit jusqu'aux oreilles, ne sachant plus que dire ». Sa gêne est augmentée par sa perspicacité : « il se sentait examiné, [...], jugé » et par la conscience de l'imperfection de sa toilette. Mais il fait preuve de finesse en n'abordant pas le sujet.

Il s'assied quand on l'invite, mais il est incapable d'engager une conversation : il y a un court silence et c'est Mme Forestier qui débute par une question banale. Enfin Duroy parvient à s'exprimer : « Il répondit en reprenant peu à peu possession de lui ».

Il s'est passé très peu de temps entre l'arrivée de Duroy et celle de Mme de Marelle et on voit bien que le héros, quoique jeune, émotif et inexpérimenté, retrouve vite son sang-froid.

c) La théâtralité du décor

Dans cet extrait, le décor est toujours vu selon le point de vue de Duroy. Ce décor est quelque peu théâtral : « la porte soulevée évoque un lever de rideau. Duroy ne comprend pas d'emblée qu'il est dans le salon : il voit « une grande pièce bien éclairée et pleine d'arbustes, comme une serre ». La comparaison introduit la nature en la niant : la pièce ressemble à une serre sans en être une. C'est un décor artificiel. Sous les feux de la rampe (la pièce est « bien éclairée »), « une jeune femme, blonde, était debout qui l'attendait », telle une actrice qui connaît son rôle par cœur.

« Il s'assit sur un fauteuil », tel un spectateur au théâtre. Ce fauteuil est en « velours élastique et doux », ce qui connote à la fois le luxe et le confort.

② L'introduction de deux personnages principaux féminins dans le roman, vues à travers le regard de Duroy

a) Mme Forestier, maîtresse de maison bourgeoise

Mme Forestier a choisi le décor dans lequel elle vit, et ce décor reflète sa personnalité. Elle est soucieuse du paraître et aspire à la respectabilité : elle a un domestique superbement vêtu, elle suit la mode de l'époque : abondance de plantes vertes, éclairage luxueux.

Tout cela a un côté factice (« comme une serre ») et accueillant « il se sentit enfoncé, appuyé, étreint par ce meuble caressant dont le dossier et les bras capitonnés le soutenaient délicatement [...] ». Certains termes connotent la bienveillance (« appuyé », « soutenaient »). Le fauteuil remplit au sens propre le rôle que tient Mme Forestier au sens figuré quand elle met à l'aise son invité. Simultanément

13. Du latin, *for, faris*, parler, avec un préfixe privatif.

une ambiguïté est introduite par les termes « étreint », « caressant », « bras » : il y a dans ce fauteuil quelque chose de sensuel et d'érotique comme chez sa propriétaire. Mais cela est dissimulé sous des allures très convenables.

b) Le double portrait de Mme Forestier

On peut parler du **double portrait de Mme Forestier** pour deux raisons :

- elle est décrite deux fois, d'abord quand Duroy la voit en entrant dans le salon, puis quand il la regarde attentivement alors qu'il est assis dans le fauteuil ;
- elle est présentée comme **une personne ambiguë** : c'est qu'elle n'est peut-être pas ce qu'elle paraît.

Dans les deux cas, le point de vue adopté est celui de Duroy.

Lors de son entrée dans le salon, le jeune homme est très troublé. Le premier portrait de Madeleine Forestier est donc approximatif : « Une jeune femme, blonde, était debout qui l'attendait toute seule ». C'est un portrait en pied, immobile comme l'hôtesse. Il y a peu d'éléments descriptifs : « jeune », « blonde », et elle est « seule », ce qui la met en relief. Une phrase au style indirect libre, qui traduit les pensées de Duroy, nous apporte un peu plus de renseignements : « Quelle était cette dame qui souriait ». Elle a l'air aimable (elle « souriait »), et surtout il semble à Duroy qu'elle appartient à une classe sociale supérieure : il la qualifie de « dame » probablement en raison de sa tenue, comme le laisse penser l'adjectif « élégante » employé plus loin : « cette jolie blonde élégante devait être la femme de son ami » (telle est sa « pensée »). La blondeur et l'élégance sont marquées à deux reprises, tandis que « jolie » n'apparaît qu'une fois. La beauté de Mme Forestier est moins frappante que les deux autres qualifications. Ses manières sont simples et conventionnelles (elle tend la main à Duroy, l'invite à s'asseoir, lui tient des propos d'une grande banalité). Mais apparaît bien vite une autre facette de Mme Forestier : « il se sentait examiné, inspecté des pieds à la tête, pesé, jugé ». Ce n'est pas une mondaine écervelée ou superficielle : elle est observatrice (« examiné », « inspecté ») et intelligente (« pesé », « jugé »).

Quand il s'assied dans le fauteuil, les impressions de Duroy changent : « il lui sembla qu'il entrerait dans une vie nouvelle et charmante, qu'il prenait possession de quelque chose de délicieux, qu'il devenait quelqu'un, qu'il était sauvé ». Les deux premières propositions pourraient être appliquées à une femme (« nouvelle et charmante », « possession », « délicieux ») et correspondent à la notion de plaisir, tandis que les deux dernières propositions évoquent l'arrivisme, l'ambition (« quelqu'un », « sauvé »). Ces impressions sont liées dans la même phrase, la femme étant placée avant la réussite sociale (elle en sera le moyen). D'où naissent ces impressions de Duroy ? De la civilité de son hôtesse et d'un jeu de regards : « il regarda Mme Forestier dont les yeux ne l'avaient point quitté ». Ce regard est bienveillant. Aussi Duroy se rassure-t-il et examine-t-il plus attentivement Madeleine, ce qui occasionne un portrait détaillé.

Duroy esquisse d'abord sa silhouette : « une robe de cachemire bleu pâle [...] dessinait bien sa taille souple et sa poitrine grasse ». L'ensemble est très agréable mais on n'est pas dans le registre de la perfection, l'adjectif « grasse » ayant une connotation légèrement péjorative. Le portrait est fait de manière très masculine, les premiers éléments observés étant la « taille », la « poitrine », « la chair des bras et de la gorge ». La mode de l'époque avec de robes longues prévenait toute autre investigation. La métaphore du « duvet blond » connote la jeunesse. Mme Forestier apparaît donc comme une femme élégante, avec quelque chose de léger, et aérien (métaphores de la « mousse », du « nuage ») qui contraste avec la « poitrine grasse ».

D'autres contrastes se révèlent au niveau du visage :

- ses yeux sont « d'un gris azuré qui en rendait étrange l'expression ». On ne sait pas exactement ce qu'elle pense. Et pourtant Duroy fait le rapprochement avec le regard de la courtisane Rachel.
- ses traits manquent de régularité : « le nez mince, les lèvres fortes, le menton un peu charnu ». « Fortes » et « charnu » renvoient à « grasse ». Ce n'est pas une créature immatérielle, bien au contraire.
- l'ensemble est sympathique : « une figure irrégulière et séduisante, pleine de gentillesse et de malice ». Notons les antithèses « irrégulière »/ « séduisante », « gentillesse »/ « malice », la malice étant un penchant à la taquinerie qui n'exclut pas de petites méchancetés.

L'ambiguïté de Mme Forestier est récapitulée dans la dernière phrase du paragraphe consacré à son portrait : « C'était un de ces visages de femmes [...] dont chaque mouvement paraît dire ou cacher quelque chose ». « Dire » s'oppose à « cacher » : on sent bien qu'il y a chez elle un paraître affiché et un être dissimulé.

c) Mme de Marelle

Mme de Marelle s'oppose à Mme Forestier : elle est « brune » alors que Madeleine est blonde. Duroy la qualifie même de « brunette », ce qui est légèrement familier et s'oppose à « dame ». Elle est beaucoup moins intimidante. Elle est présentée en mouvement : « elle entra d'une allure alerte, tandis que Mme Forestier « attendait », immobile, ses invités.

Comme dans la présentation de Mme Forestier, on voit ensuite la silhouette de la jeune femme : « Elle semblait dessinée, moulée des pieds à la tête dans une robe sombre toute simple ». À la couleur bleu pâle de la robe de Mme Forestier répond la couleur sombre, et aux dentelles la simplicité : il y a chez Mme de Marelle moins d'artifice. Elle est à la fois plus provocante (« moulée ») et mieux faite quoique « petite », donc, elle non plus n'est pas l'héroïne romanesque idéale. La rose rouge donne à sa physionomie « la note vive et brusque qu'il fallait. Cette vitalité et cette impétuosité s'opposent aux manières de Mme Forestier qui ont quelque chose d'un peu confidentiel (« elle murmura en baissant la voix »), de secret.

Conclusion

La première entrée de Duroy dans le monde est marquée par la rencontre de Mme Forestier et de Mme de Marelle. Ce jeune homme encore inexpérimenté est quelque peu troublé par un décor théâtral, mais il se ressaisit assez rapidement, d'où les portraits de Mme Forestier et de Mme de Marelle présentées selon un point de vue interne. Ces premières rencontres sont déterminantes car Mme Forestier deviendra sa femme et le « lancera » dans le monde et le journalisme, tandis que Mme de Marelle deviendra sa maîtresse. Le portrait de Madeleine est particulièrement intéressant car le narrateur nous fait comprendre qu'il y a peut-être chez elle une certaine duplicité ; elle est auréolée de mystère, contrairement à Clotilde, animée et naturelle. **Maupassant met en place les principaux personnages du roman.**



Exercice autocorrectif n° 6

➡ Rédigez au brouillon la présentation de cet extrait, « la première entrée dans le monde ».

Rappel méthodologique

Présentation d'un extrait d'une œuvre intégrale

La présentation doit indiquer :

- ▶ le nom de l'auteur, le titre de l'œuvre,
- ▶ le genre de l'œuvre,
- ▶ la date de publication,
- ▶ la place de l'extrait dans l'œuvre (chapitre),
- ▶ la **situation** : il s'agit d'un bref résumé de ce qui précède, mais il faut dire **seulement ce qui est indispensable** à la compréhension de l'extrait que l'on va étudier,
- ▶ les axes de lecture qui seront suivis dans le développement.

➡ Reportez-vous ensuite au corrigé de l'exercice autocorrectif n° 6 en fin de chapitre.

Oral Bac



Lecture analytique n°3 Le dîner au Café Riche



➡ Lisez d'abord le texte dans votre édition et écoutez sa lecture sur votre CD audio n°1 (page n°4).

Situation et limites du passage : Première partie, chapitre V, de « Les huitres d'Ostende » jusqu'à « comme une crème ».

Note

Les **cabinets particuliers** des restaurants étaient au XIX^e siècle le lieu de rencontre traditionnel dans les aventures extra-conjugales. Il s'ensuit une atmosphère et une conversation où la sensualité et le thème de l'amour dominent.



Questions de lecture

Nos questions permettent de construire une lecture analytique en deux axes.

- 1 Comment l'évocation de la nourriture contribue-t-elle à créer une atmosphère sensuelle ?
- 2 En quoi la conversation de ce dîner, qui porte sur l'amour, joue-t-elle le rôle de révélateur des personnalités en présence ?

1 La création d'une atmosphère sensuelle : une scène de dîner érotisée

Dans cet extrait, la nourriture est érotisée.

Cette évocation connotée de la nourriture crée une atmosphère sensuelle. D'abord, les huîtres sont « mignonnes et grasses », adjectifs inattendus, surtout le premier qui implique la grâce, la délicatesse, et tend à la personnification. On pense à la première apparition de Madeleine Forestier, « jolie », avec une poitrine « grasse ». La personnification se poursuit avec la comparaison : « semblables à de petites oreilles enfermées en des coquilles », l'adjectif « petites » prolongeant aussi l'idée de délicatesse.

Quant à la truite, elle est « rose comme de la chair de jeune fille ». La comparaison est ici tout à fait explicite et se poursuit durant tout le repas, avec « le dos des petits pains ronds », la sinuosité du pain évoquant celle des formes féminines. Un point culminant est atteint à la fin de l'extrait avec des « côtelettes d'agneau, tendres, légères, couchées sur un lit épais » de pointes d'asperges. Il y a progression dans la représentation érotique, le narrateur jouant sur la polysémie de « tendres » et « légères » qui au sens propre qualifient les côtelettes et au sens figuré des femmes, plus précisément de jeunes femmes (l'agneau connote la jeunesse, de même que le diminutif en -ette de côtelette). La métaphore « couchées sur un lit » est en rapport avec la conversation sur l'amour.

La boisson a sa place en la circonstance : « le vin clair, tombé goutte à goutte en leur gorge, échauffait leur sang et troublait leur esprit ». L'alcool joue un rôle d'excitant et explique en partie le comportement des convives.

Mais la comparaison est effectuée à l'inverse de la nourriture solide : « Et la pensée de l'amour, lente et envahissante, entrait en eux, enivrait peu à peu leur âme, comme le vin clair ». C'est « la pensée de l'amour » qui est comparée au vin alors que les mets solides sont comparés à une femme désirable. Remarquons le rythme de la phrase : 6/6/4/8 : la progression de cette pensée paraît d'abord régulière (deux hexasyllabes¹⁴), puis elle devient obsédante avec l'allongement correspondant à l'octosyllabe.

La façon de manger des quatre convives est sensuelle : « ils mangeaient avec lenteur, savourant la viande fine ». Et certaines notations sont à la limite du goût et du toucher : « fondant entre le palais et la langue ainsi que des bonbons salés », « le légume onctueux comme une crème ». Dans les deux cas, la comparaison ramène le lecteur au registre du goût, dissimulant partiellement les ambiguïtés du texte ; mais le champ lexical dominant reste celui du délicieux : « fondant », « bonbons », « onctueux », « crème ».

Quelle est ici la fonction de la nourriture ? Ce n'est pas l'accompagnement des plaisirs de l'amour comme dans une orgie (quoique l'orgie ait été suggérée par Mme de Marelle qui a employé l'expression « partie carrée » en invitant Duroy) ; la nourriture est plutôt le substitut de l'amour, elle le remplace.

2 Une conversation qui révèle les personnalités

a) Duroy

Tout part d'un « cancan ». Duroy en profite pour plaider sa cause auprès des deux femmes présentes. Il commence par être « de leur avis », et développe même leur point de vue, il « proclamera bien haut qu'un homme a le devoir d'apporter en ces sortes d'affaires qu'il soit acteur, confident ou simple témoin, un silence de tombeau ». Le narrateur souligne le caractère forcé, excessif de cette affirmation avec la tournure pléonastique « proclama bien haut » qui contraste de manière amusante avec la métaphore « un silence de tombeau ». On note la progression de l'implication, de l'acteur au témoin en passant par le confident. Et Duroy de vanter avec insistance les mérites de la « discrétion absolue ».

14. Hexasyllabe : vers de six syllabes.

Le narrateur transcrit alors ses propos au style direct : « Ce qui arrête souvent, bien souvent, presque toujours les femmes, c'est la peur du secret dévoilé ». On remarque à nouveau la progression : « souvent, bien souvent, presque toujours ». Duroy ne croit pas une seconde à la vertu des femmes et amortit ce qui pourrait être ressenti comme une forme de mépris en « souriant ».

Le narrateur dévoile le personnage : « Il parlait avec une conviction contagieuse, comme s'il avait plaidé une cause, sa cause ». Et il traduit au style direct le sens profond des discours de Duroy : « Ce n'est pas avec moi qu'on aurait à craindre de pareils dangers. Essayez pour voir ». Il y a ici une sorte d'ironie dramatique¹⁵ : Mme Forestier apprendra à ses dépens ce que vaut la « discrétion » de Duroy, puisqu'il la fera surprendre en flagrant délit d'adultère par un commissaire de police, dès lors que cela l'arrangera, lui. Duroy est un fieffé menteur !

Du « cancan », on passe au thème de « l'amour ». Duroy affirme une conception de l'amour anti-idéaliste (il ne l'admet pas « éternel ») et se veut un homme raisonnable : il « le comprenait durable, créant un lien, une amitié tendre, une confiance ! » « Tout cela est très comme il faut ». Suit une phrase au style indirect libre qui reprend les propos du personnage : « L'union des sens n'était qu'un sceau à l'union des cœurs ». La métaphore du « sceau » a une connotation romantique ; notons la formule restrictive « n'était que ». L'union des sens est présentée comme secondaire. Que faut-il penser de tout cela ?

Que c'est en contradiction avec ce qu'il a dit précédemment : « Comme la vie serait pleine de choses charmantes si nous pouvions compter sur la discrétion absolue les uns des autres [...] Combien y en a-t-il qui s'abandonneraient à un rapide désir, au caprice brusque et violent d'une heure, à une fantaisie d'amour [...] ? » Cette conception de l'amour est très matérialiste : l'amour, c'est le « désir », lequel est passager (« une heure »), non réfléchi (« une fantaisie ») ; il rend la vie pleine de « choses charmantes ». Le caractère imprécis du terme « choses » laisse place à l'imagination des auditeurs et des lecteurs. Quant à l'adjectif « charmantes », il a un sens ambigu, tantôt banal (il est alors synonyme d'agréable), tantôt très fort (enivrant, ensorcelant, envoûtant).

Le lecteur se trouve donc face à deux hypothèses. **Soit Duroy ment pour « faire bien » devant les dames, soit il se fait quelques illusions sur lui-même.** La suite laisse à penser que la seconde hypothèse est la bonne : en effet, il a l'ombre de quelques sentiments pour Madeleine quand il l'épouse. Mais ses sentiments ressortissent plutôt du domaine de la vanité conjugée à la sensualité qu'au domaine de l'amour.

Car Duroy est un hédoniste¹⁶, ce qui compte avant tout pour lui, ce sont les plaisirs sensuels et le confort : « il s'indignait des jalousies harcelantes, des drames, des scènes ». La passion lui est étrangère, même en imagination et il est totalement dépourvu d'empathie¹⁷ (son attitude envers Mme Walter le démontrera) ; bref, c'est un égoïste.

b) Les deux femmes

Dans cet extrait, Madeleine Forestier et Clotilde de Marelle ont, la plupart du temps, la même attitude, ce que le narrateur souligne par des tournures comme : « les deux femmes », « toutes les deux ». D'abord, elles ont eu la même attitude à propos du « cancan » : « les deux femmes déclaraient que le bavard indiscret n'était qu'un goujat et qu'un lâche ». Il y a ici une solidarité entre femmes qui subissent la pression de la société : Mme Forestier et Mme de Marelle, comme la « femme du monde » dont il est question, sont mariées et trompent leur mari. Si cela se savait, le scandale serait épouvantable et tout le monde les condamnerait (il est évident que le « prince étranger » n'aura guère d'ennuis). L'indiscret est traité de « goujat » (personnage grossier envers les femmes) et de « lâche » parce qu'il est facile d'accabler une femme en ces circonstances. Ce scandale préfigure le flagrant délit d'adultère de Madeleine et Laroche-Mathieu.

Elles ont aussi la même attitude vis-à-vis de Duroy : « Elles le contemplaient toutes les deux, l'approuvant du regard, trouvant qu'il parlait bien et juste, confessant par leur silence ami que leur morale de Parisiennes n'aurait pas tenu longtemps inflexible » attitude qui indique leur adhésion aux propos de Duroy : « l'approuvant du regard », « silence ami ». Le narrateur omniscent traduit leurs pensées : « il parlait bien et juste ». On remarque leur absence de recul critique (parce qu'il est joli garçon ?) « Elles

15. Ironie dramatique : procédé théâtral qui consiste en ceci que le spectateur sait quelque chose que le personnage en scène ne sait pas.

16. Hédoniste : partisan de la doctrine qui prend la recherche du plaisir comme principe de la morale.

17. Empathie : capacité de s'identifier à autrui par l'émotivité.

le contemplaient »). Mais l'expression essentielle est ici : « leur morale flexible de Parisiennes ». Tout est dit. Leur morale s'adapte aux circonstances (« flexibles ») - ce qui signifie qu'elles n'ont pas de principes - elle relève du paraître, elle est celle des « Parisiennes », c'est-à-dire des gens de leur milieu dont elles sont deux représentantes. Les deux femmes semblent très bien disposées vis-à-vis d'une éventuelle liaison avec Duroy dès lors qu'il y a « certitude du secret ».

À un seul moment de l'extrait, les deux femmes se dissocient : « Mme de Marelle soupira : - Oui, [l'amour] est la seule bonne chose de la vie, et nous la gâtons souvent par des exigences impossibles ». La tournure « bonne chose » évoque plus la sensualité que les sentiments ; nous verrons que Mme de Marelle, pour garder son amant, finira par renoncer à toute exigence. Le style de Clotilde est caractérisé par une grande simplicité. Mme Forestier, elle, garde une réserve non dépourvue de sous-entendus : « elle semblait pousser plus loin son rêve, songer à des choses qu'elle n'osait point dire ».

c) Forestier

Forestier est différent des trois autres personnages. Il a, vis-à-vis de la « femme du monde », une réaction moqueuse : il « riait beaucoup de l'aventure » ; il ne croit plus en rien : il a « un rire convaincu de sceptique¹⁸ ». Il est le seul à ne pas exposer du tout sa conception de l'amour ou du bonheur. Il n'espère plus rien de ce côté-là.

Il tient des propos plus vulgaires que les autres ; « Sacristi ! », « Bigre ! » (trois occurrences), « on s'en paierait », sont des tournures familières. Il se tient mal à table ; il est « presque couché sur le canapé, une jambe repliée sous lui, la serviette glissée dans son gilet pour ne point maculer son habit ». Les convenances ne semblent guère l'intéresser. Il a pourtant une phrase équivoque : « on s'en paierait si on était sûr du silence. Bigre de bigre ! les pauvres maris ! » Il sait parfaitement que sa femme le trompe, mais la phrase donne à penser qu'il ne le sait pas : est-ce un petit reste de fierté vis-à-vis de Duroy ?

Enfin, la vue des côtelettes le réjouit. Son corps lui importe essentiellement, mais plus du tout dans sa fonction érotique, sans doute parce qu'il est très malade, comme le rappelle le terme « couché ». Il le conforte par une nourriture exquise.

Conclusion Le dîner au Café Riche est un épisode très intéressant. **C'est une peinture des mœurs de l'époque** avec ces repas dans des cabinets particuliers, lieux de prédilection des amours adultères. Dans cette société, l'amour est avant tout synonyme de désir, lequel est assimilé au bonheur.

Sous les voiles de la convenance hypocrite et peut-être de quelques rêveries sentimentales, l'instinct sexuel règne en maître. Seul Forestier détonne, mal marié et proche de la mort.

La vision de la nature humaine est influencée par le philosophe Schopenhauer¹⁹ que connaissait bien Maupassant : « toute inclination amoureuse [...] pour éthérées que soient ses allures, prend racine uniquement dans l'instinct sexuel ».

18. Sceptique : attitude de celui qui se défie des idées reçues et de toutes les illusions.

19. Schopenhauer (1788-1860) : philosophe allemand dont l'œuvre pessimiste a marqué le XIX^e siècle.

Lecture complémentaire n°2 *La Vie française* – description du fonctionnement du journal



Situation et limites de passage de : Chapitre VI, de : « La semaine suivante » à « toutes ces mains différentes ».

Cet extrait décrit le fonctionnement du journal *La Vie française*; nous les présentons ici dans l'ordre hiérarchique :

- ▶ le directeur,
- ▶ la rédaction politique,
- ▶ les Échos,
- ▶ les autres rédacteurs.

① Le directeur

La première phrase du deuxième paragraphe résume le journal selon **Walter** : « *La Vie française* était avant tout un journal d'argent, le patron étant un homme d'argent à qui la presse et la députation avaient servi de leviers ». La **métaphore du levier** est importante : elle montre que le journal est, associé à la politique, un moyen de « faire de l'argent » : l'information n'est pas son but prioritaire ; son but, c'est le profit.

De même que les visées réelles du journal sont dissimulées, de même la véritable personnalité du directeur est cachée, d'où la **métaphore du « masque »** : « Se faisant de la bonhomie une arme, il avait toujours manœuvré sous un masque souriant de brave homme ». L'image de l'« arme » est parallèle à celle des « leviers ».

Walter instrumentalise tout pour parvenir à ses fins, le terme « manœuvrer » insistant sur son côté tacticien.

De même qu'il **instrumentalise** les choses, Walter instrumentalise les hommes : il utilise « des gens qu'il avait tâtés, éprouvés, flairés » ; le rythme ternaire avec l'assonance en [é] montre que Walter prend son temps pour se faire une opinion. Il est comme un animal (un renard ?) face à un objet suspect, usant de différents sens, le toucher, (« tâtés »), l'odorat (« flairés »). Son choix psychologique est triple : « retors, audacieux et souples ».

Les hommes qu'il choisit lui ressemblent par certains aspects (« retors, audacieux ») mais c'est lui qui commande, ils doivent être dociles, « souples » ; ce dernier adjectif implique une absence de fierté et de scrupules. Les hommes en question ne sont pas simplement des employés, ce sont des hommes de main que Walter « employait à ses besognes quelles qu'elles fussent ». La besogne est un travail pénible, elle est ici très indéterminée, ce qui laisse à penser qu'il n'est pas seulement question de journalisme, mais aussi de finance, de politique, voire de choses pas tout à fait honnêtes.

② La rédaction politique

1. Forestier, rédacteur apparent

C'est le rédacteur politique de *La Vie française*, ou plutôt le rédacteur officiel, apparent. Dans la réalité, c'est un « homme de paille »²⁰, un exécuteur au service des rédacteurs réels. Le thème du masque se poursuit.

Il se poursuit, non seulement au niveau du journal, mais même dans sa vie personnelle, puisque Forestier est le prête-nom de sa femme : c'est elle, la journaliste.

2. Les vrais rédacteurs politiques

« Les inspireurs et véritables rédacteurs de *La Vie française* étaient une demi-douzaine de députés ». Ils « suggèrent » ou « soufflent » à Forestier le contenu de ses articles. Le premier terme lui laisse

20. Homme de paille : personne qui sert de prête-nom dans une affaire peu honnête.

une marge de manœuvre, le second est plus direct avec référence au souffleur²¹ du théâtre : le texte à restituer devient alors très précis.

Pourquoi ces députés agissent-ils de la sorte ? **Ce n'est pas par conviction politique ou par passion, mais parce qu'ils sont « intéressés dans toutes les spéculations de Walter », mus par un intérêt financier personnel.** Ils sont comme Walter, mais en même temps ils le servent : leurs collègues les appellent « la bande à Walter ». Walter est lui-même député ; pourquoi a-t-il besoin de ces gens ? Probablement pour que ses agissements politiques financiers ne soient pas trop voyants ; les démarches des uns et des autres dissimulent son but ultime.

Qu'en pensent les autres députés ? Ils se doutent de la vérité et ne sont pas le moins du monde scandalisés de voir leurs collègues se servir de leur position pour gagner de l'argent ; bien au contraire, « on les enviait » ! Le milieu politique est profondément corrompu. L'argent est derrière la politique comme les députés sont derrière Forestier.

③ Les Échos

Qu'est-ce que cette rubrique ? C'est une rubrique consacrée aux « potins », aux rumeurs de tout ordre, pour Walter « la moelle du journal », c'est-à-dire, métaphoriquement, ce qui le nourrit, ce qu'il y a de plus précieux. Pourquoi ? Parce que « c'est par (les Échos) [...] qu'on agit sur le public et sur la rente ». Notons l'ordre : on influe sur le public et, par voie de conséquence, sur le cours des actions, c'est-à-dire sur l'argent, but ultime ; le public n'est qu'un intermédiaire, mais un intermédiaire indispensable. Tout le paragraphe indique les règles qui régissent les Échos, avec quatre occurrences de la tournure « il faut ».

M. Walter vise le public le plus large possible : il veut que « tout le monde les lise ». Les Échos touchent quasiment à l'universalité : « Il faut penser à tout et à tous, à tous les mondes, à toutes les professions ». Notons les reprises insistantes de la préposition « à », du pronom et de l'adjectif indéfini « tout » ; la suite de la phrase est une succession d'antithèses (Paris =/ Province, Armée =/ Peintres, Clergé =/ Université, Magistrats =/ Courtisanes) qui montrent la difficulté de l'objectif à atteindre. Comment embrasser un lectorat aussi divers ? « Il faut que, dans les Échos, chacun trouve, chaque jour, une ligne au moins qui l'intéresse ». Le rédacteur doit donc être assez habile sur le plan psychologique ; il devra aussi donner une unité formelle, de ton par exemple, à un article dont le fond sera très émiétté.

Pour le fond de l'article, il est double, « les nouvelles » et « les bruits ». Parmi les premières, une sélection s'impose pour discerner « la chose importante » ; pour les rumeurs, tout dépend de ce que l'on veut : on peut « démentir de telle sorte que personne ne croie au fait annoncé ». Le procédé général est la perfidie²² dont le narrateur exploite le champ lexical « bruits », « glisser », « sans avoir l'air de rien », « insinuée », « sous-entendus », « rumeur ». Le maquillage de la vérité devient quasiment la règle.

Le rédacteur en chef des Échos doit posséder certaines qualités que le narrateur expose en une seule phrase, très longue qui constitue un paragraphe (à partir de : « L'homme qui les dirige » jusqu'à : « l'effet en soit multiplié »). Ainsi est souligné le caractère tortueux de ce personnage ; prudent, vif, rusé, il doit faire preuve d'intuition, de jugement, éviter le mensonge grossier, faire ses choix en fonction du public (trouver « à qui portera ») et présenter les choses en sorte qu'elles soient amplifiées.

Ce n'est pas un poste facile : à la psychologie il faut joindre un certain talent stylistique.

Boisrenard et Duroy **sont-ils en adéquation avec ce poste** tel que nous l'a présenté le narrateur ? **Boisrenard** est « un vieux journaliste, correct, ponctuel et méticuleux comme un employé ». Cette comparaison bureaucratique est évocatrice : il fait consciencieusement son travail, mais il ne se surpasse pas, d'autant qu'il est « vieux », c'est-à-dire en fin de carrière, sans ambition. Ceci dit, il a des qualités : expérience, discrétion, dévouement. Son absence d'opinions politiques et religieuses le rend malléable : il est indifférent aux orientations du journal. Il est « d'une grande loyauté professionnelle », dans la mesure où l'on peut être honnête à ce poste. Ses défauts sont les suivants : il est routinier, il manque d'élégance, ce qui nuit à l'image du journal et surtout il manque de « rouerie »²³ native et d'intuition « pour pressentir chaque jour les idées secrètes du patron ».

21. Souffleur : personne qui souffle leur rôle aux acteurs en cas de trou de mémoire ; le souffleur est caché généralement sous la scène.

22. Perfidie : déloyauté, fourberie, mauvaise foi, action de celui qui manque de parole, qui devient nuisible sans qu'il y paraisse.

23. Rouerie : ruse sans scrupule.

Duroy est bien différent. Boisrenard, avec toute son expérience, remplissait la fonction de chef des Échos sans en avoir le titre (ni la paye), il était seulement secrétaire de la rédaction des Échos. Duroy qui est jeune et nouveau dans le métier y parvient par l'intermédiaire de Mme Walter. Il vit tout de suite un lien entre les deux nouvelles. « Bien sûr, Walter l'avait remarqué mais Duroy n'aurait peut-être pas eu le poste sans l'appui de sa femme. On voit là la « rouerie native » dont Boisrenard est dépourvu ». Duroy devait faire l'affaire en perfection, et il complétait admirablement la rédaction de cette feuille ». Duroy semble fait pour cet emploi (« perfection »), il est dans le milieu idéal pour développer sa personnalité de séducteur et de crapule. Aussi l'adverbe « admirablement » est-il ironique : **ce qui caractérise la rédaction de *La Vie française*, c'est sa malhonnêteté intellectuelle et sa vénalité.**

4 Les autres rédacteurs

Pour donner à *La Vie française* l'apparence d'un « vrai » journal, c'est-à-dire d'un journal d'information sérieux, d'autres rubriques sont indispensables : Walter veut lui donner « une allure littéraire et parisienne ». Il a donc embauché deux écrivains, ce qui confère au journal une connotation intellectuelle ; ces deux écrivains, Jacques Rival et Norbert de Varenne, sont célèbres, donc à la mode. On remarque que **Norbert de Varenne** est « poète et chroniqueur fantaisiste, ou plutôt conteur, suivant la nouvelle école », comme Maupassant lui-même. Derrière ces deux vedettes, d'autres rédacteurs ont été engagés « à bas prix », ce qui fait douter de leurs qualités : « des critiques d'art, de peinture, de musique, de théâtre, un rédacteur criminaliste et un rédacteur hippique ». Ce bataillon de critiques renforce le côté artistique de *La Vie française*. Quant au côté parisien (à l'heure actuelle on parlerait plutôt de la rubrique « people » ou « mode »), il est représenté de manière comique par des « femmes du monde » au surnom amusant (« Domino rose » et « Patte blanche »), tombées dans la nécessité de travailler pour vivre, lequel travail consiste surtout en « des indiscretions sur les grandes dames » !



Exercice autocorrectif n° 7

►► En guise de conclusion, vous répondrez au brouillon à ces quatre questions puis vous vous reporterez au corrigé de l'exercice autocorrectif n° 7 en fin de chapitre.

- Quel genre de journal est *La Vie française* ?
- Quels sont les trois pouvoirs que cumule Walter ?
- Analysez la dernière phrase de cet extrait.
- Quelle place a Duroy au sein du journal ?

B Deuxième partie du roman

Oral Bac



Lecture analytique n°4 L'écriture d'un article politique à scandale



►► Lisez d'abord le texte dans votre édition, et écoutez sa lecture sur votre CD audio (plage n°5).

Situation et limites du passage : Deuxième partie, Ch. II de « Madeleine s'appuya à la cheminée » jusqu'à « à Boisrenard ».

Présentation

Ce passage est extrait du chapitre II de la deuxième partie de *Bel-Ami*. Georges Duroy est un jeune ambitieux qui plaît aux femmes, venu à Paris pour y faire fortune. Il y rencontre Forestier, rédacteur politique au journal *La Vie française* qui le fait engager. Madeleine Forestier lui écrit son premier article, comme elle écrit les articles de son mari ; à la mort de ce dernier, Duroy épouse Madeleine. Duroy est alors chef des Échos, poste qu'il a obtenu avec l'appui de Mme Walter, femme du directeur. Un soir, peu après leur mariage, Madeleine apprend à Duroy qu'elle a eu, par un député, des « nouvelles graves du Maroc » : il faut faire un « article à sensation ». Duroy s'installe au bureau de Forestier, dans son cabinet de travail, avec sa femme.



Questions de lecture

Les questions suivantes vous permettent de construire une lecture analytique en deux axes. Rédigez soigneusement vos réponses.

- 1 Vous étudierez **la nature des relations entre Madeleine et Georges Duroy**.
 - a) Quels sont les traits de caractères de Duroy et de Madeleine qui ressortent dans cet exercice d'écriture à deux mains ?
 - b) Vous montrerez que cette rédaction a des effets positifs non seulement pour Duroy mais aussi pour le couple.
- 2 Vous étudierez **la dimension stratégique de cet article**.
 - a) Comment se révèle la collusion entre les milieux journalistique et politique ?
 - b) Vous repèrerez les phases de travail de cette méthode d'écriture.
 - c) Vous analyserez ce qui rend cet article polémique et satirique.



Éléments de réponse

- 1 **Nature des relations entre Madeleine et Georges Duroy**
 - a) **La relation G. Duroy-Madeleine**

Madeline, une femme émancipée

Madeline prend une attitude qui lui est familière : elle fume : « allum(e) une cigarette », elle est à l'aise dans cette activité journalistique. Elle est debout devant Duroy assis : elle le domine comme le maître domine l'élève.

Elle procède de manière très ordonnée :

- « elle raconta ses nouvelles » (les faits),
- « puis exposa ses idées » (ses idées personnelles),
- « et le plan de l'article qu'elle rêvait ».

La rédaction de l'article s'apparente à une dissertation. Madeline élabore son plan en fonction de ses idées. Il s'agit de convaincre le lecteur. Puis on passe à la rédaction : « - Maintenant, écrivons, dit-elle ». Elle garde l'initiative, usant de l'impératif. Elle a une certaine facilité d'écriture, elle n'est pas à court d'inspiration, même pour débiter.

Elle se départ de son attitude de supériorité, elle a une attitude de complicité amoureuse (« elle vint doucement se pencher sur son épaule »), elle se met au second plan (ce n'est pas elle qui signera l'article) : « elle se mit à lui souffler ses phrases, tout bas, dans l'oreille ». En même temps, elle semble ménager l'amour propre de son mari.

Par instants, Madeleine semble éprouver quelques scrupules : « - Est-ce bien ça que tu veux dire ? » Elle le consulte, accordant apparemment de l'importance à son opinion. Elle a de l'estime pour lui sur le plan intellectuel (« C'est très bon, c'est excellent »). Cependant on soupçonne que c'est une forme de ménagement.

Quelles sont les faiblesses journalistiques de Madeleine ? Il semble qu'elle ait une vue immédiate des événements. Son mari lui ouvre des perspectives : « Sa femme avait cessé de fumer, tant son intérêt s'éveillait, tant elle voyait large et loin en suivant la pensée de Georges ». Les rôles se renversent, il devient le maître et elle devient l'élève. Elle est plus superficielle que lui, mais capable de s'amender. D'autre part, elle a tendance à s'avancer un peu trop, à affirmer des faits (douteux ou compromettant(s)) .

Duroy, la difficile affirmation de sa personnalité

Au début, Duroy est dans le rôle de Forestier, dans son cabinet de travail, assis à son bureau, les pieds dans sa chancelière, et à la main « le porte-plume d'ivoire, un peu mâché au bout par la dent de l'autre ». Et quand il a surpris le couple Forestier en pleine rédaction, « sa femme, [...] accoudée à la cheminée, dictait, une cigarette à la bouche » (I, 4). Aussi, le lecteur se demande, les personnages étant disposés à l'identique, si la même scène va être rejouée.

Oui, par certains côtés : « il avait toujours les débuts difficiles et il cherchait ses mots avec peine. Alors [...] elle se mit à lui souffler ses phrases ». Cependant, beaucoup de gens connaissent ce problème : commencer à rédiger est souvent le moment le plus pénible. Et chaque fois que Madeleine demandait : « Est-ce bien ça que tu veux dire ? Il répondait : - Oui, parfaitement ».

L'imparfait « répondait » est un imparfait de répétition, d'habitude. Le même dialogue se produit à plusieurs reprises. On dirait que Duroy n'a pas d'initiative personnelle.

Cependant, ceci n'est qu'apparence. En effet, quand Madeleine lui exposait son projet d'article, « il l'écoutait avec attention, tout en griffonnant des notes ; et quand il eut fini, il souleva des objections ». Ce n'est **pas seulement un bon élève** (... « écout(er) », « attention », « notes »), **il a l'esprit critique** (« objections ») et voit les failles de l'article de Madeleine, il est peut-être plus perspicace qu'elle. De plus, il amplifie le projet, puisque Laroche-Mathieu veut devenir ministre et qu'on cherche du sensationnel : il « reprit la question, l'agrandit, développa à son tour non plus un plan d'article, mais un plan de campagne contre le ministère actuel ». Il a une vision à long terme, il est capable de poursuivre des objectifs situés dans un futur lointain.

b) Une œuvre de couple et d'ambitieux

Madeleine et Georges ont fait œuvre ensemble comme l'indique l'adjectif possessif : c'est « leur article », et « d'un commun accord », ils partagent quelque chose et leurs sentiments l'un pour l'autre comportent une part d'estime (« admiration »). Cependant, la « surprise » devrait plutôt être du côté de Madeleine que de Georges, car lui connaissait déjà les talents journalistiques de sa femme. Il s'ensuit « une ardeur d'amour communiquée de leurs esprits à leurs corps ».

C'est l'inverse qui constitue le cas le plus ordinaire avec une illusion créée par les sens. Chez Duroy, c'est le seul moment du roman où il manifeste de l'estime intellectuelle pour une femme. Habituellement, il est méprisant car il les manipule facilement. En revanche, ici, homme et femme sont complémentaires. L'expression du désir, chez Duroy est toujours un peu vulgaire (« dodo », « regard allumé »). Madeleine est plus subtile : elle l'appelle « mon maître », ce qui est ambigu ; cela peut être compris comme érotique ou comme une reconnaissance de la supériorité journalistique de son mari. Elle est joueuse : elle le chatouille « pour le faire aller plus vite ».

Pour la première fois, Duroy a utilisé complètement sa nouvelle signature « Georges Du Roy de Cantel ». En effet, précédemment il signait « D. de Cantel ses chroniques, Du Roy ses échos et du Roy les articles politiques » (II, 1). **Cet article à scandale va de pair avec l'affirmation d'une identité mondaine** inspirée par Madeleine.

2 Un article stratégique

a) Une presse au service de la politique

L'article devient **un élément dans une stratégie globale**. Duroy est réaliste ; pour faire tomber un gouvernement, un seul article de journal peut donner une impulsion mais ne suffit pas. Cette stratégie a

un **côté militaire** comme le montre le champ lexical employé : « un plan de campagne », « cette attaque serait le début ». Il n'en faut pas moins pour permettre l'arrivée au pouvoir de Laroche-Mathieu.

À ce sujet, on ne peut que constater la collusion de la presse et du monde politique.

Si Madeleine souffle l'article au sens propre à Duroy, il lui a été soufflé auparavant à elle-même par le député Laroche-Mathieu qui a précisé ses intentions : « Il faut que nous fassions un grand article, un article à sensation », dit Madeleine. Duroy est ici le dernier maillon de la chaîne, le prête-nom de tous les autres ; l'homme politique, « le futur ministre », reste masqué :

Ce procédé existait déjà du temps de Forestier qui était en relation avec les députés de « la bande à Walter » qui « (...) lui soufflaient ses articles de fond qu'il allait toujours écrire chez lui pour être tranquille, disait-il ». Ainsi, les députés étaient les vrais inspireurs de l'article de Forestier.

b) La méthode d'écriture

Si le narrateur évoque par le contenu (précédemment il mentionne des nouvelles graves (...), des nouvelles du Maroc » avec « des faits et des chiffres »), c'est qu'il s'agit surtout de stratégie politique, et donc la méthode d'écriture est l'élément le plus décisif dans cet « article à sensation ».

Madeleine expose ses idées « et le plan de l'article qu'elle rêvait ». Duroy l'écoute, développe à l'oral (cf. paragraphe 2 du texte) mais passe d'abord par l'angoisse de la page blanche : « Mais il avait toujours le début difficile et il cherchait ses mots avec peine ». C'est là que l'association intellectuelle Georges-Madeleine se développe : « Elle se mit à lui souffler des phrases tout bas, dans l'oreille ».

On remarque aussi que Duroy, même s'il approuve toujours les propos que lui souffle Madeleine, en ajoute néanmoins de son cru, sans rien dire : « Duroy, parfois, ajoutait quelques lignes qui rendaient plus profonde et plus puissante la portée d'une attaque ». Son agressivité est plus virile que celle de Madeleine (« des traits venimeux de femme »), elle est plus efficace (« profonde », « puissante »). De plus, depuis qu'il est devenu chef des Échos, il a acquis de l'expérience journalistique : il sait qu'il ne faut pas affirmer quelque chose de faux, ou bien qu'il y a des vérités compromettantes (on peut deviner la source de l'information, donc l'intention cachée du journaliste). Aussi pratique-t-il en maître : « il excellait » dans « l'art des sous-entendus perfides ». Il suggère avec force certaines choses au lecteur.

Puis, l'article terminé, en bon élève, il relit sa rédaction afin de procéder à d'éventuelles corrections : « Quand leur article fut terminé, Georges le relut tout haut en le déclamant ». Il s'agit donc bien d'un discours, d'une argumentation polémique, dont on veut juger l'effet.

c) Un article polémique et politique

Cet article est sûrement écrit dans un style rhétorique, puisque Duroy le « déclam(e) ». Il recherche la perfection, un peu comme un artiste (on pense à Flaubert dans son « gueuloir »²⁴, sans pour autant que son travail relève de l'art.

Par ailleurs, le discours argumentatif de Madeleine adopte vis-à-vis de l'adversaire, le président du conseil²⁵, une attitude agressive (« traits venimeux », « blesser »). C'est donc un discours polémique. Elle utilise contre le président du conseil l'arme de la moquerie : « traits piquants », « railleries », « d'une façon drôle qui faisait rire ». Le registre est donc satirique. Il se crée alors une complicité avec le lecteur. L'adversaire est disqualifié par des attaques contre sa personne (« son visage »).

Madeleine use de violence verbale dans cet article et pratique l'amalgame mêlant les considérations sur le visage du chef du conseil à sa politique. Cette ironie qui porte par « la justesse de l'observation » crée une diversion : le lecteur ne réfléchit plus sérieusement aux problèmes politiques. Madeleine pratique l'art de persuader.

Cet article a des conséquences politiques : « On s'en émut à la Chambre ». Mais cela reste vague. Toutefois, Walter est satisfait, d'où la promotion de Duroy à la rédaction politique (poste autrefois occupé par Forestier).

24. Gueuloir : le romancier Flaubert, un grand artiste, déclamait ses phrases dans une pièce qu'il appelait ainsi, afin de juger du balancement des phrases, des sonorités des mots.

25. Le président du conseil, équivalent du premier ministre actuel, est le chef de l'exécutif sous la III^e République. Le président de la république a seulement un rôle honorifique.

Conclusion

Ce passage narre l'écriture d'un article politique à scandale. Cet article est inspiré par un député ambitieux. Il est rédigé conjointement par les Duroy. Madeleine recueille les informations, élabore le plan de l'article, lui confère une tonalité polémique, unissant ainsi l'art de convaincre et l'art de persuader. Georges, pour sa part, optimise l'article, l'inscrivant dans une **stratégie globale**, dans une campagne contre le gouvernement, approfondissant les attaques et usant habilement des sous-entendus. L'article produit l'effet escompté. En conséquence, Duroy obtient une promotion professionnelle et s'octroie une promotion mondaine en signant « Du Roy de Cantel ». Ainsi, tout semble aller pour le mieux entre les deux époux, mais des failles sont prévisibles. Non seulement cet article a été rédigé après la visite du comte de Vaudrec, mais il l'a été à l'instigation de Laroche-Mathieu qui sera surpris avec Madeleine en flagrant délit d'adultère.



Exercice autocorrectif n° 8

Lecture complémentaire n°3 L'écriture du premier article de Duroy avec Madeleine Forestier

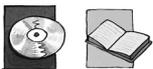
Situation et limites du passage : Première partie, chapitre III, de : « Elle se leva et se mit à marcher » à « qui venait d'elle ».

➡ **Vous procéderez à une comparaison des deux textes en étudiant successivement au brouillon :**

- le rôle de Madeleine,
- le rôle de Duroy,
- les conséquences personnelles.

➡ **Vous vous reporterez ensuite au corrigé de l'exercice autocorrectif n° 8 en fin de chapitre.**

Lecture complémentaire n°4 Portrait du ministre Laroche-Mathieu



➡ **Lisez d'abord le texte dans votre édition et écoutez sa lecture sur votre CD audio n°1 (page n°6).**

Situation et limites du passage : Première partie, Ch. V., de « Dès qu'ils furent à table » à « comptez sur moi ».

Présentation

Le passage que nous allons étudier est extrait du chapitre V de la deuxième partie du roman. Georges Duroy dit « Bel-Ami » est un jeune ambitieux qui plaît aux femmes, venu à Paris pour faire fortune.

Il est devenu rédacteur politique à *La Vie française*, grâce à son épouse, Madeleine ; ils ont contribué à la chute du gouvernement à l'instigation du député Laroche-Mathieu. Devenu ministre des Affaires étrangères, celui-ci hante la maison des Duroy, si bien que Georges en prend ombrage, le soupçonnant par rapport à Madeleine. De plus, il le considère comme un « médiocre parvenu ». Le jour de la rentrée parlementaire, Duroy est invité à déjeuner par Laroche-Mathieu qui doit lui donner ses instructions pour l'article du lendemain à paraître dans *La Vie française*.



Exercice autocorrectif n° 9

Entraînement à l'épreuve orale

Le plan de votre explication à l'oral dépend de la question directrice qui vous sera posée par l'examinateur.

Voici quelques exemples de questions possibles pour cet extrait :

- 1 Comment le portrait de ce personnage est-il intégré dans la trame romanesque ?
- 2 En quoi cet extrait est-il révélateur de l'antiparlementarisme de Maupassant ?
- 3 Quels sont les procédés satiriques mis en œuvre par Maupassant ?

▣▣▣ **Vous trouverez le titre de deux ou trois axes d'explication pour répondre aux questions 2 et 3.**

Il est évident que plusieurs réponses sont possibles.

▣▣▣ **Vous comparerez les vôtres et celles du corrigé de l'exercice n° 9 en fin de chapitre.**



Questions de lecture

Vous traiterez la question 1 donnée dans l'exercice autocorrectif précédent : **Comment le portrait de ce personnage est-il intégré dans la trame romanesque ?**

Les questions suivantes vous permettent de construire une lecture analytique en trois axes. Vous rédigerez soigneusement vos réponses.

- 1 Vous étudierez comment le narrateur fait ici à l'occasion du repas avec Laroche-Mathieu un portrait satirique d'un personnage en représentation.
- 2 Vous montrerez à travers ce personnage l'imbrication des milieux politique et journalistique, occasion pour Maupassant de dénoncer la corruption de la démocratie.
- 3 Laroche-Mathieu et Bel-Ami : deux personnages en miroir. Vous analyserez les différentes facettes de la relation des deux personnages : une relative familiarité, une relation de rivalité et aussi comment le député est un double dégradé de Duroy.



Éléments de réponse

1 Une scène de repas, occasion d'un portrait satirique de Laroche-Mathieu

Ce personnage est apparu plus tôt dans le roman. Il a été présenté sommairement dans le chapitre II de la deuxième partie.

C'était un de ces hommes politiques à plusieurs faces, sans conviction, sans grands moyens, sans audace et sans connaissances sérieuses, avocat de province, joli homme de chef-lieu, gardant un équilibre de finaud entre tous les partis extrêmes, sorte de jésuite républicain et de champignon libéral de nature douteuse, comme il en pousse par centaines sur le fumier populaire du suffrage universel.

Son machiavélisme de village le faisait passer pour fort parmi ses collègues, parmi tous les déclassés et les avortés dont on fait des députés. Il était assez soigné, assez correct, assez familial, assez aimable pour réussir. Il avait des succès dans le monde, dans la société mêlée, trouble et peu fine des hauts fonctionnaires du moment.

Mais c'est seulement maintenant que le narrateur choisit de faire son portrait. C'est un déjeuner qui en fournit l'occasion, Laroche-Mathieu étant immobile, et ce repas correspondant à une pause dans l'action.

Laroche-Mathieu est un député aguerri, mais il est nouveau dans sa fonction de ministre des Affaires étrangères ; il sait qu'il va devoir évoquer les affaires du Maroc à l'ouverture de la session parlementaire,

à midi. Il répète en quelque sorte pendant le déjeuner devant un public composé de son secrétaire particulier et de Bel-Ami.

Tel une marionnette, il est « déclenché » par le mot « session » : « Laroche-Mathieu se mit à pérorer »²⁶.

Ce verbe péjoratif est appliqué par le narrateur à un genre très particulier qui a ses règles propres : l'éloquence parlementaire, caractérisée par l'emphase²⁷. Cette grandiloquence parlementaire n'a rien d'un agrément en soi, mais à table, pendant un déjeuner, en compagnie restreinte, elle est déplacée et devient ridicule. Elle est qualifiée de « liquoreuse », métaphore qui évoque un liquide sucré, un peu enivrant. Ce discours doucereux étourdit l'auditeur. Laroche-Mathieu a une facilité de parole indubitable, c'est un « bavard » dont le discours ressemble à un fleuve : « les phrases qu'il allait répandre sur ses collègues » (la métaphore « répandre » rejoint « liquoreux »). Son secrétaire est habitué à ces « douches de faconde »²⁸. Il en oublie l'heure : « Jusqu'au café, M. Laroche-Mathieu parla, puis, ayant vu qu'il était tard, il sonnait pour qu'on fit avancer son coupé »²⁹. Sa manière de parler est désagréable : il articule comme s'il était devant une assemblée, il postillonne : il « expectorait »³⁰.

Les sonorités du terme sont évocatrices d'un crachotement. Pour le ministre, ce repas est en quelque sorte une répétition : il « préparait l'effet des phrases qu'il allait répandre sur ses collègues quelques heures plus tard ». L'expression « répandre sur ses collègues » montre qu'il laisse tomber son discours du haut de sa tribune, accablant les députés.

La visée est confuse. D'ailleurs, s'adressant à une « Assemblée invisible », il est bien difficile de juger sa propre efficacité rhétorique. Comme il parle « sans regarder personne », ses interlocuteurs ne sont guère impressionnés (regarde-t-il les députés à l'Assemblée ? Ce n'est pas sûr) : « Le secrétaire particulier mangeait et buvait tranquillement », indifférent à son discours ; avec Duroy, « Laroche-Mathieu obtient le résultat inverse de celui qu'il souhaitait ; Duroy pense : « Va donc, ganache !³¹ Quels crétins que ces hommes politiques ! »

Il faut reconnaître que les gestes dont il appuie ses propos deviennent ridicules pendant un repas : on pense encore à un pantin : « Il agitait sa main droite, levant en l'air tantôt sa fourchette, tantôt son couteau, tantôt une bouchée de pain ». La reprise de l'adverbe « tantôt » produit une impression de « mécanique plaquée sur le vivant »³². Le ministre se soucie de son image de « beau garçon bien coiffé ». Il est très soigné de sa personne, et doit passer du temps à sa toilette : quoique très petite, sa moustache est « roulée », avec « deux pointes pareilles à des queues de scorpion » ; cette comparaison est péjorative : l'effet produit n'est pas celui escompté. Il en va de même pour ses cheveux trop apprêtés : « ses cheveux huilés de brillantine³³, séparés au milieu du front, arrondissaient sur ses tempes deux bandeaux de bellâtre³⁴ provincial ». Il n'est pas vraiment au fait de la mode ; avec sa raie au milieu, il a un air « provincial », un peu campagnard. Remarquons l'absence de sa femme lors de ce repas, ce qui lui permet peut-être de parader encore plus, car sa femme nuit à son image : « Mme Laroche-Mathieu avait l'air d'une petite bonne de province. C'était la fille d'un notaire, épousée par Laroche qui n'était alors que médiocre avocat ». (Deuxième partie, chapitre III).

Enfin, si le narrateur concède que Laroche-Mathieu n'est pas trop mal physiquement (« beau garçon », « bellâtre »), il souligne son embonpoint précoce : « Il était un peu trop gras, un peu bouffi, bien que jeune : le ventre tendait son gilet ». On pense à la rencontre entre Duroy et Forestier, le premier notant la corpulence nouvelle de son camarade, son « ventre d'homme qui dîne bien ». Laroche-Mathieu, comme Forestier, est un bourgeois profiteur, il le porte sur lui.

26. Pérorer : parler d'une manière prétentieuse, avec emphase.

27. Emphase : déclamation, grandiloquence.

28. Faconde : élocution abondante jusqu'à déplaire.

29. Coupé : voiture à deux portes.

30. Expectorer : cracher, tousser.

31. Ganache : incapable, imbécile.

32. C'est une des causes du rire selon le philosophe Bergson (*Le Rire*, 1900).

33. Brillantine : cosmétique parfumée pour faire briller les cheveux.

34. Bellâtre : bel homme imbu de lui-même et niais.

② Laroche-Mathieu, inspirateur des articles de *La Vie française*: une dénonciation de la corruption de la démocratie

Laroche-Mathieu reçoit Bel-Ami pour lui donner ses ordres : Duroy « s’habillait afin d’aller déjeuner chez M. Laroche-Mathieu et de recevoir ses instructions avant la séance, pour l’article politique du lendemain dans *La Vie française*, cet article devant être une sorte de déclaration officielle³⁵ des projets réels du cabinet ». C’est déjà une corruption de la démocratie, l’exercice du pouvoir politique et la presse ne devraient pas être entre les mêmes mains : la presse a précédemment permis à Laroche-Mathieu de conquérir le pouvoir, il va maintenant se servir de l’un et de l’autre.

Le journaliste facilite les choses à l’homme politique : il a déjà tout préparé (la « ligne » générale de l’article, les « notes griffonnées »).

Il s’assure que tous les détails lui conviennent : « - Voyez-vous quelque chose à modifier, mon cher ministre ? » On note l’apostrophe, assez complice (« mon cher »). Laroche-Mathieu répond prudemment : « - Fort peu, mon cher ami ». Il ménage la susceptibilité du rédacteur et le flatte par son apostrophe mielleuse. Puis il se fait très insistant quant à la méthode et au contenu de l’article : « Parlez de l’expédition comme si elle devait avoir lieu, mais en laissant bien entendre qu’elle n’aura pas lieu ». Cela rappelle l’art du rédacteur des Échos : « affirmer de telle manière que personne ne croie au fait annoncé » (Première partie, chapitre VI). On est bien dans l’esprit du journal *La Vie française*, esprit auquel ses lecteurs sont habitués. On est dans la deuxième phase du plan élaboré par Walter : grâce au journal, le ministre persuade le public que l’intervention au Maroc n’aura pas lieu, ce qui va provoquer l’effondrement du cours des valeurs marocaines.

Laroche-Mathieu se sert de Bel-Ami sans le prévenir de ce qui se prépare : « Ma femme m’a chargé de vous demander à ce sujet si le général Belloncle serait envoyé à Oran³⁶. Après ce que vous venez de dire, je conclus que non.

L’homme d’État répondit : - Non ».

Il s’agit d’un fait significatif : si un militaire haut gradé est envoyé à Oran, cela signifie que l’intervention va avoir lieu. Laroche-Mathieu répond de manière catégorique par un mensonge qui trompe définitivement son interlocuteur. L’expression « homme d’Etat » est ici ironique ; un homme d’Etat se soucie de l’intérêt supérieur de la nation (ce qui, parfois, peut l’amener à mentir). Mais ici il n’est pas question de l’intérêt général, seulement d’un intérêt financier personnel. C’est cette seule question qui occupe son esprit : aussi rappelle-t-il au journaliste la conduite à suivre :

« - C’est bien compris, mon cher ami ? »

Il lui dit « mon cher ami » au moment même où il le trompe, il est extrêmement hypocrite et même ingrat puisque Duroy, par ses articles, l’a propulsé jusqu’au ministère. Duroy n’aimait guère Laroche-Mathieu avant, mais après il deviendra haineux à son égard. Laroche-Mathieu justifie d’avance le flagrant délit d’adultère et sa chute politique.

③ Laroche-Mathieu et Bel-Ami, deux personnages en miroir

La relation entre les deux personnages est une relation de rivalité, avec une relative familiarité, Laroche-Mathieu étant un double amoindri du héros.

Une familiarité relative apparaît au début de l’extrait : Laroche-Mathieu et Bel-Ami sont « seuls avec le secrétaire particulier du ministre », secrétaire très discret ; de plus, Laroche-Mathieu ne se gêne pas pour faire manger le journaliste à une heure indue (dix heures du matin). À la fin de l’extrait, le ministre est d’une politesse pleine d’affectation³⁷, il tend (...) la main » au journaliste, l’appelant « mon cher ami » ; l’adjectif possessif introduit une notion d’intimité (c’est différent de « cher ami »). Bel-Ami répond dans le même ton : « mon cher ministre », tout en le traitant en son for intérieur de « ganache ». On est dans le registre de la comédie.

35. Officieux : communiqué sans garantie officielle par une source autorisée (contraire d’officiel).

36. La ville algérienne d’Oran n’est pas très éloignée de la frontière marocaine.

37. Affectation : manque de naturel, comédie, simulation.

Il y a **rivalité entre les deux hommes**, rivalité évidente du côté de Bel-Ami « que la jalousie du succès obtenu mordait au cœur ». La métaphore « mordait » suggère bien la violence cachée de ces sentiments que le lecteur connaît déjà (cf. au début du même chapitre les discussions entre Madeleine et Georges), amplifiés par la jalousie conjugale : « il s'emportait avec des menaces dans la voix, et des insinuations perfides dans les paroles ». Bel-Ami envie Laroche-Mathieu parce qu'il est « arrivé », qu'il a fait carrière en politique jusqu'à obtenir un poste élevé. Il « compar(e) sa valeur à lui à l'importance bavarde de ce ministre ». Le terme « valeur » est très flatteur ; on note l'inflation du moi avec « sa » et à « à lui » : Duroy se plaît beaucoup, c'est un vrai Narcisse³⁸. En revanche, il est sans indulgence pour les autres, qu'il s'agisse de ce « crétin (...) » ou des « Croisés Normands finauds et lourdauds ». La vue de « ce médiocre parvenu » amène Bel-Ami à envisager une carrière politique : « quel homme d'Etat je ferais ». Quel sens donner alors à l'expression : « homme d'Etat » ? Serait-il un homme politique de grande envergure ou un politicien corrompu comme son interlocuteur ? Tout laisse à penser que c'est plutôt la seconde hypothèse qu'il convient de privilégier. Cette tournure serait donc une ironie du narrateur. On voit que l'arrivisme de Bel-Ami est sans bornes : il veut toujours plus, dans des domaines divers. Et voir un homme aussi insignifiant que Laroche-Mathieu devenir ministre autorise tous les espoirs.

Il existe entre les deux personnages **de nombreux points communs** : ce sont des **arrivistes** venus de province à Paris pour faire fortune. Leur mariage les a servis mais maintenant il est une gêne : Mme Laroche-Mathieu a l'air d'une bonne et Duroy se dit qu'il aurait pu épouser Suzanne Walter. Ce sont deux tempéraments narcissiques : on le devine au soin qu'ils prennent de leur personne. Laroche-Mathieu est un « beau garçon bien coiffé ». Quant à Duroy, c'est un « joli garçon » aux « cheveux frisés naturellement » (incipit du roman). Tous les deux posent : Laroche-Mathieu se croit à l'Assemblée nationale pendant le déjeuner, Duroy conserve des allures militaires. Tous deux prennent soin de leur moustache, symbole viril, tous deux sont coiffés avec la raie au milieu. Mais malgré leurs efforts, il existe quelque chose de négatif dans leur apparence. Le ministre a l'air d'un « bellâtre provincial » et Duroy du « mauvais sujet des romans populaires ». Tous deux sont des ambitieux qui modifient leur nom pour « paraître » : Duroy se fait appeler Du Roy voire Du Roy du Cantel et Laroche se fait appeler Laroche-Mathieu, l'usage du nom composé étant assez caractéristique de la bourgeoisie (Mme Walter est née Basile-Ravalau). Tous deux ont une visée essentielle et cachée : l'argent. Le moyen d'en acquérir pour Laroche c'est la politique, pour Duroy ce sont les femmes. Tous deux vont partager la même femme, Madeleine, et tous deux sont extrêmement dissimulés.

Mais Laroche est un **double dégradé de Duroy**. Ses débuts ont été beaucoup plus faciles : avocat, il s'est marié avec la fille d'un notaire dont l'argent lui a permis d'accéder à la députation. Il est quelque peu ridicule par ses façons. C'est une créature de Walter, un de ses pions : Duroy, lui, ne sera jamais l'instrument d'autrui (sauf à son insu comme ici). Enfin, il est imprudent : il trompe, sur le plan politico-financier, un journaliste qu'il sait dangereux et en plus il deviendra l'amant de sa femme ; il est dépourvu de psychologie.

Dans cet extrait, le machiavélisme de Laroche en impose à Duroy, le ridiculise quelque peu quand il dit au ministre : « comptez sur moi ». Le jour même, Mme Walter va éclairer Bel-Ami qui s'écrit : « C'est très fort en effet. Quant à ce salaud de Laroche, en voilà un que je repincerai. Oh ! le gredin ! qu'il prenne garde à lui !... qu'il prenne garde à lui... Sa carcasse de ministre me restera entre les doigts ». Duroy a perdu une bataille mais pas la guerre ; son apprentissage des milieux d'affaires n'est pas terminé.

Conclusion

Laroche-Mathieu représente un type courant dans la littérature de cette époque, celui du politicien qui séduit les foules par sa **logorrhée**³⁹ et pour qui la politique est seulement une occasion de s'enrichir. Maupassant dénonce ici la corruption de la vie politique de son temps ; on peut même dire qu'il fait le procès du régime parlementaire instauré par la III^e République.

Ce portrait s'inscrit parfaitement dans l'œuvre, *La Vie française* ayant été présentée comme un journal au service des opérations boursières de Walter ; de plus, on sait déjà qu'il spéculait avec la complicité d'une demi-douzaine de députés, et que Laroche-Mathieu est un « champignon libéral de nature douteuse ».

Le portrait de Laroche-Mathieu est effectué au moment où l'action semble marquer une pause, pendant un repas. Mais en réalité, l'action avance avec les directives que le ministre donne à Bel-Ami.

De plus, Laroche-Mathieu apparaît comme un des doubles dévalués de Bel-Ami, double qui indique à Bel-Ami une voie de succès possible et dont la chute va lui permettre d'« arriver ».

38. Narcisse : dans la mythologie grecque, jeune homme amoureux de son image reflétée dans l'eau d'une fontaine.

39. Logorrhée : flux de paroles.



►►► Lisez d'abord le texte dans votre édition et écoutez sa lecture sur votre CD audio (page n°7).

Situation et limites du passage: Deuxième partie, Ch. X, de « Elle le regardait bien en face » à « les doigts avec soin ».

Présentation

Le passage que nous allons étudier est tiré de *Bel-Ami*, roman de Maupassant publié en 1885. Il est extrait du dernier chapitre. Georges Duroy, jeune ambitieux venu à Paris pour y faire fortune est tout près de parvenir à ses fins en se servant des femmes sur lesquelles il exerce un certain ascendant. Ayant épousé Madeleine Forestier, ce qui lui a permis une rapide ascension professionnelle, il a détourné la moitié de l'héritage que lui a légué son vieil amant, le comte de Vaudrec. Puis, désireux d'épouser la riche Suzanne Walter, fille du directeur du journal où il travaille, il fait surprendre Madeleine en flagrant délit d'adultère avec un ministre, ce qui lui permet d'obtenir le divorce. Il enlève alors Suzanne pour la compromettre et arracher le consentement de son père. Mme de Marelle, maîtresse de Duroy, vient d'apprendre par son mari que le mariage de Suzanne et Bel-Ami aura lieu incessamment.



Question (entraînement à l'épreuve orale)

Nous vous proposons de répondre à la question suivante :

En quoi cette scène de rupture constitue-t-elle le dévoilement de la vraie nature de Duroy avant l'apothéose sociale constituée par son mariage ?

►►► Vous construirez votre lecture analytique selon les deux axes suivants :

- ① Une scène de rupture violente.
- ② Une scène de dévoilement des deux personnages.

① Une scène de rupture violente

Cette scène de rupture entre Duroy et Mme de Marelle est la quatrième après celle du chapitre 1 de la deuxième partie, et celle du chapitre 5 de la deuxième partie, provoquées par la découverte par Mme de Marelle de ses rivales successives : Rachel, Madeleine et Mme Walter. Dans le premier cas, il y a de la part de Mme de Marelle une certaine violence verbale et morale (elle paie le cocher pour reconduire Duroy chez lui) ; dans le deuxième, elle est très abattue ; dans le troisième cas elle est violente : elle gifle son amant. Duroy, lui, est simplement gêné, surtout lors du premier épisode ou mécontent (troisième épisode).

Ici **la cause de la rupture** est, une fois de plus, le mariage de Duroy. Mais ce n'est pas lui qui l'annonce à sa maîtresse comme la fois d'avant, c'est M. de Marelle. C'est peut-être une petite vengeance du mari. De plus, « tout le monde le sait, excepté moi » : Mme de Marelle est dans la situation classique de la femme trompée. Elle se sent donc particulièrement offensée, avant même que l'entretien ne commence.

La position des personnages durant la scène est significative. Au début, Clotilde est « debout », tandis que Duroy est assis. Elle est en position d'attaque, tandis que lui est sans gêne. Mais les propos de Mme de Marelle ont raison de sa décontraction : « Il se leva ». C'est alors l'affrontement qui se manifeste gestuellement : « Il la saisit par les épaules et la secou(a) ». C'est une violence contrôlée qui relève de l'intimidation. Puis, il « lui lança par la figure un tel soufflet qu'elle alla tomber contre le mur ». Dès lors, Mme de Marelle reste à terre avec une tentative de résistance : « soulevée sur ses poignets ». Duroy « se rua sur elle, et, la tenant sous lui, la frappa », comme pour achever sa victoire. Enfin, il se relève et la laisse « allongé(e) devant lui ». Il est victorieux, elle est anéantie.

La façon de parler de deux personnages est intéressante. Clotilde parle d'abord « d'une voix irritée et basse », ce qui n'est pas coutumier chez elle (elle est très vive) : ce sont des paroles calculées, maîtrisées qu'elle prononce puis elle reste dans ce registre, jusqu'au moment où « elle se révolt(e) » contre « l'air digne » de Duroy : on note alors les exclamations et interrogations oratoires dans sa diatribe. Mais la colère la gagne : d'abord « elle balbutia », « elle ne pouvait plus parler », « elle suffoquait » ; elle est submergée par son émotivité, mais finit par retrouver sa faculté d'élocution et sa fureur va crescendo : « elle éclata », « elle cria », « elle hurla », « vociféra ». Victime de la violence de Duroy,

elle ne parle plus, ce qui est bien le but qu'il recherche, exprimant seulement sa souffrance : elle « se mit à gémir », « poussait des cris plaintifs ». Quant à Duroy, au début, il s'exprime froidement. Comme le montre l'interrogation « Pourquoi ça ? », mais il est vite ulcéré par les vérités que Mme de Marelle lui assène, l'irritation, la rage le gagne : il a « la lèvre tremblante », il prononce alors seulement trois répliques ; la première est déclarative, la deuxième doublement exclamative ; quant à la troisième elle est caractérisée par la suspension : Duroy ne peut pas répondre à Mme de Marelle, il est écrasé sur le plan de la parole et c'est une des raisons pour lesquelles il la frappe, pour l'emporter malgré tout. Il déplace le mode de conflit, du discours à la force brutale.

② Une scène de dévoilement des deux personnages

Mme de Marelle

Le lecteur connaît bien Mme de Marelle, on la sait vive, émotive, spontanée, très éprise de Bel-Ami à qui elle pardonne tout. On voit ici qu'elle est capable de lucidité, le jugement qu'elle porte sur son amant étant tout à fait juste, à l'exclusion de ses relations avec Suzanne.

Bel-Ami dévoilé dans les propos de Mme de Marelle

Les propos de Mme de Marelle résument le comportement de Bel-Ami dans les chapitres précédents en commençant par le passé récent, d'où un effet de naturel : « Depuis que tu as quitté ta femme, tu préparais ce coup-là, et tu me gardais gentiment comme maîtresse pour faire l'intérim ? » La réponse ne fait pas de doute. Mais Mme de Marelle ne mesure pas encore toute la fourberie de Bel-Ami ; c'est parce qu'il voulait épouser Suzanne qu'il a quitté sa femme, il pensait à ce mariage avant le flagrant délit d'adultère.

Puis, Mme de Marelle, dans un mouvement tout aussi naturel, reprend l'ordre chronologique, du début de leurs relations jusqu'au moment de la scène : « Tu te conduis avec moi comme un gueux⁴⁰ depuis que je te connais ». Elle développe cette comparaison imparfaitement, elle n'évoque pas explicitement l'argent qu'elle lui a laissé dans les poches par un reste de ménagement, ce qui montre qu'elle est dépourvue de méchanceté, l'épisode étant très blessant pour l'amour-propre de son amant. Quand Duroy veut la faire sortir, sa rage se focalise sur le problème de l'appartement : « Sortir d'ici ? Tu oublies donc que c'est moi qui l'ai payé, depuis le premier jour, ce logement-là ! Ah ! oui, tu l'as bien pris à ton compte de temps en temps. Mais qui est-ce qui l'a loué ?... C'est moi... » Tout ce que dit Clotilde de Marelle est vrai. Duroy a accepté ses largesses alors que lui-même manquait d'argent et, devenu riche, il ne lui a jamais rien remboursé. Clotilde souligne l'aspect financier de leurs relations. Et avec les autres femmes, c'est pire : « Crois-tu que je ne sais pas comment tu as volé à Madeleine la moitié de l'héritage de Vaudrec ? »

Notons la **progression dans la malhonnêteté** avec la force du terme « vol(er) ». Duroy ne se soucie pas du fait que Clotilde et Madeleine sont des amies qui se connaissent depuis longtemps, et c'est sans doute pour lui une surprise de voir à quel point Clotilde prend parti pour son amie. Ce que dit Mme de Marelle est vrai, mais, là encore, elle ne va pas jusqu'au bout : Duroy a hérité de l'amant de sa femme ! On hésite entre le qualifier de proxénète ou de gigolo⁴¹. Puis elle en vient à Suzanne : « Crois-tu que je ne sais pas comment tu as couché avec Suzanne pour la forcer à t'épouser... » Là, elle se trompe en partie, il a compromis « Suzanne pour la forcer à l'épouser ». Il l'a enlevée et a fait en sorte que tout le monde croie qu'elle était devenue sa maîtresse : dans ce milieu bien-pensant l'épouser est alors devenu une obligation. Clotilde l'a cru, comme M. et Mme Walter, et tout un chacun.

Mme de Marelle porte aussi sur Duroy des jugements plus généraux quant à sa personnalité et à son comportement. Elle commence par sa personnalité : « Oh ! comme tu es roué et dangereux, toi ! « Un roué » est une personne rusée et sans scrupules : le terme convient tout à fait à Duroy ; quant au fait qu'il est « dangereux », Madeleine, Laroche-Mathieu et même Walter l'ont appris à leurs dépens. Ce tableau est complété par le terme « crapule », péjoratif, qui désigne un individu très malhonnête (cf. « tu as volé »). Pour ce qui est du comportement de Duroy, il est superbement dévoilé : « Tu trompes tout le monde, tu exploites tout le monde, tu prends du plaisir et de l'argent partout ». Cela signifie que Duroy n'aime que lui, ne pense qu'à lui, qu'il est d'un matérialisme sordide (« plaisir » et « argent ») ; il est bien vu par Clotilde qui l'apostrophe par la suite en l'appelant : « vaurien ! » « C'est tout à fait justifié : Duroy ne vaut rien sur le plan moral.

La colère rend Mme de Marelle prolix, elle a beaucoup de reproches à faire à son amant, et le portrait qu'elle brosse de lui arrive naturellement à ce moment-là.

40. Gueux : mendiant, miséreux.

41. Gigolo : amant entretenu.

Bel-Ami révélé directement par ses propos et ses actions

D'abord, Bel-Ami se montre d'emblée sous un jour vil quand sa maîtresse le traite de « gredin » (homme méprisable), il répond : « Pourquoi ça ? J'avais une femme qui me trompait. Je l'ai surprise ; j'ai obtenu le divorce et j'en épouse une autre. Quoi de plus simple ? » Le raccourci est désinvolte et très convenable ; le problème, ce sont les omissions. Il a toujours su que sa femme avait un amant, Vaudrec, et il en a profité. Partageant l'héritage avec elle, il l'a même encouragée à persévérer dans l'adultère du moment qu'il y avait quelque chose à y gagner (avec Laroche-Mathieu, il s'agissait d'informations politiques).

Comme sa maîtresse le qualifie de « roué » et de « dangereux », il prend cela comme un compliment : « Il se remet à sourire : - Parbleu ! Les imbéciles⁴² et les niais⁴³ sont toujours des dupes ! » **Il se montre ici tout à fait cynique⁴⁴**, il considère qu'il est normal de tromper plus faible que soi. Son sourire montre son sans-gêne vis-à-vis d'autrui : est-ce bien le moment de sourire dans une scène de rupture ? Cela ne risque-t-il pas d'exaspérer sa maîtresse ? Au fond, il s'en moque et ne pense qu'à lui.

La suite de la scène le prouve : il est soucieux de son image : « Il prit un air digne » parce que Clotilde l'avait traité de « crapule ». C'est un comédien qui « prend » l'air digne pour arrêter Mme de Marelle : l'image qu'elle lui renvoie de lui-même lui déplaît. Et quand elle développe son portrait (des « vérités »), cela lui fait « passer des frissons de rage dans le cœur », frissons auxquels correspond visuellement « la lèvre tremblante ».

Il est blessé narcissiquement, exaspéré. Dès lors, il lui faut faire taire Mme de Marelle ; il ne prononce alors que trois répliques dont le contenu est identique mais formulé différemment, au mode impératif alternant l'ordre et la défense : « tais-toi » (trois occurrences) et « ne parle pas de celle-là » ! Il ne peut pas répondre à sa maîtresse qui l'assomme sous un déluge de vérités insultantes.

Va-t-il céder la place, vaincu ? Non, Mme de Marelle commet une erreur qui permet à Duroy de renverser la situation : « cette fausseté sur cette petite fille qui allait devenir sa femme éveillait dans le creux de sa main un besoin furieux de frapper ». Le voilà défenseur de l'honneur de Suzanne alors qu'il a tout fait pour que tout le monde pense comme Mme de Marelle (sinon Walter aurait refusé son consentement à ce mariage) ! Duroy se donne inconsciemment ce prétexte pour frapper Clotilde qui l'a dévoilé dans toutes ses turpitudes. Il joue le justicier vengeur de l'honneur de sa femme et il y croit. Mais après tout, il s'est battu en duel pour défendre son honneur de journaliste ! Il se pique d'être un homme d'honneur. Il se montre d'une extrême brutalité : il « lui lança par la figure un tel soufflet qu'elle alla tomber contre le mur ».

C'est la réponse aux vérités qu'elle lui avait criées « par le visage ». Il n'est plus maître de lui « Il se rua sur elle, et, la tenant sous lui, la frappa comme s'il tapait sur un homme ». On sait qu'il est grand et robuste, alors que Mme de Marelle est petite et mince : c'est d'autant plus facile de la battre. C'est d'une lâcheté totale. Après il se redresse et cherche à recouvrer son « sang-froid ». Notons le jeu de mots avec « l'eau froide ».

La fin de la scène est symbolique : « il se lava les mains, et il revint voir ce qu'elle faisait en s'essuyant les doigts avec soin. « On pense à Ponce Pilate⁴⁵ qui se « lave les mains du sang de ce juste ». Le juste, en la circonstance, c'est Mme de Marelle, et en se lavant les mains, Duroy dégage toute responsabilité dans la scène qui vient d'avoir lieu : il se sent « propre » dans tous les sens du terme. Et quand il s'essuie les doigts « avec soin », c'est un retour à son attitude narcissique habituelle : il ne pense qu'à lui, il se bichonne. Il est évident que les vérités qu'il a entendues ne l'ont pas profondément affecté, sa colère était superficielle.



Exercice autocorrectif n° 10

▀▀▀ Vous rédigerez au brouillon la conclusion de cette lecture analytique. La conclusion résume le développement, avec expression d'une opinion personnelle et une éventuelle ouverture sur la suite.

▀▀▀ Vous vous reporterez ensuite au corrigé de l'exercice autocorrectif n° 10 en fin de chapitre, pour voir si vous n'avez rien oublié d'important.

42. Imbécile : dont l'intelligence est faible.

43. Niais : dont la simplicité, l'inexpérience va jusqu'à la bêtise.

44. Cynique : qui exprime sans ménagement des opinions contraires à la morale.

45. Ponce Pilate : préfet romain de Judée. Selon les Evangiles, il se lava publiquement les mains pour signifier qu'il refusait la responsabilité de la mort de Judée.



Lecture analytique n°6 L'apothéose de Duroy



►►► **Lisez d'abord le texte dans votre édition et écoutez sa lecture sur votre CD audio (plage n°8).**

Situation et limites du passage : Deuxième partie, ch. X de « Bel-Ami à genoux à côté de Suzanne » jusqu'à la fin.

Présentation

Le passage que nous allons étudier est tiré du dernier chapitre et constitue l'excipit⁴⁶ de l'œuvre. Georges Duroy, jeune ambitieux désargenté, venu à Paris pour faire fortune parvient à ses fins en se servant des femmes sur lesquelles il exerce un grand ascendant. Il a rompu pour la énième fois avec sa maîtresse, Mme de Marelle, et épouse la richissime Suzanne Walter, fille du directeur du journal où il travaille. Le mariage a lieu en grande pompe à l'église de la Madeleine en présence d'une grande foule.



Questions de lecture

►►► **Vous répondrez aux deux questions suivantes en rédigeant soigneusement vos réponses.**

- ❶ En quoi cet excipit répond-il à l'incipit ?
- ❷ Vous étudierez ce qui consacre l'apothéose de Duroy.



Éléments de réponse

❶ En quoi l'excipit répond-il à l'incipit ?

La mise en perspective des deux extraits montre que *Bel-Ami* est un **roman de l'arrivisme**. Un peu plus de trois ans se sont écoulés entre le début du roman (28 juin 1880) et la fin (20 octobre 1883). *Bel-Ami* commence non loin de la Madeleine (« Il tourna vers la Madeleine ») et finit quand le héros en sort, triomphalement. N'oublions pas qu'à l'époque, la Madeleine était l'église mondaine.

Plusieurs éléments définissant Duroy ont changé :

- Quand l'action commence, Georges Duroy est seul et en proie à des problèmes d'argent. Dans le final, il « donn(e) le bras à sa femme » qui lui permet d'accéder à une richesse colossale.
- Sa démarche a changé : en 1880 « il avançait brutalement dans la rue pleine de monde, heurtant les épaules, poussant les gens pour ne point se déranger de sa route », c'est l'allure du conquérant brutal, d'autant « qu'il avait toujours l'air de défier quelqu'un ». Trois ans après, il est « arrivé » et, sortant de l'église, « il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute ». Il est à présent sûr de lui et même fier.

Dans les deux cas, Georges marche devant des gens assis ; dans le premier chapitre, il passe devant les grands cafés, pleins de monde : « et il regardait tous ces hommes attablés et buvant », dans le dernier chapitre, il prend le bras de Suzanne pour traverser l'église et sortir : « Elle était pleine de monde, car chacun avait regagné sa place, afin de les voir passer ensemble ». Le regard est celui de l'envie. Georges jalousait les consommateurs assis à la terrasse des cafés, tandis que maintenant c'est lui qu'on jalouse et qu'on admire. Il y a eu un renversement dans les sentiments. Du coup, l'agressivité de Georges est (momentanément ?) tombée. « Il se sentait en ce moment [...] presque religieux, plein de reconnaissance pour la divinité », tandis que dans l'incipit, il aurait volontiers « tordu le cou » d'un consommateur « s'il avait pu en tenir un, au coin d'une rue, dans l'ombre bien noire », et il a un « sourire cruel » quand lui reviennent des souvenirs d'Afrique. On note aussi que, si au début Georges jette les yeux sur ce qui l'entoure au cas où il verrait quelque chose ou quelqu'un qui l'intéresse, à la fin au contraire, « il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui ». Il n'espère plus rien d'autrui, il se focalise sur sa personne. À la dispersion s'oppose donc la concentration.

Dans les deux extraits, **la politique** est présente, incarnée dans le premier par Forestier (« Je dirige la politique à *La Vie française*. ») et matérialisée dans le second par « la Chambre des députés », le Palais-Bourbon. Mais Forestier est un « petit » représentant de la vie politique, un journaliste qui n'écrit pas ses

46. Excipit : l'excipit est la fin d'un chapitre, d'un ouvrage (les derniers paragraphes, les dernières phrases). C'est le contraire de l'incipit.

articles, alors que le Palais-Bourbon est à la fois grandiose, et, semble t-il, accessible à Bel-Ami (« il lui sembla qu'il allait faire un bond du portique⁴⁷ de la Madeleine au portique du Palais-Bourbon ». En outre, dans le passé, le politique c'était un autre, maintenant Duroy envisage de faire carrière lui-même.

Bien sûr, **le thème des femmes** a été amorcé dès le premier chapitre avec, entre autres, les prostituées « mais il espérait toujours plus et mieux ». Le voilà comblé, sur le plan social avec sa femme et par ailleurs avec sa maîtresse, Mme de Marelle. Il l'a battue, mais elle lui pardonne et revient, son triomphe est total. Le roman se termine sur « l'image de Mme de Marelle rajustant en face de la glace les petits cheveux frisés de ses tempes défaits au sortir du lit ». Le roman commence avec la femme et l'argent, « la caissière », et se termine avec la femme et le plaisir, le « lit ». Pour Bel-Ami, la femme est source de toutes les satisfactions. Si le roman s'achève sur le mot « lit », ce n'est pas par hasard : la vie de Bel-Ami est orientée par des aventures d'alcôve ; c'est un aventurier totalement dépourvu de grandeur.

Remarquons, pour finir, les sensations physiques de Bel-Ami dans les deux passages. Elles sont opposées. Dans l'incipit c'est l'été, il fait très chaud bien qu'il fasse déjà nuit et Duroy a soif. Dans l'excipit, c'est l'automne, vers midi, le soleil est éclatant, et le héros sent « sur sa peau courir de longs frissons, ces frissons froids que donnent les immenses bonheurs ». Un point culminant de satisfaction est atteint.

2 L'apothéose de Duroy

Cette cérémonie rituelle s'inscrit quelque peu dans un cadre romain suggéré par l'architecture avec le « portique », par un caractère politico-religieux typique de l'antiquité et par l'emploi du terme « triomphe ». Le triomphe était accordé par le Sénat aux généraux victorieux dans des circonstances particulièrement glorieuses : le général vainqueur arrivait sur son char avec ses enfants sous les acclamations du public ; il était suivi par le butin de guerre et les prisonniers de rang élevé. Enfin venaient ses soldats, l'acclamant. Le cortège se formait près de la Porta Triumphalis et, par la Voie Sacrée, montait jusqu'au temple de Jupiter Capitolin ; on offrait des sacrifices d'animaux aux dieux, puis de grands banquets. On pense aussi à l'apothéose, cérémonie par laquelle les empereurs défunts étaient élevés au rang des dieux ; les participants à la cérémonie étaient vêtus de blanc⁴⁸ ; dans les arts décoratifs, l'apothéose est souvent figurée par un personnage qui part vers le ciel sur son char accompagné de l'aigle et d'une victoire, une femme avec un voile au-dessus de la tête.

Dans l'Antiquité romaine, politique et religion étaient indissociablement mêlées, la religion étant plus proche de la superstition que de la foi. On est bien dans ce contexte : « Bel-Ami, à genoux à côté de Suzanne, avait baissé le front. Il se sentait en ce moment presque croyant, presque religieux ». Tout est dans l'adverbe « presque » ; il a seulement les allures extérieures de la religion : quand on est « presque » croyant ou religieux, cela veut dire qu'on ne l'est pas, ce qui est confirmé par la phrase suivante : « Et sans savoir au juste à qui il s'adressait, il (remerciait la divinité) de son succès ». On n'est plus dans le domaine de la religion. En plus, il remercie une divinité hypothétique « de son succès ». De quoi veut-il parler ? De son succès auprès des femmes ? Ses turpitudes n'ont rien à voir avec la religion. De l'argent ? Il en va de même : il est parvenu à ses fins par des manœuvres profondément immorales.

Dans cet extrait, le lien politique/religion s'établit à la sortie de l'église : « Puis, relevant les yeux, il découvrit là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés ». Bel-Ami se trouve dans « l'axe du pouvoir » caractéristique de l'architecture antique. Le mariage avec Suzanne va lui permettre de devenir député, de joindre le pouvoir politique à celui de l'argent.

L'excipit consacre « le triomphe du baron Georges Du Roy ». Tel un général victorieux, il est entouré par la foule : il passe « entre deux haies de spectateurs », « la foule coulait devant lui comme un fleuve », l'église était « pleine de monde ». La comparaison avec le fleuve est grandiose : elle correspond à un point de vue interne, à l'impression de Bel-Ami dont le trouble amplifie encore le nombre des invités (environ deux mille). Il a le sentiment d'être devenu un personnage célèbre : « Lorsqu'il parvint sur le seuil, il aperçut la foule amassée, une foule noire, bruisante, venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy ».

47. Portique : galerie ouverte soutenue par deux rangées de colonnes, ou par un mur et une rangée de colonnes.

48. Le blanc était la couleur du deuil chez les Romains.

Le point de vue est interne; la reprise de la tournure « pour lui », le fait de se nommer à la troisième personne (il pense: « pour moi, pour moi Georges Du Roy) avec une inflation des majuscules évoque une mégalomanie certaine⁴⁹. D'ailleurs, « le peuple de Paris » est à l'image du peuple romain, pour qui le triomphe est un spectacle, d'où les verbes « contempl(er), « voir » et le terme « assistants » (deux occurrences). Le triomphateur est l'objet de sentiments ambigus, « acclam(é), « compliment(é), « envi(é) ». Il s'avance majestueusement dans la nef: « Il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute [...]. Il ne voyait personne ». La présence de Suzanne est gommée dans l'esprit de Bel-Ami. Dans la mesure où elle est souvent qualifiée de « petite fille », de « joujou », si elle n'est pas dans la situation des enfants qui accompagnaient le triomphateur et qui, bien sûr, ne mesuraient pas l'étendue de sa victoire: pour eux, c'était seulement un divertissement extraordinaire. Elle semble à peu près dans le même état d'incompréhension.

On retrouve aussi les prisonniers de marque, les vaincus qui suivent le char du vainqueur. Ici ce sont les femmes, victimes de Duroy: la vieille maîtresse, Mme Walter, contrainte d'assister à cet événement, et Mme de Marelle. Elle qui l'avait quitté en apprenant son mariage avec Suzanne, qu'il avait battue, la voilà qui assiste à la cérémonie et vient s'offrir à lui: « Alors il sentit l'appel discret de ses doigts de femme, la douce pression qui pardonne et reprend ». En fait, elle est venue pour qu'il la « reprenne », ce qui comble Bel-Ami car c'est la seule femme pour qui il éprouve des sentiments (ce qui explique sa présence récurrente dans l'œuvre): « Leurs yeux se rencontrèrent, souriants, brillants, pleins d'amour ». Cela rend le héros plus humain.



Exercice autocorrectif n° 11

► En vous appuyant sur les éléments de la lecture analytique évoquant ce qu'est une apothéose, essayez d'expliquer, en citant le texte, en quoi cet extrait est une apothéose de Duroy. (Longueur attendue: 10-15 lignes). Après avoir effectué ce petit travail au brouillon, vous vous reporterez au corrigé de l'exercice autocorrectif n° 11.



Prolongements: l'ironie du narrateur dans l'extrait de *Bel-Ami*

Mais, malgré toutes les nouvelles grandeurs de Duroy, (ou à cause de ces grandeurs) le narrateur se montre ironique. Cette ironie vise à la fois la société et le héros. Il y a bien sûr, une dérision de la religion dont les rites cautionnent l'immortalité et un arriviste. Et le Dieu qu'adore Duroy, c'est la fortune, le Veau d'Or, le contraire de ce que doit être la religion. Quant à la société, qu'il s'agisse des mondains invités, ou des badauds, ils admirent un homme qui a fait fortune sans se soucier de la manière dont il y est arrivé. Ils ne valent pas mieux que lui. Remarquons un détail amusant sur l'église: c'est la « Madeleine », elle porte le nom de celle qui a « lancé » Duroy, sa première femme.

L'ironie du narrateur se manifeste à travers l'exploitation du champ lexical de l'érotisme dans une église: « baisers », « caresses », « goût de ses lèvres », « le désir », « reprendre », « leurs yeux se rencontrèrent », « pleins d'amour », « je suis à toi » et surtout le mot final: « lit ». C'est d'autant plus inattendu que les pensées du héros ne vont pas à sa jeune épouse mais à sa maîtresse, laquelle lui « pardonne » sa conduite. Dans une église, c'est Dieu qui pardonne au pécheur !

Enfin, chez les Romains, le triomphateur allait du Champ de Mars au temple de Jupiter, du laïc au religieux; ici, c'est l'inverse, Duroy va s'élancer de la Madeleine au Palais-Bourbon, de l'ombre à la lumière. La carrière politique devient le domaine par excellence de la réussite sous la III^e République. Et on a vu au cours du roman en quoi consistait la politique !

L'ironie du narrateur se manifeste de manière plus subtile à l'égard de Bel-Ami lui-même: il se croit lui, qui se fait appeler « Du Roy », il marche « d'un pas calme », mais en réalité, c'est un pantin « affolé » qui serre les mains mécaniquement: il « balbutiait des mots qui ne signifiaient rien ». Il est obsédé par une idée fixe (« Il ne pensait qu'à lui. »), sa propre gloire et se laisse (trop ?) emporter par son imagination. Et il est arrivé comment? En monnayant ses charmes, comme la « courtisane connue » rencontrée dans l'avenue du Bois, « cette parvenue de l'amour qui étalait avec audace [...] le luxe crâne gagné sur ses draps ». (Première partie, chapitre VI). D'ailleurs il avait bien senti « qu'il y avait quelque chose de commun entre eux ».

49. Mégalomanie: ambition ou orgueil démesuré; comportement pathologique caractérisé par un désir excessif de gloire, de puissance (folie des grandeurs).

Conclusion

La comparaison entre l'incipit et l'excipit permet au lecteur de mesurer le chemin parcouru par Duroy en moins de trois ans et demi. De plus à la scène de violence intime du début du chapitre, s'oppose le spectaculaire de ce grand mariage. Le dénouement qui nous montre le héros dans toute sa gloire est ouvert : quelle sera la carrière politique de Bel-Ami ? Et sa carrière amoureuse ? L'ascension de ce « gredin » (terme de Maupassant) qui doit sa réussite à la corruption du milieu où il évolue prouve le pessimisme de l'auteur. Il semble que l'on ne puisse croire en rien. Bel-Ami n'est pas un héros au sens traditionnel du terme, mais plutôt un antihéros profondément immoral.

C

orrigés des exercices n°5 à 7



Exercice n° 5

- ❶ Cet extrait nous informe sur le **passé de Duroy**. Il est d'origine normande ; ses parents, cabaretiers dans le village de Canteleu. Ils l'ont envoyé au collège pour en faire un « monsieur ». Mais il a raté son baccalauréat. Il s'est engagé dans l'armée, en Afrique ; les mauvais exemples ont contribué à lui donner **une moralité élastique**. Il a eu quelques succès auprès des femmes. Mais, avant d'avoir fini ses cinq années, il a quitté l'armée pour venir à Paris.

En effet, il espérait y faire fortune. Dans sa conscience, « le désir d'(...) arriver régnait en maître ». Il rêvait d'arriver par les femmes : « il imaginait une aventure d'amour magnifique qui l'amenait, d'un seul coup, à la réalisation de son espérance. Il épousait la fille d'un banquier [...] ».

- ❷ La fenêtre de la chambre ouvre « juste au-dessus de la sortie d'un tunnel, près de la gare des Batignolles ». **Ce qui suscite sa rêverie, c'est le départ d'un train** : « un train sortait d'un tunnel avec un bruit subit et violent. Il s'en allait là-bas, à travers les champs et les plaines, vers la mer. Et le souvenir de ses parents entra au cœur de Duroy ». D'où **une plongée dans le passé**, puis **un retour progressif vers le présent**, avec **des rêves d'avenir** pour finir. **Ce qui interrompt le rêve, c'est « le sifflet strident d'une locomotive** qui, sortie toute seule du tunnel, [...] filait vers le garage des machines ». Les songes de Duroy sont donc encadrés par le passage des deux trains, l'un qui part, ce qui correspond au départ du rêve, l'autre qui se gare, ce qui correspond au retour de la réalité.



Exercice n° 6

Voici une présentation possible.

Le passage que nous allons étudier est tiré de *Bel-Ami*, roman de Maupassant publié en 1835. Il est extrait du chapitre 5 de la première partie. Georges Duroy, jeune ambitieux qui aime les femmes, est venu à Paris avec l'intention d'y faire fortune. Il y a rencontré un ancien camarade, Forestier, qui l'a introduit au journalisme et à la vie mondaine. Mme de Marelle, amie de Mme Forestier qui plaît beaucoup à Duroy l'a invité ainsi que les Forestier à dîner au Café Riche, dans un cabinet particulier.



Exercice n° 7

- *La Vie française* n'est pas un journal sérieux, car son souci n'est pas d'informer le lecteur, mais quasiment de le désinformer. Ce journal a une façade qui vise à créer l'illusion du convenable : un rédacteur politique, des chroniqueurs célèbres, une multitude de critiques d'art... Cette façade dissimule une réalité : *La Vie française* est une feuille au service des intérêts financiers de son directeur.
- Ce directeur, Walter, concentre entre ses mains trois pouvoirs : le pouvoir financier, le pouvoir politique, le pouvoir médiatique. Le troisième est au service du deuxième qui est au service du premier.
- « Et *La Vie française* naviguait sur les fonds et les bas fonds, manœuvré par toutes ces mains différentes ». La métaphore filée du navire (« naviguait », « fonds », « bas-fonds », « manœuvrée ») est très intéressante : il y a beaucoup de marins (de rédacteurs) mais un seul capitaine, Walter. Le narrateur reprend ici l'expression de Norbert de Varenne en la simplifiant car à l'origine, c'était : cette feuille « naviguait sur les fonds de l'État et les bas-fonds de la politique », les « fonds » signifiaient l'argent de l'État. Cet aspect des choses n'a pas été expliqué mais on subodore des malversations. Quant aux « bas-fonds » de la politique, c'est la politique la plus méprisante, celle qui est dépourvue de tout idéal et qui fait passer l'intérêt individuel avant l'intérêt général. La dernière phrase de l'extrait résume l'opinion du narrateur sur ce genre de journal.
- Duroy apparaît peu dans ce passage qui présente le milieu dans lequel il va évoluer, le milieu journalistique, que Maupassant connaît bien car il y travaille lui-même. *La Vie française* est un journal véreux et le narrateur indique simplement qu'il convient à la « perfection » à son personnage.

C

orrigés des exercices n°8 à 11



Le rôle de Madeleine

Exercice n°8

Dans la première partie, chapitre III, l'attitude de Madeleine est très directive. Cela se voit d'abord à son attitude : elle fume comme dans le texte que nous avons étudié (« je ne puis pas travailler sans fumer »), mais surtout elle marche et elle « dict(e) », prenant complètement en charge la rédaction de l'article.

Dans les deux cas, elle se documente soigneusement, ici auprès de Duroy lui-même : « s'étant assise, elle interrogea Duroy sur la topographie de l'Algérie qu'elle ignorait absolument ». Elle a une grande expérience journalistique : elle sait faire parler son interlocuteur, tirer de lui l'essentiel.

Le genre du premier article est différent : c'est une chronique. Il faut donc « être naturel et drôle, si nous pouvons ». Le ton est aussi important que dans un article politique polémique.

Dans les deux cas, Madeleine « orne » le fond : descriptions imaginaires, aventures amoureuses inventées, ou « traits venimeux de femme » sur le physique du président du conseil. Elle élabore « la sauce », « le plat » lui étant fourni. Le lecteur doit constamment être divertie, séduite plus qu'instruite (ou informé).

Enfin, le journaliste laisse la possibilité d'une suite : « - La suite à demain ! » De même l'article à sensation est le premier d'une campagne de presse. Quand on a une idée, on l'exploite jusqu'au bout.

Le rôle de Georges

Dans la première partie, chapitre III, le rôle de Georges Duroy est limité : il fournit les informations sur l'Algérie, il écrit docilement sous la dictée de Madeleine et il signe.

Les conséquences personnelles

Dans les deux cas, les deux personnages sont extrêmement satisfaits, une fois l'article terminé : « elle prononça d'une voix joyeuse », « il se mit à rire » ; ou bien : « ils se souriaient, enchantés. »

Du côté de Duroy, le premier extrait annonce le second : il est « pénétré » [...] du bonheur sensuel de cette intimité naissante ». Et il signe sa première page du nom qu'il veut alors porter, « Georges Duroy ». Quant à Madeleine, elle a des pensées sensuelles dans les deux cas, mais, dans le premier texte, pour le compte de son amie Mme de Marelle.



Exercice n°9

Proposition d'axes de lecture pour la question n° 2 :

• En quoi cet extrait est-il révélateur de l'antiparlementarisme de Maupassant ?

- 1 Laroche-Mathieu est ridicule.
- 2 Il est malhonnête.
- 3 C'est un rival pour Bel-Ami : en quelque sorte, ils se valent.

Propositions d'axes de lecture pour la question n° 3 :

• Quels sont les procédés satiriques mis en œuvre par Maupassant ?

- 1 Laroche-Mathieu est un personnage caricatural, donc ridicule.
- 2 Il est disqualifié sur le plan moral et intellectuel.
- 3 La satire frappe à son tour Bel-Ami.



Conclusion

Exercice n°10

La scène de rupture avec Mme de Marelle est la troisième. C'est un des inconvénients des relations amoureuses, déjà évoqué par Duroy au Café Riche : « il s'indignait des jalousies harcelantes, des drames, des scènes, des misères qui, presque toujours, accompagnent les ruptures ». Il veut le plaisir sans les désordres de la passion, car lui n'est ni sentimental, ni porté à l'empathie. La colère de Mme de Marelle est tout à fait naturelle et elle est redoublée par le sans-gêne de son interlocuteur qui va jusqu'à prétendre lui faire évacuer l'appartement qu'elle a loué.

Cette scène de rupture, très théâtrale par le dialogue et les indications sur les gestes des personnages, se termine par des violences physiques de Duroy sur sa maîtresse.

Elle est aussi une scène de dévoilement : Mme de Marelle brosse un portrait lucide de son amant, portrait peu flatteur quoiqu'elle ne dise pas tout. Duroy, blessé dans son amour propre, ne supporte pas le miroir qu'elle lui tend et la frappe avec une brutalité inouïe sous prétexte de défendre sa future femme. Cette violence est le reflet de sa violence morale. Elle n'a rien pour surprendre car, dans le premier chapitre du roman, il était question du brigandage meurtrier des soldats en Afrique du Nord, auquel Duroy avait participé. Néanmoins, c'est la première fois qu'on la voit dans le roman et Duroy l'exerce sur une femme, et qui plus est, sur une femme qui l'aime (sa colère le prouve). Il se montre donc particulièrement vil sur le plan moral. Ses bassesses seront pourtant socialement « récompensées ».



Exercice n°11

La fin du roman participe quelque peu de l'apothéose. En effet, dans l'apothéose, l'empereur est élevé au rang de la divinité. Et Duroy, lui, se prend pour un des maîtres du monde : « Georges, affolé de joie, se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer ». Le verbe « se croyait » témoigne de la force de sa conviction ; il a quasiment un problème d'identité, il n'y a pas de comparaison à proprement parler ; on note par ailleurs une autre occurrence du mot « peuple » : « Le peuple de Paris le contemplait ».

La mariée est en blanc, comme les participants aux rites de l'apothéose, et, telle une victoire, elle porte un voile : c'est elle qui permet la fulgurante « ascension » de Duroy, ascension qui correspond à l'idée d'élévation inhérente à l'apothéose : le personnage part vers le ciel et change de nature.

L'avant-dernier paragraphe rappelle aussi l'envol sur un char : « Il lui sembla qu'il allait faire un bond du portique de la Madeleine au portique du Palais-Bourbon ». Ce bond relève du prodige, sauf dans le cadre de l'apothéose.

Introduction

Maupassant a ici repris le procédé balzacien du héros qui se détache sur de nombreux personnages secondaires. Il est constamment présent et c'est souvent à travers son regard que l'on voit les autres personnages, en particulier les femmes. Maupassant le présente comme un type de l'époque, celui « d'un aventurier pareil à tous ceux que nous coudoyons chaque jour dans Paris ».

Ce type, l'auteur l'a élaboré à partir des personnes réelles, Maizeroy, le baron de Vaux, Hervé de Maupassant (son frère), et lui-même ; il dédicace ainsi des exemplaires de son roman pour des admiratrices : « Hommage de Bel-Ami lui-même ». En effet, Bel-Ami a des points communs avec son créateur : l'amour de la Normandie, l'horreur de la mort, le goût des femmes ; c'est cependant un être de fiction.

Cet être de fiction, saisi dans une tranche de vie, a un passé et un avenir.

Son passé n'est pas sans intérêt. Il est né vers 1855 dans le village de Canteleu près de Rouen. Ses parents tiennent un cabaret, *À la belle vue*. Ils sont très modestes mais lui ont payé des études au lycée pour faire de leur fils unique un « monsieur » ; Georges a échoué deux fois au baccalauréat, puis s'est engagé dans l'armée pour cinq ans ; on l'a envoyé en Algérie deux ans. Revenu à la vie civile, il n'a pas voulu rester à Canteleu et il est venu à Paris et, quand le roman débute, il est employé depuis six mois aux bureaux de chemin de fer.

Son avenir est esquissé dans le dénouement : la députation et toujours des histoires de femmes.

A La progression du personnage

Le roman tout entier est structuré autour de l'ascension de Bel-Ami ; tout va de pair, lieux de vie, femmes séduites, postes successifs occupés par le héros à *La Vie française*.

On peut représenter ces évolutions sous la forme d'un tableau chronologique.

Femmes	Emplois	Argent	Logement
1 <i>Rachel</i>	Employé aux Chemins de Fer	1 500 F par an	Rue Boursault
2 <i>Aide de Madeleine</i>	Reporter	200 F par mois de fixe +2 sous la ligne pour les piges	
3 <i>Mme de Marelle</i> <i>Mme Walter</i>	Chefs des Échos	1 200 F par mois sur lesquels Duroy paie les rédacteurs	Rue de Constantinople
4 <i>Mariage avec Madeleine</i> <i>Mme Walter</i>	Rédacteur politique	+ 500 000 F (héritage Vaudrec) + 70 000 F (spéculation)	Rue Fontaine
5 <i>Suzanne</i>	Rédacteur en chef		Rue du Faubourg Saint-Honoré ?

Reportons-nous à quelques extraits pour préciser la progression du personnage.

- 1 Au début du roman, Duroy se présente à Forestier comme « employé aux bureaux de chemins de fer du Nord, à quinze cents francs par an, rien de plus ». Il est travaillé par un désir, « celui d'une rencontre amoureuse ». Il n'ose suivre les prostituées, « ne pouvant les payer ; et il attendait aussi autre chose, d'autres baisers, moins vulgaires ». Il est cependant bien content de rencontrer Rachel qui, pour ses beaux yeux, n'exige pas d'être payée au tarif plein. Il loge rue Boursault dans une chambre au cinquième étage : « Sa maison haute de six étages était peuplée par vingt petits ménages ouvriers

et bourgeois, et il éprouve, en montant l'escalier, dont il éclairait avec des allumettes-bougies les marches sales où traînaient des bouts de papiers, des bouts de cigarettes, des épiluchures de cuisine, une écœurante sensation de dégoût et une hâte de sortir de là, de loger comme les hommes riches, en des demeures propres, avec des tapis » (I, 3). Il existe donc chez Duroy, dès le départ, le désir de s'élever, dans tous les domaines, avec néanmoins une certaine paresse : il a négligé les possibilités offertes pour les études et par l'armée.

- 2 C'est la rencontre de Forestier, c'est-à-dire le pur hasard qui initie l'ascension de Duroy : « Tu aurais, au début, deux cent cinquante francs et tes voitures payées ». Pendant les repas chez les Forestier, les femmes le regardent avec bienveillance : « Mme Forestier couvrait Duroy d'un regard protecteur et bienveillant [...]. Mme de Marelle s'étant, à plusieurs reprises, tournée vers lui ». Madeleine lui fait son premier article (« Je ferai la sauce, mais il me faut le plat. ») Mais il est incapable d'en rédiger d'autres : alors il se promet d'être souple et rusé, puisqu'il le fallait, et de faire, en attendant mieux, son métier de reporter avec zèle ». Il apprend la patience, il élargit sa connaissance des hommes et fréquente des milieux variés, perd sa gêne et sa timidité. Mais « comme la vie de boulevard, la vie de café, la vie de restaurant coûte cher, il n'avait jamais le sou et se désolait de sa misère ». Il se rend compte que certains confrères ont toujours de l'argent et soupçonne « des procédés inconnus et suspects » dans lesquels il aimerait bien entrer (I, 4).

- 3 Mme de Marelle devient sa maîtresse (« C'est plus facile que je n'aurais cru. ») et, pour faciliter leurs rencontres, loue un deux pièces rue de Constantinople, d'où cette opinion de Duroy : « Elle est gentille, tout de même ». Il accepte les pièces que sa maîtresse glisse dans ses poches : « Puisqu'elle avait des envies qu'il ne pouvait satisfaire dans le moment, n'était-il pas naturel qu'elle les payât plutôt que de s'en priver ? » Il compte combien il lui doit, mais ne la remboursera jamais.

Il cherche à se faire inviter par la femme de son patron, Mme Walter, lui envoie un panier de belles poires et reçoit une carte : il va chez elle l'après-midi : « Malgré l'assurance qu'il avait gagnée dans son existence parisienne et surtout dans son métier de reporter qui le mettait incessamment en contact avec des personnages marquants, Duroy se sentait un peu intimidé par la mise en scène de l'entrée ». Il amuse les dames invitées en soutenant des opinions paradoxales. Cela n'est pas sans conséquence : « La semaine suivante lui apporta deux événements. Il fut nommé chef des Échos et invité à dîner chez Mme Walter. Il vit tout de suite un lien entre les deux nouvelles ». « Douze cents francs par mois, au début, étaient alloués à Duroy qui se proposait bien d'en garder une forte partie » car sur ce budget il doit payer ses reporters. Ce changement de poste s'accompagne d'un changement d'installation : « il héritait d'une table particulière et de casiers à lettres, dans la vaste pièce commune à toute la rédaction ». À l'autre bout, Boisrenard a lui aussi droit à une table, tandis que « la longue table du centre appartenait aux rédacteurs volants ».

Après le duel, Duroy habite rue de Constantinople au rez-de-chaussée, dans deux pièces petites, certes, mais c'est un progrès par rapport à sa chambre sordide de bonne au cinquième étage.

- 4 Duroy a fait des avances à Madeleine, d'abord pour se venger des remarques de Forestier ; il pense : « Je te vas faire cocu, mon vieux ». (I, 6). Elle l'a repoussé froidement et lui a proposé d'être « bons amis » : « Il en prit son parti tout de suite ».

Duroy est une deuxième fois servi par le hasard : Forestier meurt, et Madeleine est libre. Sachant qu'elle a peut-être quelqu'un en vue, un député, Duroy fait sa demande pendant la veillée funèbre. Quand ils se marient, tous les détails financiers ont été réglés d'avance : « Ils s'étaient associés sous le régime de la séparation des biens, et tous les cas étaient prévus qui pourraient survenir [...]. Le jeune homme apportait quatre mille francs, disait-il, mais sur cette somme il en avait emprunté quinze cents. Le reste provenait d'économies faites dans l'année, en prévision de l'événement. La jeune femme apportait quarante mille francs que lui avaient laissés Forestier, disait-elle » (II, 1).

Le jeune ménage loge rue Fontaine : « Il remontait chez lui, ce soir-là, au logis de son prédécesseur » (II, 2). Il est au troisième étage dans un immeuble avec un concierge, de grandes glaces sur les paliers. L'appartement est à la mode de l'époque avec tentures, velours d'ameublement, arbustes... Duroy a la femme de Forestier, il s'installe dans ses meubles et prend sa fonction de rédacteur politique à *La Vie française*, écrivant ses articles en collaboration avec Madeleine.

Sous l'impulsion de Mme Walter qui a été sa maîtresse, mais avec qui il a rompu, il place les dix-mille francs qu'elle lui « prête » dans l'emprunt marocain : « - Eh bien ! soit, dit-il. Je me mets de moitié avec toi. Si nous perdons, je te rembourserai dix mille francs ».

Après la mort de Vaudrec, Duroy profite des lois existantes, défavorables à la femme mariée : « tu ne peux accepter ce legs sans mon autorisation. Je te la donne, à la seule condition d'un partage qui m'empêchera de devenir la risée du monde ». Il habille l'escroquerie du voile de l'honneur. Il se montre même d'une cupidité imprudente en prétendant refuser cent mille francs au neveu de Vaudrec. Madeleine lui répond de façon écrasante : « Donne-lui les cent mille francs qu'il demande. Et prends-les sur ma part, si tu veux ». Duroy se sent alors « honteux ». Et, quand il entre chez un bijoutier pour offrir un bracelet à sa femme, il le marchande.

La spéculation de Walter a réussi : il s'est enrichi de trente à quarante millions ». Du Roy rageait du triomphe du Patron. Il s'était enrichi avec les cinq cent mille francs extorqués à sa femme, et maintenant, il se jugeait pauvre [...]. Depuis deux mois, Mme Walter lui écrivait chaque jour pour le supplier de venir, de lui donner un rendez-vous où il lui plairait, afin qu'elle lui remît, disait-elle, les soixante-dix mille francs qu'elle avait gagnés pour lui. Il ne répondait pas et jetait au feu ces lettres désespérées. Non pas qu'il eut renoncé à recevoir sa part de leur bénéfice, mais il voulait l'affoler, la traiter par le mépris, la fouler aux pieds. Elle était trop riche ! Il voulait se montrer fier » (II, 7). Il accepte cependant le rendez-vous qu'elle lui fixe dans la serre à l'occasion du vernissage⁵⁰ : « Il la regardait avec étonnement. Ce n'était plus la grosse gamine folâtre qu'il avait connue, mais une femme éperdue, désespérée, capable de tout ». Il lui dit : « Ma chère, l'amour n'est pas éternel. On se prend et on se quitte. Mais quand ça dure comme entre nous ça devient un boulet horrible. Je n'en veux plus. Voilà la vérité. Cependant, si tu sais devenir raisonnable, me recevoir et me traiter ainsi qu'un ami, je reviendrai comme autrefois » (II, 7). Il a un « projet vague » sur Suzanne et c'est pour cette raison qu'il propose son « amitié » à Mme Walter : il pourra voir sa fille plus facilement. Et, après quelques simagrées, il glisse dans sa poche les soixante-dix mille francs.

- 5 Suzanne apparaît d'abord à Duroy comme une personne inaccessible : « Il n'avait jamais songé aux filles de son directeur que comme on songe aux pays lointains qu'on ne verra jamais » (I, 6). Puis il fait un peu plus attention à la plus jeune, pensant : « Elle n'est pas mal du tout, cette petite Suzanne, mais pas mal du tout » (II, 3). C'est Madeleine qui lui donne l'idée du mariage avec Suzanne : « Si tu n'étais pas engagé, je te conseillerais de demander la main de ... de Suzanne, n'est-ce pas, plutôt que celle de Rose ? » Et il pense : « Si c'était vrai, pourtant, que j'eusse pu épouser Suzanne ?... [...] Bah ! ... c'est fou ! ... Est-ce que le père m'aurait jamais accepté » (II, 3). Il se promet alors d'observer Mme Walter et de se rapprocher d'elle à tout hasard. Devenu son amant, il vient dîner chez elle presque tous les jours : « il s'amusait surtout à jouer avec Suzanne qui l'égayait par ses drôleries [...] et ils s'entendaient à merveille ». Lors du vernissage il fait promettre à la jeune fille « de n'accepter personne sans avoir pris (son) avis ». Puis, quand il apprend qu'elle a quelqu'un en vue, il lui demande : « Si j'étais libre, moi, m'épouseriez-vous (II, 8). Elle répond par l'affirmative d'où le flagrant délit d'adultère, puis l'enlèvement pour arracher son consentement à M. Walter. Il a séduit Suzanne en trois mois, l'enfermant « dans l'irrésistible filet de sa tendresse », dissimulant à la jeune fille son but réel, mettre la main sur le pactole. « Il la séduisait, la captivait, la conquérait. Il s'était fait aimer par elle comme il savait se faire aimer. Il avait cueilli sans peine son âme légère de poupée » (II, 9). Néanmoins, « il (avait jugé) habile de la respecter » probablement pour éviter que plus tard elle ne lui reproche d'avoir abusé de son innocence. Si tôt que Walter a accepté ce mariage, il donne une promotion à son futur gendre : « Dans les premiers jours de septembre *La Vie française* annonça que le baron Du Roy de Cantel devenait son rédacteur en chef, M. Walter conservant le titre de directeur ». Cela laisse à penser que Duroy deviendra plus tard le directeur du journal. Où vont loger les nouveaux mariés ? Probablement dans le même quartier que les Walter qui habitent « un des plus beaux hôtels de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, avec jardin sur les Champs-Élysées » (II, 7), avec éclairage électrique, cours et honneur, tapis, escalier monumental en marbre, vestibule énorme, tapisseries, fer forgé... Au départ, Duroy est attiré par toutes les femmes, ensuite il les choisit en fonction de ce qu'elles lui apportent. Si avec Madeleine il est encore timide ou jaloux, il n'en va pas de même par la suite : il fait preuve avec Mme Walter d'une technique éprouvée, dénuée de sentiments et de scrupules ; il en va de même avec Suzanne. Il est difficile d'affirmer qu'il aime vraiment quelqu'un, il a cependant de la reconnaissance pour Mme de Marelle, jolie et « gentille », qui supporte tout. Dans sa relation avec les femmes, l'argent est toujours impliqué. Enfin, quand il est gêné, il arrive toujours à des arrangements avec sa conscience, se persuadant même, peut-être, de sa bonne foi.

50. Vernissage : jour d'ouverture d'une exposition de peinture.



Questions « type entretien » pour préparer l'oral

- 1 À quel moment Duroy reçoit-il son surnom de Bel-Ami ? Qui le lui attribue ?
- 2 Qu'est-ce qui justifie l'attribution de ce surnom ?
- 3 « Bel-Ami » porte-t-il bien son nom ?



Éléments de réponse

- 1 Georges Duroy reçoit le surnom de « Bel-Ami » (I,5) ; c'est une enfant, la fille de sa maîtresse, Laurine de Marelle, qui l'appelle ainsi avec une certaine pertinence, si bien que ce sobriquet est repris par toutes les femmes et même par M. Walter. Mais cet aimable surnom va servir au héros de paravent dissimulant sa dangerosité.
- 2 Georges a un physique avantageux, c'est peut-être même un idéal de la beauté mâle de l'époque. Ce Normand, grand, blond, aux yeux clairs, suit la mode avec ses cheveux bien coiffés avec la raie au milieu du crâne. Mais c'est surtout sa moustache qui est importante. À la fin du XIX^e siècle, elle est considérée comme un attribut viril : « Il avait [...] une séduction irrésistible dans la moustache. Elle s'ébouriffait sur sa lèvre, crépue, frisée, jolie, d'un blond teinté de roux avec une nuance plus pâle dans les poils hérissés des bouts » (I, 2). Cette moustache est un atout érotique : il promène « sa moustache frisée sur la chair blanche » de Madeleine (II, 1) Ce joli garçon, quoiqu'un peu vulgaire, peut être considéré comme un « sex symbol » des années 1880.

Georges sait qu'il est beau et cela influence son comportement et sa psychologie. Comme Narcisse, il aime à contempler son reflet. Plusieurs fois, au cours du roman, il se regarde dans un miroir, d'abord en arrivant chez Forestier : « Un élan de joie le fit tressaillir, tant il se jugea mieux qu'il ne l'aurait cru » (I, 2). Il en est de même en sortant : « il se regarda longuement, émerveillé d'être vraiment aussi joli garçon ». Il est, vis-à-vis de lui-même, d'une complaisance peu ordinaire, il n'a aucun recul critique. Par ailleurs, il est coquet, il vérifie souvent sa tenue, par exemple en arrivant chez Mme de Marelle : « Il alla droit à la cheminée pour constater l'état de ses cheveux et de sa toilette : et il rajustait sa cravate devant la glace quand il aperçut la jeune femme qui le regardait » (I, 5). Le souci du paraître est chez lui essentiel : quand Madeleine et lui sont devenus « millionnaires », il s'achète une belle montre : « Vous ferez graver sur le chronomètre mes initiales G.R.C. en lettres entrelacées au-dessous d'une couronne de baron » (II, 6). Ses vêtements ne présentent pas d'originalité, Duroy s'attache plutôt à la manière de les porter : « Il inclinait légèrement sur l'oreille son chapeau à haute forme ». Il joue fort bien du sourire et de la voix : on s'en rend compte dans sa conquête de Mme Walter : « il reprit, d'une voix contenue », « il lui parlait tout bas » (III, 3). Duroy attache beaucoup d'importance à sa personne, mais ce n'est pas un esthète, il n'a aucun sens artistique. Il est à l'image du grand trapéziste des Folies-Bergères (I, 1).

L'amour de soi mène à l'ambition : Duroy pense qu'il mérite ce qu'il y a de mieux. Et ce qu'il y a de mieux, pour lui, c'est l'argent, ainsi que le montrent ses rêves : « Il épousait la fille d'un banquier à première vue » (par sa beauté !) Quand il fait la connaissance de Laroche-Mathieu, le pouvoir politique le séduit aussi : « Quel homme d'État je ferais à côté de ces polissons imprévoyants » (II, 5). Un succès relatif, son mariage avec Madeleine et les promotions journalistiques qui ont suivi, lui ont donné une excellente idée de ses capacités intellectuelles. Ses échecs, scolaires et militaires ne lui posent pas de problème, il les a oubliés.

- 3 Bel-Ami porte-il bien son nom ? Il est beau, certes, mais est-ce l'ami des femmes ? Il est permis d'en douter, vu ce que l'on apprend sur sa conduite. C'est un comédien qui a l'air ou qui prend l'air de ce qu'il n'est pas. Quand il marche dans la rue « ainsi qu'au temps où il portait l'uniforme des hussards, la poitrine bombée, les jambes un peu entr'ouvertes comme s'il venait de descendre de cheval », on ne sait pas bien si c'est par habitude, ou par pose : être hussard lui semble plus flatteur qu'employé de bureau. Il joue la comédie même quand il est seul face au miroir : « prenant congé de son image, il se salua très bas avec cérémonie » (II, 2). Il porte des masques, celui de l'amoureux transi avec Mme Walter (avant qu'elle lui ait cédé), celui du mari prévenant avec Madeleine (alors qu'il la soupçonne d'infidélité), celui du mari outragé devant Walter qui lui apprend le flagrant délit d'adultère.

Son physique n'est pas le reflet de son âme, ce que Maupassant souligne en lui attribuant une ressemblance avec Jésus. Lui, il n'est pas Jésus, il est plutôt Lucifer⁵¹, beau et séduisant mais une âme bien noire !

Tel Narcisse, Georges Duroy est incapable d'aimer quelqu'un d'autre que lui-même. Il désire que les autres lui renvoient une image flatteuse de lui. Il a donc besoin des femmes, sensibles à son esthétique car pour le reste, il n'a guère de valeur : sa valeur morale est nulle, sa valeur intellectuelle est moyenne. Les femmes qu'il séduit lui renvoient son image sublimée de lui-même, celle d'un homme irrésistible. Mais quand l'image renvoyée est celle d'un cocu notoire (tout le monde associe Laroche et sa femme), cela lui déplaît ! Avec Mme de Marelle, c'est un peu différent : c'est son attachement à toute épreuve, sa beauté piquante ainsi que l'attrait physique qu'elle lui inspire qui explique le caractère durable de leurs relations. Par les femmes, il arrive à l'argent et, dès lors, sa réussite inspire du respect aux hommes qui le rangent au nombre des « malins » (II, 10), d'où l'importance de la cérémonie du mariage qui est peut-être le sommet de la vie de Duroy.

C Les différents noms de Duroy



Question

Relevez les différents noms de Duroy dans le roman et commentez-les.



Éléments de réponse

Chez Maupassant, l'onomastique⁵² est toujours importante. Tantôt le nom du personnage pose problème et amène à se poser des questions (y a-t-il une allusion au jeu de marelle dans le nom de Clotilde ? cela serait en rapport avec son caractère enfantin), tantôt il convient parfaitement (le notaire Lamaneur distribue une manne⁵³ d'un million).

Le nom du héros évolue au cours du roman, évolution qui constitue une forme de satire sociale. Les arrivistes aspirent à l'effacement de leur nom d'origine, roturier donc peu décoratif. Il existe deux façons de procéder : celle de Duroy qui modifie lui-même son état-civil et celle de Walter qui veut marier ses filles à des aristocrates. Le parvenu préfère avoir un nom élitiste qui l'ancre dans l'histoire et lui confère une aura d'honorabilité : on imagine que le titre est en rapport avec quelque exploit. Mais tout ceci n'est qu'illusion : les nobles désargentés sont chroniqueurs dans les journaux ou bien vendent leurs titres à travers le mariage.

Le héros est appelé « Georges Duroy » dans l'incipit, mais on apprend incidemment par *L'Officiel* qui annonce sa promotion à la légion d'honneur que son prénom est en réalité « Prosper-Georges » (II, 7).

« Georges » vient du grec et signifie « paysan », allusion à ses origines familiales. Il en garde des traces dans son élégance « un peu commune », dans son matérialisme parfois simpliste : argent et sensualité sont pour lui les valeurs essentielles. « Prosper », son prénom caché, évoque sa destinée prospère⁵⁴.

C'est Madeleine (II, 1) qui lui suggère de changer son nom en « Du Roy », puis « Duroy de Cantel », et enfin « du Roy de Cantel » : cette évolution se fait au cours de la conversation, et sur le faire-part de mariage, il apparaît sous le nom de « Georges du Roy de Cantel ».

Mais Duroy est prudent. Pour habituer les uns et les autres à ce changement, il signe ses articles de différentes manières :

- ▶ D. de Cantel pour les chroniques, cela intrigue ;
- ▶ Duroy pour les Échos ; plus populaires ;
- ▶ du Roy pour les articles politiques, plus sérieux.

51. Lucifer est le plus beau des archanges. C'est son orgueil qui le perd, et son désir de rivaliser avec Dieu. Après sa chute, on l'appelle plutôt Satan.

52. Onomastique : étude des noms propres.

53. Manne : don ou avantage inespéré ; dans la Bible, nourriture miraculeuse envoyée aux Hébreux dans le désert.

54. Prospère : qui est dans un état heureux de bonne santé, d'opulence, de richesse.

Quelques jours après le mariage, le glissement est amorcé : « Les Du Roy étaient rentrés à Paris ». (II, 2) Cette inflation des majuscules est un peu voyante, on est bien dans l'esprit « parvenu ». Le 1^{er} janvier 1883, sept mois et demi après le faire-part de mariage, *L'Officiel* a intégré cette nouvelle identité : « Prosper-Georges Du Roy ».

Il s'agit aussi de porter un nom un peu moins ordinaire et si possible un titre. Quand il « hérite » de Vaudrec, il joint à l'argent, si l'on peut dire, les titres de baron : il fait graver sur son chronomètre les initiales G.R.C. (Georges Du Roy de Cantel) avec une couronne de baron (II, 6). Il lui faut environ un an, de l'automne 82 à septembre 1883, pour se donner carrément le titre : « *La Vie française* annonça que le baron Du Roy de Cantel devenait son rédacteur en chef ». Il veut briller de tous les prestiges.

Mais le héros a aussi des surnoms. Le principal est « Bel-Ami ».

Duroy est baptisé ainsi par Laurine (I, 5) et Mme de Marelle reprend immédiatement ce surnom, puis Madeleine (I, 6). Celle-ci semble jouer quelque peu sur ce terme en proposant qu'ils soient « amis » (et non amants), et quand elle lui écrit pour lui demander de venir à Cannes, elle l'appelle « ami ». La relation se veut plus sérieuse, le surnom « Bel-Ami » doit lui sembler frivole, peut-être même dévalorisant : il n'y a pas loin du bel ami au gigolo (au « dos vert » comme on disait alors). Mme Walter, à son tour (II, 3) reprend le sobriquet des femmes séduites, « Bel-Ami », signe de sa chute future, puis c'est au tour de Suzanne (II, 5).

Ce surnom est même repris par des hommes, par Rival (II, 3) qui n'est pas un rival (il « n'était point envieux », II, 10) et par Walter (II, 4). Cela montre son aveuglement car Duroy va séduire sa femme et sa fille. Il est presque lucide dans la scène qu'il fait à sa femme (II, 9) lors de la fugue de Suzanne : « C'était Bel-Ami par-ci, Bel-Ami par-là, du matin au soir. Te voilà payée [...] Vous êtes toutes folles de lui, la Marelle, Suzanne, et les autres ». Mais il ne va pas jusqu'au bout, n'imaginant pas sa femme impliquée.

Duroy a d'autres surnoms, plus intimes, « Geo » pour Clotilde (I, 5) ou Madeleine (II, 1). Si Clotilde utilise une expression classique comme « mon chéri », Mme Walter fait appel à la zoologie : « mon rat », « mon chien », « mon chat », « mon oiseau bleu », ou à la référence financière mal venue en la circonstance : « mon bijou », « mon trésor », et enfin elle a recours à deux tournures très maladroites « mon petit », « mon bébé » ; il « av(ait) envie de l'appeler « ma vieille ». (II, 5) Ces hypocoristiques⁵⁵ puérils et ridicules contribuent à dégoûter Duroy de Mme Walter : elle l'excède par ses enfantillages qui conviennent à une femme de quarante ans.

Rappelons enfin que Duroy est aussi surnommé « Forestier », surtout par ses confrères qui se rendent parfaitement compte qu'il n'est pas toujours l'auteur de ses articles et qui sont jaloux de son ascension rapide dans la hiérarchie de *La Vie française*. De plus, il est évident que **Forestier est un double affadi de Duroy** : il est moins vif, moins séduisant, mais tous deux agissent de la même manière, Forestier est même un professeur d'arrivisme pour Duroy (I, 1). En revanche, quand Laurine appelle Duroy non plus « Bel-Ami » mais « M. Forestier », c'est qu'elle s'estime trahie dans ses affections puisqu'il est devenu le mari de Madeleine. Elle ne reviendra pas.

D Un roman d'apprentissage



Question « type entretien » pour préparer l'oral

Quels sont les éléments qui font de *Bel-Ami* un roman d'apprentissage ?



Éléments de réponse

On reconnaît le roman d'apprentissage dans *Bel-Ami* en suivant deux axes :

- ▶ Celui de l'évolution du nom du héros, de Duroy à Du Roy de Cantel ;
- ▶ Celui qui va de Madeleine, sa première femme, à la Madeleine, l'église où se déroule son second mariage ; entre les deux, il y a une éducation « à la Balzac » qui se fait par les femmes, dans les alcôves et les salons. Le mariage dans cette église qui ressemble à un temple antique est une sorte de sacre du parvenu : les badauds sont massés au bas des marches, en-dessous de lui et Paris l'attend : « Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait ».

55. Hypocoristique : qui exprime une intention affectueuse.

Le rapprochement entre les deux extrêmes de chaque axe montre bien qu'il s'agit de la peinture d'un projet de vie. Mais on notera que Duroy, au départ, n'est pas un très jeune homme presque adolescent, comme souvent dans le roman d'apprentissage. Il a à peu près l'âge de Forestier, vingt-sept ans, il a déjà la soif d'arriver, reste à trouver le champ de manœuvre. On ne peut pas dire que lui-même change beaucoup au cours du roman. Il a la volonté de réussir, d'obtenir : « la considération, la puissance et l'argent ». On peut le qualifier de héros de l'énergie.

On peut dire aussi que Bel-Ami nous donne une leçon : c'est par les femmes qu'on peut réussir, ainsi que le lui avait dit Charles Forestier. Mais il faut se défaire de tout scrupule : « Toutes les femmes sont des filles, il faut s'en servir et ne rien leur donner de soi. [...] Le monde est aux forts. Il faut être fort. Il faut être au-dessus de tout [...] Chacun pour soi. La victoire est aux audacieux. Tout n'est que de l'égoïsme. L'égoïsme pour l'ambition et la fortune vaut mieux que l'égoïsme pour la femme et pour l'amour [...] La pensée de Georges allait toujours, dévêtant la vie de sa robe de poésie, dans une sorte de rage méchante ». (II, 2) Et, comme dans le roman d'apprentissage, le héros finit par être présenté comme un modèle à suivre par l'évêque qui officie lors de son mariage : « Vous, Monsieur, que votre talent élève au-dessus des autres, vous qui écrivez, qui enseignez, qui conseillez, qui dirigez le peuple, vous avez une belle mission à remplir, un bel exemple à donner... » (II, 10)

Comme dans tous les romans d'apprentissage, le héros est aidé par des initiateurs. Le premier d'entre eux est Forestier qui le dissuade de devenir écuyer de manège : « Ne fais pas ça, c'est stupide, quand tu devrais gagner dix mille francs. Tu te fermes l'avenir du coup [...] C'est comme si tu étais maître d'hôtel dans une maison où Tout-Paris va dîner ». (I, 1) Puis il l'introduit dans le monde du journalisme, lui fait connaître des gens influents. Madeleine lui apprend à rédiger des articles. Quant à Mme Walter, elle lui dévoile les arcanes des spéculations boursières. Ces initiateurs, indispensables, « corrigent » le héros, orientant sa dynamique.

Remarquons enfin que le roman d'apprentissage inscrit le parcours du héros dans l'Histoire, dans une époque bien déterminée. Ici, c'est le moment où l'Afrique du Nord est colonisée, d'où des scandales financiers et politiques, ainsi que la mise en question du rôle de la presse. L'Histoire n'est pas un décor, elle est en relation étroite avec l'itinéraire du héros. Au-delà, il y a la critique sociale de Maupassant qui proclame ironiquement le règne de la médiocrité en cette fin de XIX^e siècle.

Femmes et emplois sont des étapes d'une ascension, qui, pour Duroy, tend vers l'infini.

A Rachel

Rachel correspond au **type de la prostituée**. Elle apparaît dès le premier chapitre du roman, dans un décor convenu, celui des Folies-Bergères. C'est « une grosse brune » qui marche « arrogamment » et qui tombe sous le charme de Duroy, n'exigeant pas d'être payée. Quand Duroy est miséreux, il fréquente les Rachel. Elle réapparaît (I, 4), toujours séduite, ce qui témoigne de l'emprise de Duroy sur les femmes et elle provoque un esclandre (I, 5) quand le héros la blesse dans son amour-propre quand il feint de ne pas la reconnaître. Elle a un parler populaire conforme à sa condition et n'est pas dépourvue de malice : « Alors Rachel, les voyant fuir, hurla, triomphante : - Arrêtez-là ! Arrêtez-là ! Elle m'a volé mon amant ». Au chapitre suivant, Duroy et Rachel se réconcilient. Puis, l'ascension de Duroy commençant, elle disparaît du roman.

B Madame Forestier

Madame Forestier est le **type de l'intellectuelle**. C'est une femme moderne, libre, ambitieuse. Claire Madeleine Forestier n'apparaît pas sous son nom de jeune fille mais sous le nom de son premier mari qui lui sert de « couverture » puisqu'elle écrit sous son nom. Ses prénoms ont des connotations contradictoires : Claire fait référence à la fondatrice d'un ordre pauvre et austère, celui des clarisses, Madeleine rappelle Marie-Madeleine, la prostituée servante du Christ. C'est donc un personnage plein de contradictions. Le prénom Claire est peut-être en rapport avec le physique du personnage, avec sa clarté : elle a l'air un peu céleste avec ses cheveux blonds bouclés, ses yeux « d'un gris azuré » (I, 2), sa peau blanche, ses robes claires, bleu pâle ou roses (I, 6) ; cette apparence angélique contraste avec son immoralité (sa « morale flexible »). Le prénom Claire peut aussi évoquer la clairvoyance dont elle est pourvue. Mme Forestier est vue le plus souvent par les yeux de Duroy. Mais elle rencontre les parents de Duroy (II, 1) ; cela la renvoie à ses propres origines. Née de père inconnu, elle est la fille d'une institutrice, d'où, peut-être, une certaine instruction et le goût des choses de l'esprit, mais aussi la méfiance vis-à-vis de la passion. Orpheline à douze ans, élevée probablement grâce à l'argent de son père, elle est déclassée dans la société du XIX^e siècle.

Saint-Potin la présente ainsi : « une rouée, une fine mouche. C'est la maîtresse d'un vieux viveur nommé Vaudrec, le compte de Vaudrec, qui l'a dotée et mariée... » (I, 4) Qui est Vaudrec pour elle. Son amant ? Un vieil ami ? Son père ? On ne le sait pas, cela fait partie du mystère qui entoure ce personnage dissimulé et lui donne de l'épaisseur. Mais le trait le plus original de Madeleine, c'est son féminisme, sa revendication d'égalité des deux partenaires dans le mariage, c'est une femme qui aimerait être journaliste, mais dans la société du XIX^e, elle ne le peut pas. Elle se sert donc de prête-noms. Elle fume comme un homme. Elle épouse Georges parce que c'est un beau jeune homme débutant dans le journalisme et plein d'avenir (son regard semblait dire : « Toi, tu arriveras » (I, 2) Elle éprouve de l'attraction pour lui mais cela ne dure pas longtemps et son ambition reprend le dessus, d'où sa liaison avec Laroche-Mathieu ; son regard ressemble à celui de Rachel (I, 2), elle est vénale.

On peut donc dire que **Georges Duroy et Madeleine Forestier se ressemblent beaucoup mais ils vont faire le parcours inverse : il va monter et elle va descendre** : à la fin, elle habite Montmartre, un quartier mal famé en 1880. Mais elle amorce peut-être une remontée ; et il n'est pas dit que Georges ne descendra jamais.

Pourquoi Georges épouse-t-il Madeleine ? Parce que c'est une femme « utile » à un homme qui veut faire carrière : elle a de l'argent, des relations, de l'entregent⁵⁶. En plus, elle est jolie, ce qui ne gêne rien. Et pourquoi la quitte-t-il ? Parce qu'il n'est pas aussi complaisant que Forestier, il a plus d'amour-propre et surtout parce que, très imprudemment, elle lui a donné des idées, le mettant presque au défi de séduire Mme Walter, et lui faisant miroiter le mariage manqué avec Suzanne. **Ses erreurs font d'elle un personnage plus faible et plus humain que le héros.**

C Madame de Marelle

Madame de Marelle ressemble à la fois à Rachel et à Mme Forestier. Clotilde de Marelle est une petite brune, ce qui semble aller de pair avec la sensualité dans le roman : Rachel aussi est brune. D'ailleurs, Clotilde et Rachel se partagent Duroy : l'une lui donne de l'argent, l'autre lui fait des réductions ! Toutes deux sont colériques et font des scènes spectaculaires à leur amant, quitte à se réconcilier assez vite avec lui.

Elle a aussi **des points communs avec Madeleine** : ne sont-elles pas un peu cousines (I, 2) ? Son passé reste secret : « Quel fantaisiste a bien pu préparer l'accouplement de ce vieux et de cette écervelée ? Quel raisonnement a décidé cet inspecteur à épouser cette étudiante⁵⁷ ? Mystère ! Qui sait ? L'amour peut-être » (I, 7) ou encore « Son passé enfermé dans cette tête jolie et muette et qui songeait en ce moment-là même peut-être, à l'autre, aux autres, avec des regrets » (I, 5). Et, comme Madeleine, elle répond aux questions de Duroy de manière évasive, probablement en mentant.

Madeleine et Clotilde sont amies : c'est Madeleine qui envoie Georges chez Clotilde. Plus tard, une fois mariée, Madeleine leur fait comprendre qu'elle n'ignore pas leurs relations. De son côté, Clotilde a très tôt vanté Madeleine auprès de Bel-Ami : « En voilà un trésor pour un homme qui veut parvenir » (I, 6). Et quand Madeleine lui a raconté l'affaire de l'héritage Vaudrec, elle a été indignée (« tu as volé » II, 10).

Mais Clotilde a aussi des traits propres. C'est la mère d'une petite fille, Laurine. Elle est mariée à un aristocrate qui travaille, donc qui n'est pas très riche ; cependant, elle a une vie assez aisée. Son mari (souvent absent) et sa fille ne sont pas des obstacles à ses liaisons extra-conjugales. **Son goût est fantasque** : elle porte des tenues originales qui néanmoins lui vont toujours très bien, elle aime s'encanailler dans ses sorties, elle néglige son intérieur, ce qui n'est pas ordinaire dans ce milieu.

Clotilde est la première femme du monde conquise par Duroy : « Il en tenait une, enfin, une femme mariée ! une femme du monde ! du monde parisien ! Comme ça avait été facile et inattendu ! » (I, 5) Pour Duroy, avoir une maîtresse comme Mme de Marelle représente une promotion sociale considérable. De plus, elle aussi est une initiatrice en l'entretenant : cela leur permet des sorties, et la location d'un logement plus convenable. En outre, elle a une connaissance certaine du monde et elle est reçue partout. Ce n'est pas une sottise comme le pense Duroy : elle est provocante, amusante, insouciance mais elle a beaucoup d'intuition et une grande expérience des rapports sociaux. La relation entre Georges et Clotilde est très orageuse avec des ruptures et des réconciliations, mais c'est la seule qui dure : peut-être Duroy s'attache-t-il peu à peu à Clotilde parce qu'elle est authentique dans ses colères et ses chagrins et lui pardonne tout. **C'est un point fixe dans sa vie. La relation entre Bel-Ami et Mme de Marelle**, relation qui apparaît du deuxième au dernier chapitre, **contribue à l'unité du roman.**

D Mme Walter

Mme Walter, mère de Suzanne est née Virginie Basile-Ravalau dans une famille de banquier. C'est « une grande et belle femme, [...] de manières distinguées et d'allure grave » (I, 2), beaucoup plus jeune que son mari. En épousant un juif, elle s'est « mésalliée », sans doute sous la pression familiale : elle a fait un mariage d'intérêt. Son prénom Virginie (du latin *virgo*, la vierge) lui convient car elle est vierge de cœur quand elle rencontre Bel-Ami. Elle s'abandonne à la passion ; mais son expérience de la vie et des réalités de l'amour en font une victime de Duroy. Elle ne devine pas la lassitude de son amant, se ridiculise à ses yeux par des enfantillages ; elle devient un crampon dont il n'arrive pas à se débarrasser.

56. Entregent : adresse à se conduire en société, à lier d'utiles relations.

57. Etudiante : au XIX^e siècle, jeune femme légère qui fréquente des étudiants.

C'est la vieille maîtresse, un type romanesque. La relation avec Georges détruit tout ce qui lui importait précédemment, à commencer par son amour maternel pour Suzanne, qui se transforme en haine pour une rivale. Quant aux valeurs religieuses, elle les pervertit : elle a tendance à confondre son amant et Jésus ! C'est une femme finie, qui n'a plus rien à espérer : au chapitre I, 6, elle est « belle encore, à l'âge dangereux où la débâcle est proche », au dernier chapitre « elle était devenue maigre. Ses cheveux blancs faisaient paraître plus blême encore et plus creux son visage. » De janvier 1883 à octobre 1884, elle est devenue vieille. Sa déchéance physique fait d'elle une sorte de martyr.

Maupassant fait compatir le lecteur à ses chagrins, analysant la passion comme un piège. Dans cette relation, Duroy est le bourreau et Mme Walter la victime.

Virginie Walter favorise l'ascension de Bel-Ami : elle l'aide à devenir chef des Échos à *La Vie française*, elle le reçoit chez elle. Par la suite, elle lui explique les dessous de la spéculation et lui prête de l'argent pour qu'il spéculé, lui aussi. Enfin, sans qu'elle s'en rende compte, elle permet à Duroy de fréquenter Suzanne et de la séduire.

E Suzanne Walter

Suzanne fait, comme sa mère, mais, sans le savoir, un mariage d'intérêt. Aura-t-elle le même destin ? C'est loin d'être sûr.

Elle est d'une jeunesse encore très proche de l'enfance et elle est jolie : elle ressemble aux « poupées de luxe » avec une brossaille de cheveux blonds et ses yeux d'émail bleu gris. Elle a la finesse d'une miniature. Elle a été éduquée au couvent. **C'est le type de la riche héritière.**

Néanmoins, elle n'est pas simple. Elle est très naïve sur le plan sexuel mais elle ne l'est pas du tout sur le plan de l'argent : « Nous ferons des folies maintenant que papa est si riche ». (II, 7) Elle s'intéresse à ces questions, parlant à Duroy de l'héritage Vaudrec. Elle a beaucoup d'esprit : « Dans son corps de poupée s'agitait un esprit agile et malin, imprévu et sournois, qui faisait toujours la parade comme une marionnette de foire. Elle se moquait de tout et de tout le monde, avec un à-propos mordant » (II, 5). Elle ne manque pas d'audace, comme on le voit, lors de l'enlèvement.

Aime-t-elle Bel-Ami ? Elle lui dit : « Oui, Bel-Ami, je vous épouserais car vous me plaisez beaucoup plus que tous les autres ». (II, 8) C'est un peu faible. Et, ce qui lui plaît dans l'enlèvement, c'est son côté romanesque.

Suzanne est donc candide et romanesque par son éducation, mais elle a la malignité et la hardiesse parternelles. Se marier avec elle est, pour Duroy, la réalisation de tous ses fantasmes. Mais il ne la manipulera pas comme sa mère !

Avant d'aborder ce thème, il convient d'avoir présent à l'esprit que Maupassant lui-même a beaucoup écrit dans les journaux ; il a été chroniqueur, reporter, pour *Le Gaulois*, *Le Gil-Blas*, ou *Le Figaro*, envoyé spécial en Algérie sur le théâtre d'opérations. Sa renommée, il l'a acquise à travers les journaux ; il connaît donc bien le pouvoir de la presse.

Bel-Ami est-il un roman sur la presse ? Certes, Maupassant étudie ce milieu, mais, lui-même, dit que c'est moins la presse qu'il décrit que « le journalisme interlope »⁵⁸. Ce choix est en rapport avec celui du héros : « **Voulant analyser une crapule, je l'ai développée dans un milieu digne d'elle** ». Il y a une symbiose entre Duroy et *La Vie française*.

A Le monde de la presse

① Description d'un milieu

C'est par le regard de Duroy que le lecteur pénètre dans ce milieu dès le premier chapitre où travaille son ami Forestier, *La Vie Française*. Cette première incursion le mène d'emblée au siège d'un journal. Elle est **réaliste** : « Une odeur étrange, particulière, inexplicable, l'odeur des salles de rédaction, flottait dans ce lieu ». « Des ouvriers compositeurs » avec une « blouse de toile tachée d'encre [...] portaient avec précaution des bandes de papier imprimé, des épreuves fraîches, tout humides ». « Quelque reporter mondain apport(ait) les échos de la soirée ». On aperçoit aussi « des jeunes gens, très jeunes, l'air affairé, et tenant à la main une feuille de papier » mais dont la profession n'est pas indiquée. Duroy ne voit que deux pièces : l'antichambre de la salle de rédaction et un salon d'attente. Il a l'impression d'une animation désordonnée. Mais Maupassant cite des détails révélateurs pour un lecteur attentif :

- « Au-dessous de la porte s'égalait, comme un appel, en grandes lettres de feu dessinées par les flammes de gaz : *La Vie française* ». La comparaison montre bien que la première condition d'existence du journal est **d'attirer un lectorat**, y compris **par des moyens** que l'on peut qualifier de « **publicitaires** ».
- « Duroy entra, monta un escalier luxueux et sale que toute la rue voyait ». Au **désir de paraître** « luxueux » s'oppose une **réalité assez sordide**.
- Il « s'arrêta dans une sorte de salon d'attente, poussiéreux et fripé, tendu de faux velours d'un vert pisseux, criblé de taches et rongé par endroits, comme si des souris l'eussent grignoté ». Le « faux velours » correspond à l'adjectif luxueux mais avec une dégradation : on est à la limite de l'intérieur du journal et la saleté domine.

Au chapitre 1, 3, Duroy retourne à la *La Vie française*. Cette fois-ci, c'est l'après-midi et chacun est à son poste : ayant gravi « l'escalier-réclame », Duroy voit les garçons de bureau, un huissier classant la correspondance ». La mise en scène était parfaite pour en imposer aux visiteurs. Tout le monde avait de la tenue, de l'allure, de la dignité, du chic, comme il convenait dans l'antichambre d'un grand journal ». Le salon est plein à craquer et quand Duroy demande à voir M. Walter, on lui répond qu'il est « en conférence ».

Cette fois-ci, la visite est plus approfondie : après l'extérieur imposant, nous allons voir l'intérieur du journal. Duroy passe « par un long corridor » (en guise de chemin initiatique ?) et parvient dans la salle de rédaction, « une grande salle où quatre messieurs écrivaient autour d'une large table verte ». Si on s'attend à cette vue, la suite en revanche est plus surprenante : « Forestier, debout devant la cheminée, fumait une cigarette en jouant au bilboquet ». Quant à la conférence du directeur, c'est « une partie d'écarté.⁵⁹ » Le directeur et le rédacteur politique ne travaillent pas ! On est dans le **monde du faux-semblant**.

58. Interlope : louche, suspect ; dont l'activité n'est pas légale.

59. Ecarté : jeu de cartes où chaque joueur peut, si l'adversaire l'accorde, écarter les cartes qui ne lui conviennent pas et en recevoir de nouvelles.

Déjà, Madeleine avait donné à Duroy une première leçon d'écriture journalistique particulièrement instructive : ce qui compte dans une chronique, c'est d'établir un lien de familiarité avec le lecteur, « d'être naturel et drôle » (I, 3), ce n'est pas de dire la vérité ; cependant la documentation est nécessaire.

Saint-Potin, lui, apprend à Duroy « les arcanes du métier » de reporter (I,4) : « Alors, vous croyez comme ça que je vais aller demander à ce Chinois et à cet Indien ce qu'ils pensent de l'Angleterre. Comme si je ne le savais pas mieux qu'eux, ce qu'ils doivent penser pour les lecteurs de *La Vie française*. [...] Oh ! là-dessus, il ne faut pas d'erreur, parce que je serais relevé raide par *Le Figaro* ou *Le Gaulois*. Mais sur ce sujet, la concierge de l'Hôtel Bristol et celui du Continental m'auront renseigné en cinq minutes ». Rien n'est vrai, on interroge les concierges, et on n'informe pas le lecteur : on écrit ce qu'il espère.

Le jugement négatif que l'on porte sur la presse s'aggrave avec la rubrique dite « des Échos » : Maupassant ne l'invente pas : les ragots occupaient une grande place dans les journaux de l'époque. Pour M. Walter, ils constituent la « moëlle du journal », ce qui est révélateur d'une certaine conception du journalisme : la rumeur est mise au-dessus de l'information véridique. « C'est par eux qu'on lance les nouvelles, qu'on fait courir les bruits, qu'on agit sur le public et sur la rente » (I, 6). La rumeur et le mensonge sont les facteurs du pouvoir : « on agit sur le public ». De plus, les Échos rapportent au journaliste, signale Saint-Potin : « rien ne rapporte autant que les échos, à cause des réclames déguisées » (I, 4). Les journalistes doivent se faire payer pour citer telle marque ou telle nouveauté. D'ailleurs le journaliste de *La Plume* accuse Duroy de se faire payer pour écrire « sur des soirées de femmes à succès, ou sur l'excellence de certains produits ». La vénalité est dans l'air du temps, d'autant que nombre de journalistes sont « des écrivains à tout faire » (I, 6) dans le besoin, comme Domino rose et Patte blanche.

② Le pouvoir médiatique

La presse a un pouvoir considérable, Maupassant le montre à travers l'exemple marocain :

- *La Vie française* fait tomber le gouvernement en place grâce à une campagne de dénigrement.
- Elle fait tomber le cours des emprunts marocains en laissant entendre qu'il n'y aura pas d'intervention militaire française au Maroc.

Certains, tel l'évêque qui marie Bel-Ami et Suzanne, lui prêtent un objectif d'enseignement : « vous qui écrivez, qui enseignez, qui conseillez, qui dirigez le peuple, vous avez une belle mission à remplir ». (II, 10) Mais le prêtre est un naïf, c'est évident pour le lecteur qui connaît Georges Duroy ! Le héros lui-même, au début du moins, est frappé par l'intelligence des journalistes. Lors de son premier repas chez les Forestier, on discute « sur un cas d'adultère compliqué de chantage » : « On ne s'indignait pas, on ne s'étonnait pas des faits : on en cherchait les causes profondes, secrètes, avec une curiosité professionnelle et une indifférence absolue pour le crime lui-même ». L'investigation va de pair avec l'amoralité⁶⁰. Maupassant précise sa pensée : « Et d'autres événements récents furent examinés, commentés, tournés sous toutes leurs faces, pesés à leur valeur, avec ce coup d'œil pratique et cette manière de voir spéciale des marchands de nouvelles, des débitants de comédie humaine à la ligne ». (I, 2) Maupassant reconnaît au milieu journalistique des compétences psychologiques, mais le problème, c'est que le but est intéressé (« marchands », « débitants »), et l'expression « débitants [...] à la ligne » est péjorative. Un débitant est un commerçant, mais « débiter » signifie dire à la suite des choses incertaines ou sans intérêt. Débiter implique à la fois une intelligence médiocre et l'absence de style.

Si nombre de journalistes sont médiocres, amoraux, sans style, pourquoi sont-ils aussi influents ? Par les affaires. On voit qu'ils travaillent dans des lieux de passage, cafés, restaurants, salons, qu'ils fréquentent des gens de toute espèce. Et, par la perfidie, ils manient le public : « Il faut, par des sous-entendus, laisser deviner ce qu'on veut, démentir de telle sorte que la rumeur s'affirme, ou affirmer de telle manière que personne ne croie au fait annoncé ». Et, agissant sur le public, ils agissent « sur la rente ». (I, 6) La presse est étroitement liée à la politique et la finance. Comment se présente la situation du journal dans *Bel-Ami* ? « *La Vie française* était avant tout un journal d'argent, le patron étant un homme d'argent à qui la presse et la députation avaient servi de leviers » (I, 6). La presse et la politique sont au service de ce qui est pour lui la valeur essentielle, l'argent. Il concentre tous les pouvoirs entre ses mains.

60. Amoralité : caractère de ce qui est étranger au domaine de la morale.

Les députés de « la bande à Walter » (I, 6) sont « les inspireurs et véritables rédacteurs de *La Vie française* ». Dans le système de Walter, tout se tient : outre cette demi-douzaine de députés, il a choisi Laroche-Mathieu pour devenir son homme de paille au ministère des affaires étrangères et collaborer à ses desseins spéculatifs. Dans cette orchestration, Duroy est en parfaite adéquation à son poste de Chef des Échos grâce à sa « rouerie native ».

Il y a des interactions incessantes : quand Laroche-Mathieu devient ministre, *La Vie française* en tire profit : « *La Vie française* avait gagné une importance considérable à ses attaches avec le Pouvoir. Elle donnait, avant les feuilles les plus sérieuses, les nouvelles politiques [...]. Ce n'était plus l'organe suspect d'un groupe de tripoteurs politiques, mais l'organe avoué du cabinet ». Le journal gagne donc en réputation et en nombre de lecteurs. Et quand la spéculation de Walter a réussi, tout va en s'amplifiant : le directeur « continuait à diriger et à surveiller avec sollicitude son journal qui avait pris une extension énorme et qui favorisait beaucoup les opérations grandissantes de sa banque ». (II, 8)

Maupassant sous-entend aussi des manipulations financières encore plus douteuses. En effet, Norbert de Varenne avait coutume de dire que *La Vie française* « naviguait sur les fonds de l'État et sur les bas-fonds de la politique ». Norbert de Varenne est le porte-parole de l'auteur, ce n'est pas un menteur. Il affirme quelque chose qui n'est pas développé dans le roman : comment l'argent de l'État arrive-t-il jusqu'au journal ? Par l'intermédiaire de la banque ? C'est de l'abus de biens sociaux⁶¹.

La presse décrite par Maupassant dans *Bel-Ami* est un milieu corrompu et à la limite de l'existence : ceux qui inspirent ou écrivent les articles sont des politiciens ou des financiers !

Document complémentaire

Lors de la parution de *Bel-Ami*, beaucoup de journalistes furent mécontents, y voyant une attaque contre leur profession et contre la presse. Maupassant qui a beaucoup écrit dans les journaux se sent obligé de répondre et il le fait dans le *Gil Blas* du 7 juin 1885.



Une réponse

Nous recevons de notre collaborateur, Guy de Maupassant, la lettre suivante, que nous nous empressons de publier :

Rome, 1^{er} juin 1885.

Mon cher rédacteur en chef,

Au retour d'une très longue excursion qui m'a mis fort en retard avec le *Gil Blas*, je trouve à Rome une quantité de journaux dont les appréciations sur mon roman *Bel-Ami* me surprennent autant qu'elles m'affligent. [...]

Donc les journalistes, dont on peut dire comme on disait jadis des poètes : *Irritable genus*⁶², supposent que j'ai voulu peindre la Presse contemporaine tout entière, et généraliser de telle sorte que tous les journaux fussent fondus dans *La Vie française*, et tous les rédacteurs dans les trois ou quatre personnages que j'ai mis en mouvement. Il me semble pourtant qu'il n'y avait pas moyen de se méprendre, en réfléchissant un peu.

J'ai voulu simplement raconter la vie d'un aventurier pareil à tous ceux que nous coudoyons chaque jour dans Paris, et qu'on rencontre dans toutes les professions existantes.

Est-il, en réalité, journaliste ? Non. Je le prends au moment où il va se faire écuyer dans un manège. Ce n'est donc pas la vocation qui l'a poussé. J'ai soin de dire qu'il ne sait rien, qu'il est simplement affamé d'argent et privé de conscience. Je montre dès les premières lignes qu'on a devant soi une graine de gredin, qui va pousser dans le terrain où elle tombera. Ce terrain est un journal. Pourquoi ce choix, dira-t-on ?

Pourquoi ? Parce que ce milieu m'était plus favorable que tout autre pour montrer nettement les étapes de mon personnage ; et aussi parce que le journal mène à tout comme on l'a souvent répété [...]

Il n'a aucun talent. C'est par les femmes seules qu'il arrive. Devient-il journaliste, au moins ? Non. Il traverse toutes les spécialités du journal sans s'arrêter, car il monte à la fortune sans s'attarder sur les marches. Il débute comme reporter, et il passe.

61. L'abus de biens sociaux consiste à faire passer de l'argent d'une société à une autre, alors qu'elles sont théoriquement distinctes, même si le propriétaire est identique.

62. Irritable genus : genre irritable (latin).

[...] Or, il est bien évident que mon aventurier marche vers la politique militante, vers la députation, vers une autre vie et d'autres événements. Et s'il est arrivé par la pratique, à une certaine souplesse de plume, il n'en devient pas pour cela un écrivain, ni un véritable journaliste. C'est aux femmes qu'il devra son avenir. Le titre : *Bel-Ami*, ne l'indique-t-il pas assez ?

Donc, devenu journaliste par hasard, par le hasard d'une rencontre, au moment où il allait se faire écuyer, il s'est servi de la Presse comme un voleur se sert d'une échelle. S'ensuit-il que d'honnêtes gens ne peuvent employer la même échelle ?

Mais j'arrive à un autre reproche. On semble croire que j'ai voulu dans le journal que j'ai inventé, *La Vie française*, faire la critique ou plutôt le procès de toute la presse parisienne.

Si j'avais choisi pour cadre un grand journal, un vrai journal, ceux qui se fâchent auraient absolument raison contre moi ; mais j'ai eu soin, au contraire, de prendre une de ces feuilles interlopes, sorte d'agence d'une bande triporteurs politiques et d'écumeurs de bourses, comme il en existe quelques-uns, malheureusement. J'ai eu soin de la qualifier à tout moment, de n'y placer en réalité que deux journalistes, Norbert de Varenne et Jacques Rival, qui apportent simplement leur copie, et demeurent en dehors de toutes les spéculations de la maison.

Voulant analyser une crapule, je l'ai développée dans un milieu digne d'elle, afin de donner plus de relief à ce personnage. J'avais ce droit absolu comme j'aurais eu celui de prendre le plus honorable des journaux pour y montrer la vie laborieuse et calme d'un brave homme.

Or, comment a-t-on pu supposer une seconde que j'ai eu la pensée de synthétiser tous les journaux de Paris en un seul ? Quel écrivain ayant des prétentions justes ou non, à l'observation, à la logique, et à sa bonne foi, qui croirait pouvoir créer un type rappelant en même temps *La Gazette de France*, le *Gil Blas*, *Le Temps*, *Le Figaro*, *Les Débats*, *Le Charivari*, *Le Gaulois*, *La Vie Parisienne*, *L'Intransigeant*, etc., etc. Et j'aurais imaginé *La Vie française* pour donner une idée de *L'Union* et des *Débats*, par exemple !... Cela est tellement ridicule que je ne comprends pas vraiment quelle mouche a piqué mes confrères ! Et je voudrais bien qu'on essayât d'inventer une feuille qui ressemblerait à *L'Univers* d'un côté et de l'autre aux papiers obscènes qu'on vend à la criée, le soir, sur les boulevards ! Or, elles existent, ces feuilles obscènes, n'est-ce pas ? Il en existe aussi d'autres qui ne sont en vérité que des cavernes de maraudeurs financiers, des usines à chantage et à émissions de valeurs fictives.

C'est une de celles-là que j'ai choisie.

Ai-je révélé leur existence à quelqu'un ? Non. Le public les connaît ; et que de fois des journalistes de mes amis se sont indignés devant moi des agissements de ces usines de friponnerie !

Alors, de quoi se plaint-on ? De ce que le vice triomphe à la fin. Cela n'arrive-t-il jamais et ne pourrait-on citer personne parmi les financiers puissants dont les débuts aient été aussi douteux que ceux de Georges Duroy ?

Quelqu'un peut-il se reconnaître dans un seul de mes personnages ? Non. – Peut-on affirmer même que j'ai songé à quelqu'un ? Non. – Car je n'ai visé personne.

J'ai décrit le journaliste interlope comme on décrit le monde interlope. Cela était-il donc interdit ?

Et si on me reproche de voir trop noir, de ne regarder que des gens véreux, je répondrai justement que ce n'est pas dans le milieu de mes personnages que j'aurais pu rencontrer beaucoup d'être vertueux et probes. Je n'ai pas inventé ce proverbe : « Qui se ressemble, s'assemble ».

Enfin, comme dernier argument, je prierai les mécontents de relire l'immortel roman qui a donné un titre à ce journal : *Gil Blas*, et de me faire ensuite la liste des gens sympathiques que Lesage nous a montrés, bien que dans son œuvre il ait parcouru un peu tous les mondes⁶³.

Je compte, mon cher rédacteur en chef, que vous voudrez bien donner l'hospitalité à cette défense, et je vous serre bien cordialement la main.

Guy de Maupassant

63. *Gil Blas* est le titre d'un roman de Lesage (1668-1747). Maupassant veut dire que les personnages positifs (bons, vertueux, sympathiques, etc) sont peu nombreux dans le roman.



Exercice autocorrectif

- 1 Pourquoi, selon vous, les journalistes ont-ils pensé qu'ils étaient attaqués dans *Bel-Ami* ?
- 2 Quels sont les éléments empruntés à la vie réelle présentés dans le roman ?
- 3 Relevez les termes ou expressions qui qualifient ou plutôt disqualifient Duroy ?
- 4 Les écrivains naturalistes veulent montrer l'influence du milieu sur l'individu. Relevez et étudiez les expressions qui semblent aller en ce sens.

►► Après avoir répondu à ces questions, reportez-vous au corrigé de l'exercice autocorrectif n° 12 en fin de chapitre.

B Le milieu de la politique

La politique, la presse et l'argent ont partie liée. Le grand prédateur, Walter, a à son service une véritable meute. Ce représentant de la haute bourgeoisie républicaine voit dans les affaires sa valeur essentielle. Il semble que les puissances d'argent font et défont les gouvernements et dictent à l'État la politique à suivre.

Le Pouvoir est donc dévoyé, au service de quelques personnes qui n'ont pas d'opinion politique à proprement parler ; leur seul but est de « faire de l'argent ».

Maupassant dénonce la médiocrité du personnel politique. Cela tient en partie au principe du suffrage universel : Laroche-Mathieu était un « champignon libéral de nature douteuse comme il en pousse par centaines sur le fumier populaire du suffrage universel » (II, 2). Maupassant est très circonspect car, selon lui, le peuple est facile à duper, surtout pour un avocat à « l'éloquence liquoreuse » (II, 5) qui présente bien, « joli homme » soigné de sa personne.

Laroche-Mathieu, qui est le représentant du politicien dans ce roman, n'a pas d'idée politique affirmée, « gardant un équilibre de finaud entre tous les partis extrêmes, sorte de jésuite républicain ». (II, 2) Il n'a pas d'idéal, c'est un centriste prêt à s'adapter à toutes les circonstances. Il est « sans conviction, sans grands moyens, sans audace et sans connaissances sérieuses ». Cette accumulation d'insuffisances, scandée par l'anaphore « sans » est scandaleuse chez un ministre.

Norbert de Varenne développe le thème de la médiocrité des hommes politiques du temps : « Tous ces gens-là, voyez-vous, sont des médiocres, parce qu'ils ont l'esprit entre deux murs : l'argent et la politique. Ce sont des cuistres⁶⁴, mon cher, avec qui il est impossible de parler de rien [...]. Leur intelligence est à fond de vase, ou plutôt à fond de dépotoir [...] ». Telle est l'opinion, très sévère (peut-être injuste) de Maupassant.

Maupassant brosse donc un tableau très sombre de la vie parlementaire. Il souligne que l'affaire du Maroc n'est qu'un exemple parmi d'autres. En effet, Mme Walter parle « en femme de financier, habituée à voir machiner les coups de bourse, les évolutions des valeurs ». Et l'auteur de rappeler que « les petits » sont les perdants : « ruinant en deux heures de spéculation des milliers de petits bourgeois, de petits rentiers, qui ont placé leurs économies sur des fonds garantis par des noms d'hommes honorés » (II, 5). La grande banque et la presse à sa solde manœuvrent le gouvernement.

La critique sociale est donc très importante dans *Bel-Ami*.

64. Cuistre : pédant vaniteux et ridicule.

C

orrigés des exercices



Exercice n°12

- 1 Les journalistes ont pensé qu'ils étaient attaqués dans *Bel-Ami* parce que Maupassant a inscrit ses personnages dans un monde d'autant plus proche du réel qu'il est celui que fréquente l'auteur, chroniqueur et reporter connu.
- 2 Certains éléments empruntés à la vie réelle sont présentés dans le roman. D'abord le héros est « un aventurier pareil à tous ceux que nous coudoyons chaque jour dans Paris, et qu'on rencontre dans toutes les professions ».
Si « le vice triomphe à la fin », cela n'a rien d'exceptionnel « parmi les financiers puissants ».
Quant au genre du journal, *La Vie française*, il n'a rien d'une fiction : « j'ai eu soin [...] de prendre une de ces feuilles interlopes, sorte d'agence d'une bande de triporteurs politiques et d'écumeurs de bourse, comme il en existe [...] malheureusement [...] (Ce) ne sont en vérité que des cavernes de maraudeurs financiers, des usines à chantage et à émissions de valeurs fictives. C'est une de celles-là que j'ai choisie. Ai-je révélé leur existence à quelqu'un ? Non. Le public les connaît [...] ! »
- 3 Plusieurs termes ou expressions disqualifient Duroy : Duroy, selon son créateur, est un « aventurier », un « gredin », « une crapule ». Il précise tout ce qu'il n'est pas, ce qui est très négatif : « Est-il, en réalité, journaliste ? Non ». « Il (ne) devient pas [...] un écrivain ».
- 4 Certaines expressions de Maupassant sont en rapport avec la théorie naturaliste.
 - « On a devant soi une graine de gredin, qui va pousser dans le terrain où elle tombera ». Cette métaphore filée est empruntée au domaine végétal. Elle montre qu'il existe des données au départ : quel que soit le milieu où tombera ce jeune homme, il y sera un gredin.
 - « Voulant analyser une crapule, je l'ai développée dans un milieu digne d'elle, afin de donner plus de relief à ce personnage ». Cette « crapule » tombe dans un milieu corrompu. Il y a adéquation entre le personnage et le milieu. Aussi s'y déplace-t-il de manière confondante.

A Pessimisme et vision du monde ?

Qu'est-ce que le pessimisme ? Au sens ordinaire du terme, c'est la « disposition d'esprit qui porte à prendre les choses du mauvais côté, à être persuadé qu'elles tourneront mal ». (*Le Robert illustré d'aujourd'hui*, 1996).

Maupassant, par tempérament et par éducation, a une vision désabusée du monde : il est le disciple de Flaubert, un grand pessimiste. À cela s'ajoute l'influence du philosophe allemand Schopenhauer (1788-1860), inventeur en 1819 du mot « pessimisme » ; ce philosophe nomme ainsi l'empire du mal et l'absurdité du monde. Plus tard la sémantique du terme s'est enrichie : c'est l'ennui, le spleen, la névrose... Dans la nouvelle intitulée *Auprès d'un mort* (1833), Maupassant évoque le travail de sape du philosophe : « Schopenhauer a marqué l'humanité du sceau de son dédain et de son désenchantement. Jouisseur désabusé, il a renversé les croyances, les espoirs, les poésies, les chimères, détruit les aspirations, ravagé la confiance des âmes, tué l'amour, abattu le culte idéal de la femme, crevé les illusions des cœurs, accompli la plus gigantesque besogne de sceptique qui ait jamais été faite ».

Dans *Le Monde comme volonté et représentation* (1818), Schopenhauer insiste sur la notion de volonté, volonté commune à tous les êtres vivants, hommes, animaux, végétaux ; cette volonté, instinct de perpétuation de l'espèce, prend la forme de l'instinct sexuel et de la faim. Si elle n'est pas satisfaite naissent le désir et le manque. La nature a pour lois le hasard et le triomphe du plus fort. La nature tend donc des pièges : l'amour est l'instinct sexuel déguisé et les rapports humains sont caractérisés par l'incommunicabilité. Chacun reste toujours seul. Dans *Bel-Ami*, le porte-parole de ce pessimisme est Norbert de Varenne.

Il y a un autre élément qui explique le pessimisme de *Bel-Ami* : Maupassant se veut réaliste ou naturaliste. Or le réalisme se veut une vision du monde sans illusion. Le réel est tenu pour imparfait, décevant ou même laid.

Bel-Ami est un roman qui se termine par le triomphe du héros ; en outre, nombre de personnages sont dynamiques et pleins de vivacité. Maupassant jette pourtant le doute sur le monde, la société et la nature humaine.

B Les personnages du roman face à la mort



Question

Faites une liste des passages évoquant la mort. Qui meurt ou qui affronte la mort dans le roman ?



Éléments de réponse

Dans un tourbillon de personnages assoiffés de jouissances, la mort reste présente.

La mort apparaît d'abord à travers une conversation entre Duroy et un homme intellectuellement brillant, un artiste, Norbert de Varenne (I,6). Pour lui, tout est vanité au sens propre, c'est-à-dire néant, même les réussites les plus grandes : « Qu'attendez-vous ? de l'amour ? Encore quelques baisers, et vous serez impuissant. Et puis, après ? De l'argent ? Pour quoi faire ? Pour payer des femmes ? Joli bonheur ! Pour manger beaucoup, devenir obèse et crier des nuits entières sous les morsures de la goutte⁶⁵ ? Et puis encore ? De la gloire ? A quoi cela sert-il quand on ne peut plus la cueillir sous forme d'amour ? Et puis après ? Toujours la mort pour finir ? » La mort disqualifie tous les désirs de la vie.

65. La goutte : inflammation douloureuse des articulations.

L'idée de la mort finit par s'imposer à tous : la vie est une côte. Tant qu'on monte, on regarde le sommet, et on se sent heureux ; mais, lorsqu'on arrive en haut, on aperçoit tout d'un coup la descente, et la fin, qui est la mort. Ça va lentement quand on monte, mais ça va vite quand on descend ». Pour le malade et le vieillard, elle devient obsessionnelle : « Il arrive un jour, voyez-vous, et il arrive de bonne heure pour beaucoup, où c'est fini de rire, comme on dit, parce que derrière tout ce qu'on regarde c'est la mort qu'on aperçoit ». Et de décrire la déchéance physique liée à l'âge et le travail caché de la mort que chacun porte en soi. Cette discussion est particulièrement frappante, même pour un être aussi superficiel que Duroy : « Il lui semblait qu'on venait de lui montrer quelque trou plein d'ossements, un trou inévitable où il lui faudrait tomber un jour ». Mais il est jeune, en pleine ascension sociale et refuse de s'attarder sur ces idées.

Le thème de la mort va ressurgir de manière plus personnelle mais cependant irréaliste dans l'épisode du duel (I, 7). Lors de la nuit qui précède ce duel, Duroy, malgré son expérience militaire et contre sa volonté, est saisi par la peur de la mort, une peur difficilement contrôlable : « Et son cœur se mit à battre furieusement. Il se retourna vers sa couche et il se vit distinctement étendu sur le dos dans ces mêmes draps qu'il venait de quitter. Il avait ce visage creux qu'ont les morts et cette blancheur des mains qui ne remueront plus ». L'épouvante a provoqué un phénomène de dédoublement, d'autoscopie⁶⁶. Duroy est au bord de la folie ; pour cet égoïste, sa propre mort est terrible (alors qu'il est assez peu touché par celle des autres). C'est un avertissement du hasard et du narrateur pour lui apprendre à relativiser ses succès et ses désirs, mais il n'en tient pas compte.

La mort se manifeste alors de façon précise et horrible avec l'agonie d'un homme jeune, Forestier. Cette agonie est décrite avec un grand réalisme, tout comme son désespoir à la pensée du cimetière. Forestier est trop jeune pour se résigner. Cet événement ramène Duroy à la méditation de Norbert de Varenne : « c'était fini pour lui, fini pour toujours. Une vie ! quelques jours, et puis plus rien ! [...] Adieu ! homme ou femme, tu ne reviendras point sur la terre ! Et pourtant chacun porte en soi le désir fiévreux et irréalisable de l'éternité [...] » (I, 8). Les pensées de Duroy, au style indirect libre, sont partagées par le lecteur ; son angoisse suscite notre sympathie. Mais dès qu'il détourne les yeux du corps de son ami, il regarde sa femme et se projette dans des rêves de réussite.

La mort apparaît une autre fois dans le roman, celle de Vaudrec (II, 5 et 6). On la voit alors dans son *décorum*, à l'église, et dans ses conséquences financières avec l'héritage. Il y a peu de détails sur les circonstances de cette mort : Vaudrec était un homme âgé qui s'y attendait et avait pris ses dispositions testamentaires depuis deux ans. Vivait-il dans cette hantise, comme Norbert de Varenne ? On n'en saura rien. Mais il y pensait.

Enfin, remarquons que la passion aboutit presque à la mort, sorte de dérision par rapport à la tragédie⁶⁷. La femme d'un avoué avait tenté de se noyer, désespérée d'être abandonnée par Duroy (I, 3) ; on prétend que Mme Walter a tenté de s'empoisonner, mais en fait elle a été asphyxiée par ses plantes. C'est une fausse mort mais elle est dévastatrice : « Elle avait l'air maintenant d'une vieille femme » (II, 10). La mort, la vraie, est en route, comme chez les parents du héros qu'il appelle « les vieux ». Elle cerne Duroy qui n'en est pas conscient.



La remise en cause de la religion dans l'univers de *Bel-Ami*

Si la mort est « ce néant illimité » (I, 8), c'est parce que Dieu n'existe pas. Norbert de Varenne met même la religion en accusation : « Toutes les religions sont stupides avec leur morale puérile et leurs promesses égoïstes, monstrueusement bêtes ». Et quand Duroy voit une pauvre femme plongée dans la prière (II, 4), il concède que cela peut être un soutien psychologique, mais pour lui c'est seulement de la superstition et il reprend l'adjectif « bête ». Pourtant, pendant la cérémonie du mariage, il pense à la divinité qui l'a favorisé : « Et sans savoir au juste à qui il s'adressait, il la remerciait de son succès ». Mais ce n'est pas le culte divin, c'est le culte de la Fortune ou peut-être de soi-même, ce qui est un comble !

66. Autoscopie : c'est le fait de se voir soi-même.

67. Dans la tragédie, la passion aboutit forcément à la mort. Ici aussi, mais pas tout de suite ; la passion s'en trouve déçue et les personnages quelque peu ridiculisés par ces suicides manqués.

L'Église est constamment mise en échec dans le roman. Le vieux prêtre ne parvient pas à donner la paix à Forestier mourant. L'évêque qui officie pendant le mariage ne comprend pas du tout à qui il a affaire, ou bien ferme les yeux, consacrant la puissance de l'argent ; l'église devient alors l'alliée objective de la bourgeoisie d'affaires. Car elle permet des distinctions sociales : aux funérailles de Vaudrec, « l'église était tendue de noir et, sur le portail, un grand écusson coiffé d'une couronne annonçait aux passants qu'on enterrait un gentilhomme » (II, 6). Quant au prêtre que rencontre Mme Walter, sorte de fonctionnaire qui confesse le samedi de trois à six, il ne comprend rien à la nature humaine, sa pénitente cédant à Bel-Ami le lendemain de sa leçon de morale. Et, en plus, Duroy le ridiculise : « Si vous ne portiez point une jupe, vous, quelle paire de soufflets sur votre vilain museau ! » (II, 4)

Quant à la foi, elle est raillée à travers le personnage de Mme Walter : « Les églises lui sont bonnes à tous les usages, se disait Du Roy. Elles la consolent d'avoir épousé un juif, lui donnent une attitude de protestation dans le monde politique, une allure comme il faut dans le monde distingué, et un abri pour ses rencontres galantes. Ce que c'est que l'habitude de se servir de la religion comme on se sert d'un en-tout-cas » (II, 4). Mme Walter est très conformiste ; mais elle est en même temps naïve de s'imaginer que sa foi la sauvera de la passion : quand elle prie le Christ, elle voit son amant !

D Un monde de personnages isolés



Question

Pourquoi peut-on dire des personnages du roman qu'ils sont seuls ?



Éléments de réponse

Bien sûr, l'homme est seul sans Dieu. Mais d'autres formes de solitude sont visibles dans l'œuvre. Ainsi Norbert de Varenne exprime-t-il celle de l'artiste : « - Moi, je suis un être perdu. Je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni femme, ni enfants, ni Dieu. Il ajouta, après un silence : - Je n'ai que la rime » (I, 6). Mais l'art ne comble pas le vide affectif.

De nombreux personnages sont seuls, orphelins tel Madeleine et Charles Forestier, loin de leur famille comme Duroy, solitaires dans leurs calculs comme Walter ou Duroy.

La famille est désunie : M. de Marelle est souvent absent, Mme Walter méprise son mari ; l'adultère est de règle ; enfin, il y a un seul enfant, Laurine, dans le roman.

L'amitié entre Forestier et Duroy se gâte, Forestier malade devenant très pénible. Et Duroy, pour se venger, de se dire : « Je te vas faire cocu [...] ». (I, 6). Quant aux amitiés entre le mari et l'amant, elles sont du domaine de la bouffonnerie.

Et l'amour ? C'est théoriquement un remède à la solitude. Dans le roman, l'amour authentique est-il représenté ? C'est probablement l'amour de Mme Walter pour Bel-Ami, amour sincère malgré certains aspects enfantins et ridicules ; mais cet amour n'est pas partagé, il est ressenti comme un piège par Virginie Walter qui en devient la victime. Georges semble épris de Madeleine, au tout début de leur mariage ; pourtant la jalousie, le manque de confiance, l'irritation viennent à bout de ses sentiments. Pour le reste, c'est un amour dévalué, accord des sens et tractation ; cette tractation peut être purement financière (Duroy et Rachel), sociale (Duroy et Mme de Marelle ou Mme Walter), financière et sociale (Duroy et Madeleine ou Suzanne).

Tout ceci nous amène au **topos⁶⁸ de l'incommunicabilité des êtres**. Duroy a l'impression que les femmes sont pleines de dissimulation, il ne peut pas connaître les pensées de Clotilde ou de Madeleine. Et de son côté, il ne se livre pas.

68. Topos : lieu commun.

E

Un roman observatoire de la faiblesse humaine



Question

Citez deux passages du roman mettant en scène des moments de faiblesse humaine.



Éléments de réponse

A priori, les personnages de *Bel-Ami* paraissent des gens civilisés. Mais, parfois le masque tombe et l'homme se montre quasiment à l'état animal. Quand Duroy est contraint au duel, l'épouvante l'amène au bord de la folie ainsi qu'aux paroles automatiques (il se répète sans cesse, comme par peur d'oublier : « Quand on commandera feu, j'élèverai le bras ») et aux espoirs insensés : « Et il pensa qu'un accident de voiture arrangerait tout. Oh ! si on pouvait verser, quelle chance ! s'il pouvait se casser une jambe= ! ... » (I,7)

D'autre part, la jalousie déclenche une agressivité parfois inattendue ; Mme de Marelle gifle Duroy (II, 5) ; Mme Walter, dans ses fantasmes, est encore plus violente : « Elle se souleva pour aller vers eux, pour prendre sa fille par les cheveux et l'arracher à cette étreinte. Elle allait la saisir à la gorge, l'étrangler, sa fille qu'elle haïssait [...] ». Et on la sent capable de passer à l'acte.

Quant à Duroy, piqué au vif par les propos de Mme de Marelle, il perd le contrôle de lui-même et tombe dans la brutalité.

Une autre forme de faiblesse consiste à refuser d'admettre à ses propres yeux que l'on commet un acte répréhensible. Si grande est la force de l'éducation morale que l'on se cherche des excuses et qu'on les trouve. Quand Duroy accepte de l'argent de sa maîtresse, il ne se dit pas qu'il est entretenu, mais qu'il est normal qu'elle paie pour des distractions qu'elle exige et que, de toutes manières, il lui rendra cet argent quand il le pourra. Quand il dérobe à Madeleine la moitié de son héritage, il se réfugie derrière le prétexte des convenances : seul un partage l'empêcherait de passer pour un mari complaisant. La psychologie du vaurien est ici finement observée.

F

La vision critique d'une société corrompue



Question

Recherchez dans le roman différentes manifestations de la corruption.



Éléments de réponse

L'ironie de Maupassant n'a pas seulement l'homme pour cible, mais aussi la société de son temps, une société corrompue. Pour y être (relativement) heureux, l'homme s'adapte à ce système, ce qui suppose un manque de lucidité, donc une certaine médiocrité. Les vieilles classes aristocratiques sont dégénérées : Rose et Suzanne Walter sont environnées de nobles désargentés prêts à vendre leur titre en les épousant, le comte de Vaudrec est « un vieux viveur » (I, 4). Les politiciens et les bourgeois ne pensent qu'à l'argent.

L'art lui-même est considéré sous l'aspect purement financier. Norbert de Varenne est, dit Forestier « un homme dans les grands prix. Chaque conte qu'il nous donne coûte trois cents francs et les plus longs n'ont pas deux cents lignes » (I, 1). M. Walter achète les tableaux des jeunes peintres, non par de l'art, mais pour faire un placement financier (I, 6). Mais il ne semble pas avoir un goût très sûr ! Quand il achète très cher un tableau célèbre, c'est pour attirer chez lui la bonne société.

L'aristocratie, qui n'a plus aucun pouvoir sous la III^e République, a conservé son prestige auprès des parvenus. M. Walter achète l'hôtel particulier d'un prince, il voudrait pour gendres des comtes ou des marquis. Duroy change son nom en Du Roy de Cantel à l'instigation de Madeleine qui l'encourage en disant : « Tout le monde le fait et personne n'en rit » (II, 1). Plus tard, il s'attribuera le titre de baron.

Quant au duel, c'est la caricature d'une coutume aristocratique ancienne et interdite par Richelieu comme criminelle. Ici les duellistes sont deux journalistes véreux et Duroy est supposé défendre l'honneur de *La Vie française*, journal malhonnête qui distille la désinformation. De plus le héros qui a passé sa nuit à trembler, va se pavaner quand c'est fini, dans tous les cafés.

G Le mal comme ressort romanesque



Question

Citez les défauts et vices humains utilisés comme ressorts romanesques.



Éléments de réponse

Le pessimisme de Maupassant est perceptible jusque dans la structure du roman. En effet cupidité, manipulation, mépris, mensonge, absence de scrupules moraux, ambition démesurée deviennent des **ressorts romanesques**.

- 1 **La cupidité** est le désir immodéré de l'argent, des richesses. C'est la cupidité qui mène Duroy à partir du chapitre II,3. Il prend conscience du fait qu'il aurait pu, peut-être, épouser Suzanne : « Il se promet d'observer désormais avec plus de soin les manières de Mme Walter à son égard », sans savoir où cela le mènerait. Comme « elle n'est pas encore piquée des vers », il fait d'elle sa maîtresse. Il n'ose pas rompre brutalement de peur qu'elle ne fasse un scandale et qu'il ne perde sa place au journal. Il en profite pour fréquenter Suzanne. Ce qui le décide à provoquer le divorce, c'est bien la rapacité : « Du Roy rageait du triomphe du Patron. Il s'était cru riche avec les cinq cent mille francs extorqués à sa femme, et maintenant, il se jugeait pauvre, affreusement pauvre, en comparant sa piètre fortune à la pluie de millions tombée autour de lui sans qu'il eût su en rien ramasser ». De la « monnaie » que lui rend la caissière de l'incipit au mariage richissime de l'excipit, la cupidité guide Duroy.
- 2 **La manipulation**, manœuvre malhonnête, est au cœur de l'action. Tout le monde manipule tout le monde. Au début, c'est Walter qui semble le plus grand de tous les manipulateurs. Ce banquier s'est introduit à la Chambre des Députés, il a fondé un journal pour servir à ses spéculations financières. Dans la deuxième partie du roman sa manœuvre se dessine quand Laroche-Mathieu devient ministre. Mais c'est sa femme qui dévoile la machination à Duroy. Il a l'air de triompher dans le chapitre II, 7 quand il expose son fameux tableau. Mais Duroy est encore plus fort que lui. Ses manipulations à lui s'exercent sur les femmes. Walter a manipulé Laroche qui a manipulé Duroy : mais les spéculateurs sont trahis par Mme Walter. Duroy, ulcéré, va chercher à se venger du ministre : « il en voulait surtout au ministre qui l'avait joué, qui s'était servi de lui et qui dînait à sa table deux fois par semaine », et qui est l'amant de sa femme. Il dissimule sa rancune à Madeleine, ce qui lui permet le flagrant délit d'adultère, d'où leur divorce et la chute du ministre. Duroy manipule alors Mme Walter, feignant de céder en partie à ses demandes amoureuses, pour approcher Suzanne : « Mme Walter était tranquille, heureuse » (II, 9). Et Bel-Ami convainc Suzanne de quitter le domicile familial : elle est compromise et le mariage devient une obligation sociale. Walter reconnaît admirativement sa défaite : « Ah ! le gremlin, comme il nous a joués... Il est fort tout de même. Nous aurions pu trouver beaucoup mieux comme position, mais pas comme intelligence et comme avenir. C'est un homme d'avenir. Il sera député et ministre » (II, 9).
- 3 **Le mépris** aussi devient ressort romanesque. C'est une phrase dédaigneuse de Forestier : « Cristi, tu es plus bête que je n'aurais cru. » (I, 6) qui incite Georges à faire une déclaration à sa femme. Elle reste distante mais ils deviennent des « allié(s) » ; elle lui conseille alors de rendre visite à Mme Walter et c'est le début de l'ascension de Bel-Ami. D'autre part, Duroy, tenu à l'écart des manigances de Walter et Laroche s'est senti méprisé, d'où le désir de revanche.

- ④ **Le mensonge** est partout, que ce soit le mensonge par omission ou la contre-vérité. Un petit mensonge peut avoir des conséquences incalculables comme celui de Duroy à Mme Walter : il la prie d'accepter des poires « reçues ce matin de Normandie » (il les a achetées aux halles), ce qui déclenche la relation personnelle avec la famille Walter et tout ce qui s'ensuit. Laroche-Mathieu ment effrontément à Duroy, ce qui le conduira à sa perte. D'autres mensonges sont plus subtils : il est impossible de savoir la vérité quand Madeleine parle de sa vie passée avec Forestier. Ment-elle par omission ? Duroy le pense et, dès lors, se détache d'elle ; c'est le début de la fin de leur union.
- ⑤ **L'absence de scrupules moraux** caractérise tous les personnages, à l'exception de Mme Walter. C'est l'absence de scrupules de Forestier (ses « complaisances coupables » I, 8) qui encourage Madeleine dans l'adultère, qui en fait en quelque sorte une habitude chez elle. C'est cette même absence de scrupules qui entraîne Madeleine à sa perte, ce qui arrange bien Duroy. C'est encore l'absence de scrupules qui permet à Bel-Ami de séduire une très jeune fille, presque une enfant, qui s'imagine être aimée. Mais Bel-Ami a compromis gravement sa réputation.
- ⑥ Enfin, le héros est en proie à **une ambition démesurée**. Il ne se contente jamais de ce qu'il a. Le mariage avec Madeleine et le poste de rédacteur politique à *La Vie française* aurait suffi à un autre, d'autant qu'elle tolère la liaison avec Mme de Marelle. Mais Duroy « espèr(e) toujours plus et mieux » comme dans le premier chapitre. Et quand il est marié à Suzanne, il vise encore autre chose, le pouvoir politique, la députation.

L'insertion de tous ces éléments comme ressorts romanesques manifeste **une intention philosophique** de Maupassant. Le romancier veut **dévoiler** au lecteur **les aspects cachés et souvent sordides de l'existence**. Son roman est une **entreprise de démystification des rouages de la société** des milieux qu'il a observés et qu'il y a mis en scène.

